EN KARRIOLE

A TRAVERS

LA SUÈDE ET LA NORWÉGE

PAR

ALBERT VANDAL

Ouvrage enrichi de gravures sur bois dessinées par L. Breton

D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES ET DES CROQUIS



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1876

EN KARRIOLE

A TRAVERS

LA SUÈDE ET LA NORWÉGE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



La karriole.

EN KARRIOLE

A TRAVERS

LA SUÈDE ET LA NORWÉGE

PAR

ALBERT VANDAL

Ouvrage enrichi de gravures sur bois dessinées par L. Breton

D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES ET DES CROQUIS



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1876

A

mon compagnon de voyage

ADRIEN LANNES DE MONTEBELLO

ALBERT VANDAL.

20 *juin* 1876.

EN KARRIOLE

A TRAVERS

LA SUÈDE ET LA NORWÉGE

CHAPITRE I.

UNE VILLE HANSÉATIQUE.

A travers Lübeck. — La maison des pêcheurs. — Le Rathaus. — Hier et aujourd'hui. — La conspiration des maris. — Grandeur et décadence d'un bonnet. — Satan architecte. — Sous les voûtes de Sainte-Marie. — Un joujou. — Un chef-d'œuvre. — La rose blanche. — Chez les bourgmestres. — Société anonyme fondée en 1241. — Trois parlements. — Un roi chez des républicains.

De Paris à Stockholm, notre première étape fut Lübeck.

En l'an de grâce mil huit cent soixante-quinze, quand une ville dépasse quarante mille habitants, elle s'éprend d'une passion, elle caresse une chimère, elle veut ressembler à Paris. Mais Paris est inimitable : dans le cortége nombreux

des cités, il tient une place unique et supérieure, comme le Czar occupe à lui seul la première des quatorze classes qui découpent la société moscovite. N'importe; chaque ville perce, aligne, plante, démolit, construit, reconstruit comme Paris. L'originalité est proscrite, la couleur locale sent l'ancien régime. Seules, quelques cités réactionnaires protestent; fidèles aux modes, aux traditions, aux étrangetés du passé, elles chérissent leurs constructions bizarres, leurs rues en zigzags, leurs monuments vermoulus, autant que leurs franchises de ville libre et que les priviléges de leurs corporations : elles tiennent à leur beffroi comme à leur bourgmestre. Elles ne souffrent, dans leur antique enceinte, ni boulevards, ni squares, ni soldats, et quand le voyageur rencontre une de ces épaves du moyen âge, une de ces reliques vivantes des âges écoulés, il croit avoir changé de siècle; il oublie qu'il était la veille à Paris, qu'il vient de quitter la ville la plus avancée, la plus administrée et la mieux percée du monde.

Après une journée passée à contempler les dunes de la Westphalie et les sables du Holstein, envahis par un ennui somnolent, nous étions arrivés de nuit à Lübeck. — Lübeck, nom

sonore qui sonne comme une pertuisane sur le pavé d'une cathédrale. Le réveil fut un enchantement; nous nous trouvions face à face avec le fantôme évoqué d'une des cinq villes hanséatiques qui gouvernaient deux mers, soldaient des armées, entretenaient des généraux et soudoyaient une demi-douzaine de rois. Nous nous aperçûmes bien vite que cette ville n'était pas une ombre, qu'elle vivait ; que ses habitants marchaient et ne glissaient pas. Une place irrégulière s'étendait devant nous ; les édifices bizarres qui en bordaient le pavé, coiffés de pignons aigus, ceints de tourelles, ressemblaient tantôt à des forteresses embellies, tantôt à des ébauches de chapelles gothiques. Vingt ruelles, partant de cette place, sollicitent le voyageur : il s'y engage, et à chaque pas un souvenir du passé s'impose à son attention; chaque maison l'arrête et commande un coup d'œil.

Sur nos places à angles droits, sur nos boulevards rectilignes, les maisons alignées, rangées en bataille, n'attendent qu'un commandement pour marcher au pas; elles ont même couleur, même aspect, même tenue : la civilisation leur a imposé l'uniforme. A Lübeck, chacune s'efforce de ne pas ressembler à sa voisine; la variété est

le but, et le caprice le moyen. Mille pignons différents surgissent dans les airs : l'un étale une façade gracieusement évidée; l'autre, orné de mille colonnettes, fouillé comme une dentelle de Bruges, fait penser aux merveilles de la Flandre. Il en est qui tournent capricieusement le dos à la rue, ou se dissimulent au fond d'une cour pareille à un cloître. Celui-ci jaillit d'une gerbe de clochetons; celui-là se frange de créneaux comme une citadelle. Beaucoup portent au front l'emblème d'un saint préféré, protecteur du foyer domestique, ou étalent une enseigne criarde, repeinte de siècle en siècle, et indiquant au petit-fils la profession de son bisaïeul : les enseignes sont les armes parlantes de la bourgeoisie. Voici les maisons des corporations; celle-ci appartient aux pêcheurs de Lübeck depuis que Lübeck existe : sur les murailles, une main malhabile a retracé les exploits, les dangers, les pérégrinations de ces hardis coureurs de mer. C'est là que de temps immémorial les membres de la corporation tiennent leurs assises, célèbrent leurs fêtes, règlent les intérêts de la communauté, se disputent souvent, et s'entendent toujours. Au moyen âge, les corporations formaient de petites républiques dans la grande commune, et chaque

artisan faisait l'apprentissage de son métier de citoyen dans « ces écoles primaires de la liberté ».

N'allez pourtant pas croire que toute maison à Lübeck date du quatorzième ou du quinzième siècle; seulement, quand une de ces antiques demeures disparaît, elle renaît de ses cendres, rajeunie sans être défigurée. Aussi Lübeck n'a-t-il pas le caractère de certaines cités où des quartiers antiques survivent à leur splendeur, et demeurent comme une tache du passé au milieu d'une ville moderne. Lübeck n'est pas une morte dont on vient admirer le linceul; c'est une originale qui s'habille aujourd'hui comme il y a cinq cents ans.

Au milieu d'un méandre de ruelles et d'impasses, nous nous heurtons tout à coup à une ligne de remparts; devant nous se dresse une porte massive, couronnée de poivrières, bardée de mâchicoulis, hérissée de gargouilles, qui nous arrête et nous indique l'extrémité de la ville. Nous retournons sur nos pas, et, guidés par les clochers de Sainte-Marie, nous atteignons la place du Rathaus. Dans toute ville qui est ou qui a été libre, où la vie communale a été forte, il est un lieu où s'accumulent les monuments

civils et religieux, une place où auprès du temple dédié au patron de la cité s'élèvent l'hôtel de ville, sanctuaire des libertés communales, et le beffroi d'où s'échappe la grande voix du tocsin, cri d'alarme de la patrie en danger. Sur cette place, les citoyens élisent leurs magistrats ou les renversent ; c'est là enfin que bat le cœur de la cité. Athènes avait l'Agora, Lübeck a la place de l'hôtel de ville. Ne demandez pas à ce monument l'ordonnance régulière, l'unité dans la conception et dans l'exécution, qui ont doté la Flandre de tant de bijoux d'architecture municipale : le Rathaus est un assemblage irrégulier et plaisant, où tous les styles se rencontrent sans se combattre : l'ogive y coudoie l'arcade de la Renaissance ; un escalier du quinzième siècle, merveille de grâce et de légèreté, donne accès dans des salles que décora le goût lourd et pompeux des siècles derniers. Pour juger de l'ensemble, arrêtez-vous au centre de la place dont l'hôtel de ville occupe deux côtés. Regardez alors : une façade finement sculptée, donnant l'hospitalité à un peuple de statues, à des légions d'anges et de démons qui se tordent dans leurs niches de pierre, s'accole à une suite d'arceaux et de voûtes reposant sur des pilastres nus. Le

tout s'adosse à une immense muraille de brique, écarlate, crénelée, percée à son centre d'un trou béant qui semble un œil de cyclope inspectant la place. Sur cet ensemble bizarre, jetez une poignée de tourelles; faites tournoyer sur leurs toits pointus, écaillés d'ardoises, une nuée de girouettes; faites briller sur les façades l'écusson vingt fois répété de Lübeck; puis, à l'autre extrémité de la place, étendez au-dessus des maisons, telle qu'une carapace immense, le toit de Sainte-Marie, verdi par le temps, avec ses tours en éteignoir penchées sur la ville comme une menace séculaire; enfin, donnez à la place l'animation d'un jour de marché, quand la population grouille sur un espace de vingt toises, quand une moitié de la ville donne rendez-vous à l'autre pour la nourrir et la voler, et vous aurez un spectacle étrange, coloré, étincelant de gaieté, qui charme le regard en bravant la symétrie. — Mais faites plus : le forum aux pêcheurs et aux marchands de légumes, quelle profanation! Évoquez la Lübeck du passé, quand cent mille hommes se pressaient dans son enceinte, quand mille voiles trouvaient un abri dans son port. Les sénateurs de la République se promènent sous les voûtes du palais communal;

graves et affairés, ces Carthaginois du Nord discutent les intérêts de la cité en même temps que les leurs, comme les leurs, habilement et âprement. Autour d'eux flottent la foule des marchands et la tourbe des clients : les couleurs variées des costumes s'harmonisent avec les tons éclatants de la brique et de l'ardoise ; vingt dialectes sonnent à votre oreille ; vous n'êtes plus en Allemagne, sous le ciel gris de la Poméranie, vous foulez une de ces villes cosmopolites, rendez-vous des nations, tumultueuses comme une foire de Provence, bariolées comme un bazar d'Orient.

Hélas! l'hôtel de ville est debout, mais la foule bigarrée a disparu ; les costumes ne se fondent plus dans l'éclat heureux des monuments, les bourgeois de Lübeck s'habillent comme des provinciaux. Pourtant, le costume pittoresque de quelques filles du peuple tranche encore au milieu d'une foule *vêtue avec du brouillard,* comme a dit je ne sais plus qui. Ces Lübeckoises restent fidèles aux bas rouges, au jupon court et rayé, et surtout à la coiffure étrange de leurs bisaïeules : c'est un bonnet microscopique, quelque chose comme une rose de tulle épanouie dans une opulente chevelure.

L'usage de ce gracieux rien se transmet de mère en fille; cette mode s'enorgueillit même d'être née d'une légende. La légende est une fleur essentiellement germanique; on n'a qu'à se baisser pour la cueillir. Voici ce qu'on m'a conté à Lübeck à propos des bonnets.

Les bourgeoises de Lübeck n'ont pas toujours porté la coiffure homœopathique qui leur sied si bien aujourd'hui. Jadis, au contraire, leurs chapeaux étaient énormes, exorbitants, babyloniens; ils s'élevaient comme des pyramides, se gonflaient comme des outres, se paraient de pierreries comme des châsses : les femmes portaient sur leurs têtes les millions de leurs maris. Ceux-ci s'en émurent; une ligue s'organisa contre l'accroissement démesuré du chapeau : les sénateurs tinrent un conseil, ou plutôt un comité secret, car il fallait que l'affaire fût cachée, sous peine de révolution. Divers avis sont présentés. Un sénateur propose des lois somptuaires; ses collègues lui démontrent que de tels règlements sont faits pour être violés. Le bourgmestre prend enfin la parole; il avait un intérêt direct à ce qu'une solution fût prise d'urgence, car dame Ottfriede, sa noble épouse, se coiffait avec plus d'ampleur que toutes ses compagnes :

la médisance assure que les jours de procession elle baissait la tête en passant sous le porche de la cathédrale. Contre une conjuration de femmes, le bourgmestre ne vit de salut que dans un recours à une puissance surnaturelle, à messire Satan. Le diable n'était pas au moyen âge ce qu'il est aujourd'hui, un bonhomme sur le retour, retraité à cent pieds sous terre; pour lors, il était fort répandu, on le voyait beaucoup, et principalement en Allemagne. Il était partout, sauf aux enfers, son domicile légal; il se promenait bourgeoisement dans les rues, comme un bon vivant; il entrait volontiers dans les tavernes, où il débouchait un flacon de vin du Rhin, et où il enseignait aux joyeux fils les mystères du lansquenet, et les finesses du jeu de dés; il se glissait jusque dans les couvents, où il contait fleurette aux nonnes et faisait rire les moines aux éclats.

Le bourgmestre, après avoir pris l'avis de ses collègues, n'eut pas de peine à trouver le personnage en question, retiré dans un bas quartier de la ville, où il tenait magasin de sorcelleries et de bric-à-brac. Il lui conta son cas.

« Qu'à cela ne tienne, dit Satan, je ne demande pas mieux que de vous aider : d'ici à

une semaine, les bonnets de ces dames seront aussi humbles qu'ils sont majestueux, mais à une condition. — Laquelle? — Je veux à Lübeck un temple digne de moi, une taverne grande comme une cathédrale. Vous autres Allemands, donc hypocrites, vous n'avez pas le courage de vos vices ; pour boire, vous vous enfermez dans des caves comme des taupes dans leur terrier : je veux, pour mes fêtes, du jour, de l'espace; je veux un cabaret où tous les démons d'enfer et tous les débauchés d'Allemagne puissent trinquer à l'aise. »

Le bourgmestre réfléchit; puis, s'étant rendu compte que la taverne demandée serait construite aux frais du trésor de Lübeck, et qu'il payait de ses propres deniers les chapeaux de sa femme, il accepta : le marché fut conclu.

Le lendemain, Satan va se poster sur le passage de dame Ottfriede, qui se rendait à l'église, où il y avait grande fête ce jour-là. « Salut, dit-il, à la plus belle, à la plus noble, à la mieux parée des dames de Lübeck. — Oh ! répondit Ottfriede avec un soupir, je ne suis pas seule belle à Lübeck ; j'ai des amies... » Elle ne voulut pas dire des rivales. — « Aucune ne vaut le petit doigt de votre main, reprit galamment le rusé

compère; mais tenez, voici un talisman qui peut être utile à toute dame, si belle, si magnifique qu'elle soit. En touchant votre bonnet avec cette baguette, vous pouvez enlaidir toute femme qu'il vous plaira ; seulement, je dois vous prévenir d'un détail : chaque fois que vous ferez usage de votre talisman, votre coiffure diminuera légèrement en hauteur et en ampleur. Oh! si peu, d'ailleurs; vous ne vous en apercevrez pas. »

La dame avait déjà pris la baguette magique, sans écouter les dernières paroles du démon. A l'église, elle voit justement à ses côtés la femme du second bourgmestre, sa collègue, une blonde opulente, constellée de diamants. Ottfriede l'aimait peu; d'ailleurs, il fallait bien faire l'essai du talisman. Ottfriede touche son bonnet, et voit, avec un étonnement mêlé de satisfaction, sa voisine roussir à vue d'œil, son teint jaunir et ses diamants se métamorphoser en cailloux. Derrière la victime, se dressait fièrement l'épouse du grand juge; il fallait aussi l'enlaidir un peu. Aussitôt souhaité, aussitôt fait. Plaisir cruel, direz-vous; mais est-il une préfète, en pareille occurrence, qui épargnerait madame la première, et qui résisterait au plaisir d'exaspérer madame la générale?

Bref, toutes les Lübeckoises présentes y passèrent, si bien qu'Ottfriede s'aperçut, en touchant son bonnet pour la centième fois, qu'il tiendrait dans le creux de sa main : elle s'enfuit éplorée. Au retour, elle trouve toutes ses coiffures réduites dans des proportions aussi douloureuses. Son désespoir fut grand : cependant, comme elle était jolie femme et femme de goût, elle sut si bien ajuster, poser si coquettement dans ses beaux cheveux les miettes de sa splendeur, que toutes les dames de la ville la trouvèrent charmante, et, brûlant ce qu'elles avaient adoré, jetèrent aux orties le pompeux édifice qui ruinait leurs maris, pour le remplacer par la coiffure gracieuse et économique qui orne aujourd'hui la tête de leurs petites-filles.

Le diable avait tenu sa promesse; il pria fort honnêtement les magistrats de remplir leurs engagements. Le sénat s'assembla de nouveau; tout le monde fut d'accord pour convenir qu'il fallait agir avec précaution, mais que tromper le diable était faire œuvre pie : en conséquence, on résolut de commencer la taverne demandée, d'en faire un monument splendide, plus grand, plus majestueux que la cathédrale; puis un beau matin, on consacrerait l'édifice au culte, sans

tambour ni trompette; on en chasserait ainsi Satan pour l'éternité, et un travail entrepris sur commande diabolique tournerait à la gloire de Dieu.

Les fondations ne tardèrent pas à sortir de terre. Satan paraissait fort satisfait; il inspectait les travaux, et envoyait la nuit des légions de diablotins avancer l'ouvrage, si bien qu'en peu de temps les tours se trouvèrent avoir dépassé tous les clochers de Lübeck. Enfin, l'édifice terminé, Satan allait y pendre la crémaillère avec quelques amis, quand la vue d'un bénitier installé à l'entrée l'arrêta net, et un coup de goupillon bien appliqué lui fit mordre la poussière du portail. Il se releva furieux, courut à la montagne voisine, en détacha un roc, et se préparait à écraser la taverne sanctifiée, quand les sénateurs, toujours habiles, parvinrent encore à l'apaiser. « Nous garderons notre cathédrale, dirent-ils, mais vous aurez votre palais. » Et cette fois il fallut s'exécuter : on bâtit, à côté de Sainte-Marie, une gigantesque taverne qu'on voit encore, collée comme une verrue aux flancs du vénérable édifice.

Et voilà comment les tours de Sainte-Marie sont ce qu'il y a de plus grand à Lübeck, et les

bonnets des femmes ce qu'il y a de plus petit!

Pénétrons dans ce temple qu'un subterfuge municipal détourna de sa destination primitive. L'intérieur répond, par son aspect, aux proportions imposantes de l'extérieur. Malheureusement, une double invasion est venue mutiler, ou plutôt défigurer cette relique de l'âge de la foi. Au seizième siècle, les réformateurs ont brisé les statues, violé les châsses, dispersé les trésors accumulés par vingt générations d'artistes et de croyants; ils ont fait plus : dans leur fanatisme iconoclaste, ils ont voulu enlever aux métropoles qu'ils dévastaient jusqu'à l'aspect poétique et religieux que donnent aux voûtes antiques leur vétusté même et la patine des siècles; ils ont blanchi les arceaux, badigeonné les murailles, enfoui sous le plâtre les sculptures délicates, et donné à une cathédrale gothique la couleur d'une mosquée. Les disciples de Luther ont détruit ou déshonoré plus de chefs-d'œuvre que les soldats d'Attila! Deux siècles plus tard, le rococo faisait irruption dans l'église, sous forme d'une bande d'amours joufflus et à perruque, qui avaient la prétention de passer pour des anges. Ces petits êtres, affreusement jolis, se sont répandus dans les nefs et s'y sont installés. Aujourd'hui, ils se

suspendent aux voûtes en grappes indécentes, dansent en rond autour des autels, grimpent le long des piliers, chevauchent sur le balustre du chœur, escaladent la chaire et enguirlandent le baptistère d'une couronne de roses comme une coupe de festin. Ils ont tout envahi, tout profané. Aussi faut-il un effort d'imagination pour débarrasser la vieille église de cette végétation parasite, pour se la figurer telle qu'elle fut, avec ses voûtes si hautes qu'elles semblent étroites, ses futaies de colonnes se perdant dans la pénombre des nefs, ses pilastres élancés, brunis par l'âge, et que le reflet des vitraux raye de pourpre et d'azur.

Notre rêverie poétique est brusquement interrompue : un sacristain *cicerone* nous tire par la manche et nous explique les beautés d'un tombeau où un ange, habillé comme mademoiselle de Scudéri, détaille à un défunt galant les mystères de la carte de Tendre. Le même sacristain nous annonce ensuite qu'il nous fera voir le bijou de l'église, la merveille de Lübeck, une horloge à ressorts, près de laquelle celle de Strasbourg n'est que jeu d'enfant. A midi moins cinq, un public composé de voyageurs séduits par le sacristain, d'Anglais convaincus et de badauds, se

presse haletant d'anxiété devant l'horloge : au premier des douze coups, plusieurs niches de bois s'ouvrent avec un bruit sec; l'Empereur d'Allemagne paraît sur son trône, couronne en tête et globe en main; les douze électeurs défilent devant lui et font une révérence automatique : César rend le salut avec non moins de roideur. Tout disparaît brusquement; et, tandis que le carillon des tours égrène dans l'air ses notes perlées, la foule s'écoule, pénétrée de reconnaissance pour le sacristain. Total : un thaler de trinkgeld.

Combien je préfère à cette exhibition d'un joujou suranné la Danse des morts qui se déroule sur les murailles d'une chapelle ! Le moyen âge a reproduit vingt fois cette allégorie saisissante. L'Allemagne possède deux ou trois danses macabres; celle d'Holbein, à Bâle, est célèbre dans le monde, et l'église de la Chaise-Dieu, au fond de notre vieille Auvergne, montre la sienne, qui n'est pas la moins belle. Dans cette dernière, une Mort unique, drapée dans son suaire, conduit un galop de trépassés, où toutes les classes, tous les rangs se confondent et tourbillonnent. A Bâle et à Lübeck, chacun des morts a sa Mort; les fresques d'Holbein sont une sorte d'album

monumental en quarante et un tableaux : le premier et le plus vanté parodie le Portement du Pape dans la Ville éternelle; le pontife est conduit aux demeures infernales sur les épaules de quatre morts déguisés en archevêques, au milieu de gardes dorés et casqués, dont le squelette perce le pourpoint. A Lübeck, la composition est plus simple, sans être moins saisissante : c'est une procession universelle qui commence par le Pape et l'Empereur et finit par l'enfant au berceau, en passant par le cardinal, le prince, le bourgeois et le mendiant. Tous sont liés l'un à l'autre par les squelettes qui les étreignent, comme par les anneaux d'une chaîne. En tête, un fifre infernal mène le branle, en soufflant dans un tibia; le rictus gouailleur des squelettes, leurs contorsions, leur joie, le désespoir des victimes qu'ils entraînent, tout porte la griffe de la réalité. On entend rire les uns, gémir les autres; les danseurs malgré eux pâlissent, tremblent, supplient, cherchent à se dérober à l'étreinte qui les enserre; ils ne savent pas danser! « Laisse-moi, dit le Pape, j'ai Saint-Pierre à achever!
— Danse! hurle la Mort en éclatant de rire.
— J'ai trois royaumes à conquérir, dit l'Empereur. — Danse aussi! — J'ai de l'or : en veux-tu?

dit le marchand. — Danse! — Laisse-moi cultiver mon champ, dit le paysan; ma femme mourra de faim! — Danse! » Seul l'enfant ne dit rien; il dort. Ignorant de la vie, il ne craint pas la Mort, et celle-ci le regarde avec une sorte d'attendrissement; elle est douce pour lui, elle l'emporte en le berçant, de crainte qu'il ne s'éveille et qu'il n'ait peur!

Après Sainte-Marie, la plus belle des vingt-deux églises de Lübeck est la cathédrale, que la réforme et le rococo ont également maltraitée : à ses côtés dorment les restes d'un cloître, habité jadis par le chapitre de la cathédrale. Là, chaque chanoine était averti de sa fin prochaine par une rose blanche, déposée sur son prie-Dieu par une main mystérieuse. La légende ne s'arrête pas là. Chaque fois, ajoute-t-elle, que l'un des membres du chapitre recevait cet avis désagréable, le digne homme se tâtait, se trouvait en bonne santé et se persuadait que la mort venait de commettre une méprise grossière, en lui envoyant une rose à l'adresse de son voisin, fort décrépit. Il se hâtait alors de déposer la rose sur le prie-Dieu d'à côté; seulement le voisin, en la trouvant, ne manquait pas de se livrer aux mêmes réflexions : il repassait la sinistre messa-

gère à son autre voisin; si bien qu'en quelques minutes la rose, après avoir fait le tour du chapitre, revenait à son légitime destinataire. La Mort n'éprouvait jamais de mécompte.

Venise a le palais ducal, Lübeck a la maison des bourgmestres. L'architecture extérieure du palais de l'édilité ne diffère pas sensiblement de celle des édifices voisins; mais, à l'intérieur, tout est fécondité, élégance et variété dans l'ornementation. L'art de la sculpture sur bois semble y avoir atteint ses dernières limites. Un seul artiste a suffi à cette œuvre immense; il n'a pas légué son nom à la postérité, mais il s'est représenté lui-même au milieu du monde de statuettes auxquelles il a donné la vie. Derrière lui, il a placé l'image de Satan, l'ange déchu pour avoir voulu créer. Est-ce le symbole de l'orgueil ou celui de l'inspiration?

Une des salles n'a pour décoration que les portraits des bourgmestres qui se sont succédé à Lübeck depuis plusieurs siècles; dans cette suite non interrompue, on cherche en vain la place vide d'un Marino Faliero.

Sans savoir pourquoi, le mot de bourgmestre avait toujours évoqué en moi l'idée d'un magistrat bon vivant; certains tableaux hollandais

m'avaient entretenu dans cette croyance en reproduisant des portraits remplis d'une majesté tempérée de bonhomie : le bourgmestre y est doué d'un commencement d'embonpoint, sa physionomie est souriante, il vous caresse de l'œil comme si vous étiez une bouteille de vin vieux. Les bourgmestres de Lübeck, empanachés de hauts bonnets de fourrure, le col emprisonné dans une fraise empesée, sont des personnages à mine hautaine, sévère et commerciale ; ils sont vraiment les représentants de cette race laborieuse et tenace, qui a eu sa grandeur et qui a créé et maintenu pendant des siècles la puissance de la patrie.

C'est à Lübeck que prit naissance l'association célèbre qui, sous le nom de Ligue hanséatique, monopolisa pendant des siècles le commerce de l'Europe du Nord. L'idée de la Hanse fut conçue en Orient. Des citoyens de Lübeck s'étaient mêlés aux croisés : en Palestine, le soin des intérêts de la chrétienté ne leur fit pas oublier ceux de leur négoce, mais ils rencontrèrent à chaque pas l'hostilité des républiques commerçantes d'Italie ; les fils de l'opulente Venise, de Gênes la Superbe, portaient une haine de concurrents aux marchands de Lübeck, de Brême et de Ham-

bourg. Ceux-ci voulurent s'unir contre la rivalité italienne; ils se sentirent allemands au contact de l'étranger. L'association hanséatique sortit de cette rivalité en 1241; elle se fortifia, grandit et recueillit dans son sein toutes les cités marchandes de l'Empire germanique. Devenue puissante, elle se mit à guerroyer, non pour conquérir, mais pour s'enrichir : les conditions qu'elle imposait aux vaincus étaient toutes commerciales. De chaque ville conquise elle gardait une portion, y construisait des entrepôts et des forteresses; ses comptoirs étaient entourés de remparts, ils soutenaient des siéges; les citoyens de Lübeck, de Brême, de Stettin, y prenaient garnison tour à tour, tenant à la fois la balance et l'épée. Il leur était défendu de se marier à l'étranger.

La Ligue hanséatique se composa un instant de plus de trois cents villes confédérées; son empire était accepté des Alpes aux confins de la Laponie. Du haut de ses remparts, Cologne gardait la ligne du Rhin, avec Strasbourg et Mulhouse pour postes avancés : marchands et marchandises devaient payer tribut à la Hanse. Nuremberg et Ulm arrêtaient au passage les soieries de l'Orient, les orfévreries de la Grèce, les par-

fums de l'Égypte, apportés en Europe sur les galères de Venise; Dantzig surveillait la Baltique. Enfin, la Hanse avait jeté Nowgorod dans les steppes de la Russie, comme une sentinelle perdue sur la route de l'Asie.

Lübeck était la capitale, ou, comme on dirait aujourd'hui, le siége social de l'association; chaque année, elle réunissait dans ses murs l'assemblée générale des délégués de toutes les cités hanséatiques. Un conseil, nommé par l'assemblée, siégeait en permanence à Lübeck, fixait la part contributive de chaque ville, répartissait les bénéfices et dirigeait les opérations politiques et militaires.

Après des siècles d'opulence, la révolte universelle des nations contre ce despotisme commercial, des divisions intestines, la découverte de l'Amérique et l'essor du travail individuel enrayèrent les progrès de la Hanse et préparèrent l'anéantissement de cette grande société de commerce, qui comptait des villes pour actionnaires.

Aujourd'hui, la grandeur de Lübeck a disparu; l'ombre de la liberté subsiste. Il est des constitutions qui vivent six mois; il en est qui durent six siècles. Celle de Lübeck est du nom-

bre. Si l'on mesure le bonheur d'une cité au nombre de ses assemblées délibérantes, Lübeck doit jouir d'une félicité sans égale; elle possède trois parlements. Le sénat est choisi par la haute bourgeoisie, moitié dans son sein, moitié parmi les personnes ayant obtenu le grade de docteur en droit. L'assemblée de la bourgeoisie émane directement du suffrage de tous les citoyens. Enfin, cette seconde assemblée nomme à son tour une chambre intermédiaire appelée chambre des notables. Les bourgmestres, au nombre de deux, comme les consuls de Rome, sont élus par les trois conseils, et président alternativement le sénat. Les assemblées sont souveraines, en ce qui concerne l'administration intérieure et la police; elles décernent encore le droit de bourgeoisie comme une dignité. Dans la grande salle de l'hôtel de ville, le nouveau citoyen, en présence du sénat et des bourgmestres, jure solennellement fidélité à la ville qui l'adopte au nombre de ses fils d'élection. L'empire d'Allemagne s'est attribué les postes, les télégraphes, les douanes, la représentation extérieure : sauf ces restrictions capitales, le chancelier impérial laisse croire aux Lübeckois qu'ils sont libres. « On amuse les enfants avec des osselets, les

hommes avec des serments », a dit un homme d'État de la Grèce, — « et les peuples avec des Constitutions », a ajouté la science politique moderne.

Lübeck, autrefois, ne se contentait pas d'être maîtresse chez elle, elle commandait parfois chez ses voisins. Son port n'était pas seulement le rendez-vous du commerce des nations, il donnait abri à des flottes guerrières qui faisaient respecter au loin le pavillon et les intérêts de la Hanse. Nous avons vu, dans la cathédrale d'Upsal, un tableau représentant les sénateurs de Lübeck sur leurs chaises curules, écoutant un suppliant qui, debout et tête nue, réclame aide et assistance. Ce suppliant, c'est Gustave Wasa, le héros de l'indépendance suédoise; vaincu par les Danois, il demandait la protection des fiers républicains de Lübeck, et sollicitait leur secours pour recouvrer le royaume de ses pères. Il paraît que le sénat trouva l'affaire bonne, car il ne marchanda pas son appui : une escadre puissante sortit des bouches de l'Eyder, ramena le monarque dans ses États, l'aida à vaincre les Danois, fit la police de la Baltique et décida de l'une des couronnes scandinaves.

Aujourd'hui encore, des vaisseaux quittent

Lübeck le cap sur les côtes de Suède ; mais nous n'avons retrouvé à bord ni coulevrines, ni arquebusiers, ni Gustave Wasa ; seulement ces pacifiques navires font le trajet de Lübeck à Malmoë en seize heures, contrairement aux habitudes de leurs belliqueux prédécesseurs, et c'est une compensation.

CHAPITRE II.

LES FRANÇAIS DU NORD.

Un continent nouveau. — Suède et Suédois. — Première apparition de la karriole. — Plus de nuit. — En rêve. — Une capitale sur sept îles. — Gondoles et gondoliers. — En steamer dans les rues. — Une corporation respectable. — Panorama. — Un jeune Scandinave demande des nouvelles d'une vieille amie. — Gustave III à l'Académie française. — Mouvement littéraire. — Jupiter détrôné. — Où faut-il passer la soirée? — Djurgarden. — L'île des jolies femmes. — La fête de Bellmann. — Un uniforme historique. — Bernadotte et Napoléon. — Axel de Fersen. — Le talisman. — Récit fantastique. — Stockholm à minuit.

Il y a quelque cinquante ans, un diplomate en résidence à Stockholm demandait un passeport pour l'Europe. Parole injuste pour les Suédois plutôt que pour la Suède! Dans une Europe qui s'américanise de jour en jour, les Suédois ont su conserver les traditions de nos vieilles et aristocratiques sociétés, traditions de politesse digne, de loyauté chevaleresque, d'élégante hospitalité! La Suède, au contraire, à son premier aspect, s'est révélée à nous comme un continent nouveau, quand, debout sur le pont du navire où

flottait le pavillon des Wasa, nous vîmes la côte se dessiner peu à peu, les détails du paysage s'accentuer et la terre accourir au-devant de nous.

Nous nous dirigeons vers un golfe, dont la courbe échancre assez profondément les terres : autour de ce port naturel, sur une grève sablonneuse, nous croyons voir s'éparpiller le contenu de plusieurs boîtes de couleurs ; des points multicolores, qui de loin ont la forme et la grosseur de dés à jouer, couvrent le rivage. Tantôt ils s'entassent en groupes pressés, tantôt ils se dispersent sur la côte ; parfois ils s'alignent avec régularité, comme les monuments d'une cité lilliputienne : on dirait des pains de vermillon, de bleu d'acier ou de jaune d'ocre. En approchant, nous reconnaissons les maisons d'une ville suédoise.

Au nord de la Baltique, sauf dans quelques capitales ou sous-capitales, telles que Stockholm, Christiania, Gothembourg, la pierre, cet élément essentiel de tout édifice dans nos parages, a disparu ; les maisons, construites en bois, à un seul étage, sont des parallélogrammes allongés et bas, dont les murailles, peintes à l'oxyde de fer, en jaune, en bleu, en rouge sur-

tout, revernies et passées au pinceau d'année en année, brillent d'un perpétuel éclat. C'est une variété de tons, une bigarrure universelle qui amuse l'œil sans satisfaire le goût.

Avec son aspect de palette, Malmoë tranche vivement au milieu du paysage qui l'entoure. Sur un sol faiblement ondulé, s'étendent des prairies d'un vert pâle; çà et là apparaissent quelques taches plus sombres; ce sont des bouquets de sapins, sentinelles avancées de ces forêts qui couvrent la moitié du sol scandinave.

Il y a des villes que tout le monde a traversées et que personne n'a vues : pour le voyageur se rendant d'Allemagne à Stockholm, Malmoë est du nombre. Du port à l'embarcadère du chemin de fer, nous défilons avec majesté entre une double haie de bourgeois désœuvrés, au visage à la fois débonnaire et curieux : devant nous, marchent cinq ou six hommes du peuple; leur type est accentué, et leur mine a quelque chose de vraiment septentrional. Leur taille est élevée, leur carrure puissante; une chevelure blonde et une barbe roussâtre encadrent un visage placide qu'éclaire un œil bleu. Ces robustes Suédois

portent une chemise de laine rouge bouffant sur les hanches, par-dessus un pantalon garni de cuir extérieurement, comme celui de nos cavaliers. Ils conduisent une procession de petites charrettes, composées chacune d'une planche unique, où s'entassent en pyramides les bagages des hôtes du paquebot; un petit cheval échevelé traîne l'attelage. En Suède, le métier de portefaix est inconnu : les commissionnaires ont une voiture pour porter les paquets et faire les courses. Le Scandinave n'aime pas à courber l'échine !

Les chemins de fer sont d'importation récente en Suède. Le véhicule national est la *karriole.* Nous avons vainement cherché par quel concours de circonstances mystérieuses notre mot français de carriole a pénétré jusqu'au fond de la Suède, en perdant son orthographe, et sert à désigner dans toute la Scandinavie une voiture originale et vraiment indigène. Aujourd'hui le sud de la péninsule est sillonné de voies ferrées ; la karriole a émigré dans le nord. C'est là que nous la retrouverons. A la gare de Malmoë, un marchand ambulant nous offre une sorte de joujou, représentant un spécimen microscopique de la karriole. C'est un petit fauteuil roulant, posé sur deux

brancards. Nous mettons la karriole dans notre poche et nous prenons l'express.

A quelques milles de la côte, les forêts commencent pour nous accompagner jusqu'à Stockholm : la végétation du Nord s'y révèle à nous avec son charme sévère. Là, le chêne et le hêtre n'exercent plus comme dans nos bois une souveraineté incontestée, ils n'apparaissent plus que rarement et comme timidement : le pin les a détrônés. Ce roi des forêts septentrionales se montre alors dans toute sa vigueur : les pins dépaysés de nos forêts ne le rappellent que de loin. L'arbre du Nord lance d'un jet vers le ciel, à une hauteur prodigieuse, son tronc nu, ferme et svelte ; sa tête se couronne d'un panache de verdure sombre que le soleil crible de mille flèches d'or. Au milieu des troncs roux des sapins, se détache la pâleur de quelques bouleaux clairsemés, semblables à des fils blancs dans une chevelure qui s'argente.

Les clairières de ces forêts sont des lacs ; nous suivons pendant de longues heures des rives boisées dont les méandres se dérobent et se perdent dans des perspectives lointaines ; nous voyageons souvent sur d'étroites chaussées jetées entre deux lacs. Est-ce la terre ou l'eau qui

domine dans ce paysage? traversons-nous une mer semée d'îles, ou une vallée inondée, du milieu de laquelle émergent quelques chaînes de collines? Nous ne saurions le dire. Ne demandez pas à ces nappes liquides les poétiques contours des lacs lombards, n'y cherchez pas le reflet de la Jung-Frau ou du Righi, ne songez pas à ceux que Byron nommait les lacs noirs de l'Ecosse. Les lacs du Nord, encadrés par des forêts qui viennent y baigner leurs sombres franges, parsemés d'îlots verdoyants, empruntent au ciel qu'ils reflètent un éclat froid et métallique, ou une transparence bleuâtre, comme celle des crevasses qui s'ouvrent aux flancs des glaciers. Ce spectacle plaît d'abord par sa nouveauté; puis la répétition de l'effet enfante la monotonie : elle devrait provoquer la fatigue, et pourtant les yeux demeurent fixés sur ces aspects uniformes, car un attrait mystérieux se dégage de ces eaux silencieuses, de cette végétation sévère, de ces couleurs sombres, de ces contours mollement ondulés. Dans la Suède méridionale, la nature du Nord ne se révèle pas encore sous ses aspects imposants, mais déjà elle attache et captive : elle a le charme avant d'avoir la beauté, et sait se faire aimer avant de se faire admirer.

De temps à autre, nous croisons un groupe de maisonnettes en bois, à poutrelles saillantes, peintes en vert-pomme ou en rouge cramoisi ; le train s'arrête : un nom sonore, Falköping, Jonköping, Nassjo, retentit à notre oreille. Tout le monde met pied à terre. En Suède, chaque station contient un buffet, et un Suédois ne saurait passer devant un buffet sans en franchir le seuil, dût-il intercaler un dîner et un souper entre une demi-douzaine de déjeuners. Nous entrons dans une salle monumentale, décorée d'arbustes et de plantes exotiques : pas un siége, mais au centre de la pièce une table massive, où s'étale un repas que Pantagruel eût noté dans le récit de ses pérégrinations. Tous les services y figurent simultanément : des plats de toute nature, de toute nationalité, de toute dimension s'y pressent, depuis le caviar, le hareng fumé, le saumon cru, découpé par menues tranches sur des soucoupes microscopiques, jusqu'au filet de bœuf parisien, imposant et monumental, en passant par les côtelettes d'élan, le brochet du lac Wenern et la soupe à la bière, que les Suédois dégustent au dessert. Au milieu de la table se dresse une amphore gigantesque et ventrue, cerclée d'un cordon de robinets ; en pressant un

bouton de métal, le doigt fait jaillir un flot d'eau-de-vie, de *kummel,* de *kvas* ou de *pomerans*, comme dans ces pays fantastiques que nos vieux auteurs ont inventés pour faire rêver les gourmets, et où les fontaines versaient des liquides aussi variés qu'incendiaires. Auprès de la table principale, des étagères supportent des files de fourchettes alignées en rangs pressés, des pyramides d'assiettes, des panoplies de couteaux ; dans cet arsenal, chacun choisit ses armes, puis satisfait à loisir et en toute liberté sa faim et sa soif. Tout le monde mange debout : point de contrôle, point de portions parcimonieusement mesurées. Pour une rycksdale, soit un franc quarante centimes de notre monnaie, payée à l'entrée de la salle, vous avez droit à vous découper une part de tous les trésors gastronomiques qui s'étalent à vos yeux.

L'allure et la mise de nos compagnons de route ont cet aspect cosmopolite qui distingue le voyageur dans les cinq parties du monde : l'industrie de toutes les nations est représentée dans l'accoutrement de ces touristes, depuis le plaid du highlander jusqu'au sombrero castillan. Rien de purement suédois, sauf quelques grands officiers blonds, à mine aristocratique, promenant

avec une distinction suprême l'uniforme sévère des gardes royales ou le dolman noir et or des hussards de Charles XV.

Il y a moins d'une année encore, les trains allant de Malmoë à Stockholm s'arrêtaient court à l'entrée de la nuit, sur quelque point du trajet : employés, mécaniciens, voyageurs logeaient, ou plutôt campaient dans les salles de la station. La locomotive éteignait ses feux ; hommes et machine, tout reposait quelques heures. Le lendemain, le sifflet de la vapeur donnait le signal du réveil, et la caravane se remettait en route. Aujourd'hui, le chemin de fer scandinave marche la nuit comme le jour, sans crainte des mauvaises rencontres ou de ces Génies que les superstitieuses nations du Nord voient le soir, vêtus de vapeur, effleurer sans le troubler le miroir des lacs.

Ne sommes-nous pas d'ailleurs à l'époque de ces jours indéfiniment prolongés, où les contrées boréales ne connaissent plus la nuit? Il est dix heures ; le soleil s'abaisse lentement sur l'horizon. Sous les tons chauds du soir, le paysage s'embellit, le ciel s'embrase, les lacs resplendissent comme de l'or en fusion. Pendant deux heures encore l'éclat se prolonge ; enfin le soleil

a disparu, mais les ténèbres ne lui succèdent pas. Un crépuscule étrange, indéfinissable, s'étend comme un voile sur la campagne ; les objets, baignés dans une lumière unie, profilent leurs contours avec netteté, mais ils ne projettent plus d'ombre : dépourvus ainsi de l'apparence du relief, ils passent devant nos yeux comme des silhouettes découpées, ou semblent eux-mêmes des ombres errant dans une atmosphère fantastique, dans ces limbes blanches où Dante promenait les héros du paganisme. Le ciel revêt alors des tons de gris-perle, et des transparences d'opale ; au bord de l'horizon, rampent des vapeurs irisées, arrière-garde du couchant et prélude de l'aurore. La limpidité de l'eau n'est plus troublée par les jeux de la lumière ; les lacs reflètent comme des miroirs de métal les forêts penchées sur leur rive. Le ciel et l'eau ont même couleur, même aspect. Ces deux immensités pâles semblent se confondre, ou plutôt disparaître l'une et l'autre. Nous croyons glisser dans le vide ; autour de nous, les îles couvertes de sapins flottent dans l'espace comme des masses noires, comme des formes indécises, heurtant parfois la machine qui nous entraîne, ou comme de gigantesques

oiseaux qui nous effleurent d'un coup d'aile.

Bientôt, le rêve prend dans mon esprit la place de la réalité ; le monde m'apparaît comme une roue, qu'immobile moi-même, je regarde tourner. Les contrées se succèdent, les fleuves et les montagnes apparaissent et fuient, et des forêts emportées passent au grand galop. Un coup de sifflet m'éveille : « Stockholm ! » crie une voix, avec l'accent international qui caractérise l'employé de toutes les compagnies du monde. Le train entre en gare ; nous sommes dans la capitale de Gustave-Adolphe et de Charles XII !

Faire son entrée dans une ville par la voie prosaïque du chemin de fer, c'est se préparer une désillusion. Un peuple de domestiques de place, ameuté au débarcadère, nous attend, s'empare de nos personnes comme d'un colis, et nous jette dans un omnibus qui s'ébranle bientôt, nous secoue et nous assourdit. Vainement notre curiosité veut-elle découvrir quelque coin de la ville. Nous nous retournons avec un effort pénible pour apercevoir la ligne monotone d'un trottoir, ou les bottes des factionnaires qui montent la garde à la porte des monuments. Il y a dix ans, Stockholm n'était accessible au voyageur que par mer : au fond du golfe formé

par la Baltique, l'œil voyait s'élever lentement au-dessus des eaux les flèches de Riddarsholm, la coupole de Sainte-Hedwige, les maisons rouges de la ville; le navire s'appuyait à un quai de granit et déposait les voyageurs en face du palais des rois de Suède. A ce moment Stockholm n'avait pas d'auberges; tous les jours, un certain nombre de bourgeois appartenant d'ordinaire au petit commerce ou à la classe des employés se rendait au port : chacun y cueillait un hôte, l'emmenait chez lui et, moyennant une rétribution plus que modique, lui offrait le vivre et le couvert. L'audace d'un Français a changé tout cela et troublé ces mœurs patriarcales, que nous retrouverons dans la Suède du nord. Un ancien cuisinier de Bernadotte dota Stockholm d'un hôtel à la française; l'absence de tout concurrent sérieux assurait le succès de ce téméraire. Devenu riche, notre compatriote voulut devenir millionnaire et construisit un nouvel hôtel, vaste caravansérai, où des domestiques, cravatés de blanc, parlent toutes les langues, sous des lambris dorés. Après la demeure des rois, c'est le plus pompeux monument de la capitale.

Ce palais hospitalier contemple ce que l'on

pourrait appeler la grande place de Stockholm, où viennent se réunir les principales artères de la ville. Seulement, à Stockholm, les places sont des lacs, les rues sont des bras de mer. Nous dominons un vaste bassin où le lac Mœlar d'un côté, la mer Baltique de l'autre, versent leurs eaux, et où une flotte de guerre pourrait défiler en ordre de bataille sous les fenêtres du souverain de la Suède. Le palais royal nous fait face sur l'autre rive, dans l'île de Riddarsholm; c'est un bloc de granit taillé à angles droits, peint en jaune, comme si l'on avait voulu dissimuler la pierre sous une écorce de bois. Des terrasses à l'italienne surmontent l'édifice et portent des statues qui, dans leur costume à la mode d'Athènes, doivent grelotter huit mois sous le ciel du Nord. A côté du palais, et en retrait, la cathédrale de Stockholm, la vieille basilique de Storkyrkan dresse sa masse rouge et darde dans les airs cinq flèches effilées entourant un dôme trapu, sorte de calotte qui voudrait être coupole. A droite et à gauche, la vue s'arrête sur des carrefours humides où plusieurs fleuves semblent s'être donné rendez-vous pour s'enfuir ensuite dans toutes les directions, enlaçant dans leurs replis des îles couvertes de verdure et

d'habitations. Sur les flancs de chacune de ces îles, les maisons s'entassent en groupes pittoresques, les rochers montrent leurs têtes entre les constructions, et au sommet, quelque vieille église arrondit son dôme ou dessine une silhouette gothique sur l'azur pâle du ciel. La foule des piétons circule sur les quais; pas une voiture ne vient troubler leur promenade tranquille ou affairée. Ces quais ne sont à vraiment parler que des trottoirs : la chaussée, c'est le lac; là, circulent les véhicules uniques de Stockholm, des steamers légers, véritables barques à vapeur mues par une machine microscopique. Douze à quinze personnes prennent place à bord sous une tente qui les protége contre le soleil de juin : nous voyons ces rapides embarcations, à demi dissimulées sous leurs ailes de toile, passer devant nous par essaims, se croiser, toucher terre un instant, s'enfuir encore, tournoyer et décrire de capricieuses évolutions autour de quelques gros vaisseaux, endormis sur leurs ancres.

L'un de ces esquifs s'est arrêté sous nos fenêtres; la clochette placée à la proue appelle les passagers ou les promeneurs : nous nous embarquons. A bord, les fonctions de capitaine, de mécanicien et de chauffeur sont remplies par une



Un gondolier de Stockholm. Paysannes suédoises. Faneuse d'Elfdal.

jeune Dalécarlienne de vingt ans au plus; c'est elle qui prélève sur les voyageurs un mince tribut, qui donne le signal du départ, qui accélère ou ralentit l'allure. Sa jupe courte, zébrée de vert et de brun, laisse voir des bas rouges et des souliers découverts; un corsage, ou plutôt un corset écarlate, emprisonne sa taille; une guimpe de fine batiste, constellée de bijoux en métal oxydé, recouvre sa poitrine ; sur sa tête, un haut bonnet empesé se dresse comme une tiare et laisse flotter derrière lui deux ailes frissonnantes.

Déjà notre véhicule flottant a repris sa course; l'hélice brasse ces belles ondes de la Baltique, dont la blancheur a des reflets de nacre; les aspects se succèdent et se modifient sans cesse. Nous saluons un palais après avoir côtoyé un parc. Tantôt c'est un bassin qui s'ouvre devant nous, semé de navires et bordé de chantiers; tantôt nous défilons entre deux quais hauts comme des terrasses, et au-dessus desquels nous voyons des maisons à mine aristocratique dessiner leurs lignes froidement correctes; mais si dans ces tableaux divers la ville avec ses palais massifs, ses églises, ses ponts de granit jetés sur des bras de mer, forme le premier plan, c'est la nature toujours qui figure au second : à chaque chan-

gement de direction, l'œil plonge sur quelque aspect nouveau du lac, sur quelque recoin inattendu du golfe qu'encadrent d'imposantes masses de végétation. La nature est sans cesse présente au milieu même de la ville, à laquelle elle donne un charme étrange et une grandeur sévère. Aussi Stockholm a-t-elle dédaigné ces embellissements que recherchent aujourd'hui tant de villes d'Europe, et qui sont l'unique attrait des métropoles du nouveau monde. Depuis trente ans Stockholm ne s'est pas modifiée; fière de cette beauté immuable qu'elle a reçue de la nature en naissant, que rien ne saurait lui ôter, elle n'a pas voulu être fastueuse comme une parvenue.

Peu de villes donnent cette impression de nouveauté absolue. Stockholm a été nommée la Venise du Nord; deux autres cités, Amsterdam et Hambourg, revendiquent le même surnom; l'Orient, l'Occident et le nouveau monde doivent également posséder quelques Venises. Je ne comprends guère cette manie qu'ont les villes de se comparer les unes aux autres; en prétendant se rapprocher d'un type dont l'authenticité est indiscutable, elles se proclament elles-mêmes des contrefaçons. Stockholm pourtant n'a été tirée

qu'à une épreuve; ce n'est pas une copie, c'est un original.

Pour embrasser le panorama de la ville dans son ensemble imposant, il faut gagner la terrasse de Mosebackke, située sur une éminence escarpée, en face de l'île de Riddarsholm, centre et berceau de Stockholm, comme la Cité fut le berceau de l'antique Lutèce. En gravissant les pentes qui mènent à ce belvédère naturel, nous traversons les quartiers les plus populeux de la ville, et nous retrouvons sur des visages hâlés les traits distinctifs de la race scandinave. Le Suédois est fort, grand, blond comme le Germain, mais sa figure distinguée ne respire ni placidité sournoise, ni bonhomie affectée; quand il parle, son œil bleu s'allume, son langage est vif, rapide, souvent coloré; chez lui, le caractère répond à la physionomie : il est noble et passionné. Il y a plus d'un demi-siècle qu'un voyageur disait : « Je connais peu de pays où l'on puisse se fier à la probité des classes inférieures autant qu'en Suède. » Le mot est encore d'une exactitude rigoureuse; bien plus, à une honnêteté native et héréditaire, les Suédois ajoutent la fierté, qui est le charme de la probité. Quel contraste au sortir de l'Allemagne, cette terre classique du *trinkgeld!*

Quand il est aidé par cinq cent mille compatriotes, l'Allemand pille; quand il est seul, il mendie. En Allemagne tout le monde tend la main, depuis l'estropié de profession, qui derrière chaque curiosité se met à l'affût du voyageur, jusqu'au fonctionnaire payé et décoré par l'empereur, agent télégraphique, chef de gare, employé postal ou autre.

Autrefois, à Cologne, les mendiants formaient une corporation puissante et considérée; ils étaient douze mille et jouissaient du privilége de léguer à leurs enfants la place où ils exploitaient la pitié des passants : l'État prélevait une part sur leurs bénéfices; ils partageaient avec le monarque qui règne à Berlin. Depuis lors, l'Allemagne a proclamé la liberté de l'industrie et s'est partagé la succession des mendiants patentés de Cologne.

A Stockholm, au contraire, point de ces montreurs attitrés qui sont à une ville ce que la claque est au théâtre, prêts à souligner l'effet, à interpréter les beautés et à régler l'enthousiasme, souvent à faux. Égarés un instant au milieu de ruelles tortueuses, nous nous adressons à un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui porte avec aisance la vareuse des marins du port.

A peine avons-nous prononcé le nom de Mosebackke que, sans faire un geste, il se détourne de son chemin et marche devant nous pour nous indiquer le nôtre. Sous la conduite de ce guide volontaire, nous atteignons une sorte d'esplanade d'où l'œil découvre un des plus beaux spectacles qu'il puisse être donné à l'homme de contempler.

Au loin, le sol se gonfle et ondule; des forêts de sapins verdissent à l'infini, elles s'étendent sur le sol comme une draperie à trame forte dont les plis majestueux prononcent et ennoblissent les contours : à gauche, l'œil se repose sur le lac Mœlar, immobile et resplendissant, avec son cadre de rochers, ses perspectives fuyant à l'horizon, ses aspects à la fois grandioses et doux; à droite c'est la Baltique, mais la Baltique apaisée, se glissant entre les îles, découpant mille promontoires, s'attardant dans des golfes, la Baltique semblable à un autre lac, aussi calme, aussi pur, aussi beau que le premier. A nos pieds, le Mœlar et la Baltique se réunissent, enchâssant et sertissant dans leurs eaux la ville aux sept îles; au centre, comme une reine au milieu de sa cour, se dresse Riddarsholm, l'île des palais, l'île des églises, avec ses quais qui l'enveloppent d'une ceinture de granit, ses maisons

hautes et pressées d'où jaillissent vingt clochers aigus comme vingt lames de stylet.

Là naquit Stockholm, fille d'un roi pirate. Bientôt, à l'étroit sur ce rocher, elle brisa ses langes, envahit les îles voisines, déborda sur les rives, s'étendit sur les presqu'îles, s'étagea sur les pentes; mais au lieu d'écarter la végétation qui entourait son berceau, elle s'est mêlée à elle : elle n'a pas repoussé la nature, elle lui a demandé de l'accueillir dans son sein et de l'embellir. Aujourd'hui les forêts qui entourent Stockholm ne s'arrêtent pas à ses portes, elles la pénètrent, se prolongent dans son enceinte en parcs naturels, en allées séculaires. Du haut de Mosebackke, l'œil voit cette verdure éclatante se mêler aux constructions, envelopper les palais, briller entre les maisons en nappes miroitantes, se glisser dans tous les interstices de la ville, comme le lierre dans les plis du marbre.

Tandis que nous admirons cet aspect, notre jeune *cicerone* s'approche de nous : il parle un peu d'anglais et nous demande notre nationalité.
— « Français, dit-il, en entendant notre réponse;
» et comment va notre vieille alliée? Ici, ajoute-
» t-il, il n'est personne qui ne s'intéresse à elle :
» n'avons-nous pas fait la guerre ensemble au

» temps de Gustave le Grand, et contre des Alle-
» mands encore! »

Un amour traditionnel, une passion, allais-je dire, pour notre pays, tel est un des traits du caractère suédois. Ce penchant a été attribué à des affinités de caractère incontestables. De plus, pour chaque Suédois, la connaissance de l'histoire est un devoir de patriotisme. La génération présente a vu, dans le récit des grandes luttes du dix-septième siècle, la France et la Suède, alliées naturelles, se tendre la main par-dessus l'Allemagne, et nous recueillons à Stockholm le bénéfice de la politique de Richelieu et de Louis XIV.

Les Suédois se donnent le nom de Français du Nord comme un titre; l'Europe répète ce nom comme une vérité : nous venons d'en trouver la confirmation dans la bouche d'un jeune marin de Stockholm. Il y a un siècle, l'Académie française donnait le même nom, ou plutôt le décernait, suivant son habitude, à un monarque suédois.

Gustave III, sous le nom de comte de Haga, visitait Paris. Ce prince, à la fois chevaleresque et novateur, fut accueilli parmi nous avec enthousiasme; au théâtre, le public ordonnait aux

comédiens, à l'arrivée du roi, de recommencer la pièce, et Gustave était condamné à faire trente révérences pour répondre aux acclamations des spectateurs. L'Opéra alla jusqu'à donner huit pièces nouvelles en son honneur (que les temps sont changés!), sans compter un bal où, dit la chronique, il fut attaqué et fort courtisé par les masques. Le comte de Haga voulut également assister à une séance de l'Académie française : cette assemblée, raconte Diderot, quand le comte entra dans la tribune qui lui était réservée, sembla se faire l'organe de toute la France par ses vives acclamations; plusieurs orateurs rappelèrent au roi que, si l'Europe donne aux Suédois le nom de Français du Nord, les témoignages d'affection qu'il recevait avaient dû le convaincre que les Français étaient les Suédois du Midi. Cette dernière parole était plus qu'un compliment, c'était une allusion et un vœu; Gustave III venait de dompter une aristocratie orgueilleuse, d'élever sur les ruines d'un état féodal un gouvernement libéral ou plutôt philosophique, pour parler le langage du temps. L'opinion publique proposait Stockholm en exemple à Versailles, et, timide encore, se bornait à demander la liberté comme en Suède.

Si les Suédois sont les Français du Nord, les habitants de Stockholm veulent en être les Parisiens : leur ville est un centre de plaisirs, mais en même temps un foyer actif de vie intellectuelle. Stockholm fut au commencement du siècle le théâtre d'une rénovation littéraire, qui n'est pas sans analogie avec le mouvement français de 1830; jusqu'à cette époque, poëtes et prosateurs avaient puisé à l'antiquité grecque et latine, comme à leur source unique d'inspiration : ils emprisonnaient leur pensée sous les formes correctes, mais conventionnelles et surannées de notre littérature du dix-septième et du dix-huitième siècle. Quelques auteurs audacieux se souvinrent alors que le Nord avait eu sa mythologie, ses légendes, ses âges héroïques, ses Iliades ; s'enfonçant hardiment dans leurs forêts et leurs déserts, ils y retrouvèrent Odin, oublié depuis des siècles ; Thor, le dieu de la force ; Balder, un Apollon honnête homme, et ils s'avisèrent que Frydda, la déesse de la beauté, avec son charme pudique, ses yeux bleus, ses cheveux cendrés, valait bien la déesse rousse qui promenait ses grâces vieillies sur les cailloux de Cythère. Tegner traduisit les Sagas ; Geier, dans un ouvrage qui est un modèle d'érudition,

apprit aux Suédois à connaître les origines de leur patrie : des journaux satiriques, l'*Iduna*, le *Phosphorus*, plaidèrent avec verve la cause du scandinavisme littéraire. Ce mouvement a aujourd'hui ses continuateurs dans l'art comme dans les lettres ; le théâtre seul n'a pas obéi à l'impulsion donnée : drames, vaudevilles, tout y est français. Offenbach fait le tour du monde, après la cocarde tricolore et après Scribe.

Gustave III avait essayé pourtant d'élever la scène suédoise au rang des premières de l'Europe. Avant lui, dit un auteur, si l'on allait au théâtre, c'était pour y faire des extravagances : on se passait parfois la fantaisie, sur le premier théâtre de Stockholm, de faire commencer la pièce par le dernier acte et de la faire finir par le premier. Sur la même scène, nous vîmes jouer une opérette, et le même système aurait pu être continué, sans inconvénient grave pour la suite de l'intrigue et l'intérêt du drame.

Ce soir-là, d'ailleurs, la salle était à demi-déserte et le public clair-semé. Pendant les beaux jours de l'été, le Suédois, comme tous les habitants du Nord, se sent attiré invinciblement vers la nature, vers de frais ombrages, vers ces forêts de sapins, dont il voit de ses fenêtres les masses

sombres se profiler au loin, et dont il veut respirer le pénétrant parfum. Lorsque, nouveau venu dans sa ville, vous lui demandez où il faut achever votre première journée : « Allez à Djurgarden », répondra-t-il invariablement. — « Et demain ? — Retournez à Djurgarden. » Ce nom, que les Suédois prononcent avec fierté, évoque en nous le souvenir de l'un des sites les plus plaisants du monde : Djurgarden est un parc où la nature n'a pas été corrigée par la main de l'homme ; c'est une forêt trois ou quatre fois séculaire, semée de rochers moussus, hérissée d'escarpements et couchée sur ces pentes abruptes qui sont les berges de la Baltique.

Chaque soir, de tous les coins de la ville, une foule d'embarcations s'envolent vers Djurgarden. Autour du steamer-omnibus où nous avons pris place, toutes les variétés de bateaux de plaisance, canots, gondoles, yoles ou caïques, se croisent, se saluent, se choquent parfois. Des bandes de cygnes noirs et blancs se sont joints à la flottille. Plusieurs villes ont adopté un oiseau qui a choisi leur enceinte pour domicile d'élection : Venise a les pigeons de Saint-Marc, Smyrne a les vautours, Moscou a les corbeaux, hôtes séculaires du Kremlin ; Paris a le moineau franc, cet oiseau

gamin qui a frondé tous les gouvernements et sifflé tous les triomphateurs ; Stockholm a le cygne.

Voici Djurgarden : au pied de la forêt, sur la rive même, se dresse une ville de bois, cité éphémère dont l'existence dure six semaines ; chaque printemps la voit s'élever, et elle disparaît avec les dernières feuilles. Son aspect est celui d'un champ de foire ; ses maisons sont des cirques forains, des théâtres en plein air, des baraques où des saltimbanques font retentir leur aigre musique, où Polichinelle lance ses lazzis. Plus loin, des pavillons de tout style, italiens, turcs ou mauresques s'élèvent au-dessus des terrasses qui dominent le golfe ; ces constructions légères servent de restaurants. Seules, elles restent debout pendant l'hiver. Alors quand une épaisse couche de glace couvre le lac et la Baltique, quand la neige s'entasse et monte autour des quais de granit et que Stockholm apparaît au loin, enveloppée dans sa blanche fourrure, les traîneaux alertes abordent à Djurgarden ; on s'attable sous des bosquets saupoudrés de givre et piqués par l'hiver d'étincelants cristaux. Pendant l'été, toute la population fashionable ou bourgeoise de la ville se retrouve autour des

mêmes tables, boit du punch glacé, et admire la beauté du crépuscule boréal, au son d'une demi-douzaine d'orchestres. C'est là qu'il faut venir pour admirer la beauté des Stockholmoises, comme il faut à Séville s'attarder le soir sur les rives du Guadalquivir, pour voir passer les manolas andalouses, encapuchonnées dans leurs mantilles.

La beauté des Suédoises est proverbiale ; le voyageur l'a entendu vanter avant d'avoir pu l'apprécier : souvent, en pareille matière, l'exagération de l'éloge prépare la désillusion. Quant à moi, comme la politesse est le premier devoir du voyageur, je dirai qu'à Djurgarden toutes les femmes m'ont paru belles : malheureusement, on se souviendra peut-être de ce conte où un jeune homme prétend avoir visité une île merveilleuse, où toutes les femmes étaient jolies. « Je vous crois peu, dit un vieillard, puisque vous êtes revenu. »

A quelques pas de ce rendez-vous tumultueux et brillant, des futaies silencieuses, de sombres fourrés, des chemins semés de ronces serpentant à travers un labyrinthe de rochers, montrent un coin de la grande nature du Nord aux portes d'une capitale. Ce contraste plaît aux Suédois,

dont le caractère est à la fois joyeux et rêveur, et dont la gaieté se tempère toujours d'une nuance de mélancolie. Pour eux, la fin obligée d'un gai souper, c'est une promenade au milieu des allées montueuses de Djurgarden ; les groupes se divisent et entonnent bientôt par parties, avec ce sentiment inné de l'harmonie qui caractérise les peuples du Nord, une romance populaire, un folkvisor, mélodie douce, poétique, parfois un peu monotone, comme la nature même qui l'a inspirée.

Un soir, à Djurgarden, l'animation était plus vive que de coutume ; chaque embarcation qui venait jeter sur la rive sa cargaison vivante était pavoisée, des bouquets s'entassaient à la proue, des musiciens s'étaient installés à la poupe. C'était le 26 juin : on nous dit que Stockholm avait l'habitude de célébrer à cette date sa fête nationale. Ce jour-là, la capitale n'honore pas un saint du calendrier, ne fête pas l'anniversaire d'une victoire, et pourtant l'histoire de la Suède ne lui offrirait que l'embarras du choix ; elle se pare et s'amuse, rit et chante le jour où elle célèbre la fête de son poëte favori, Bellmann ! Ce nom, presque inconnu chez nous, est en Suède dans toutes les bouches. Bellmann

vivait il y a un siècle ; pendant trente ans il improvisa des strophes, que tout le monde en Suède sait par cœur, sur la gloire de la patrie, sur la beauté de Stockholm et de ses habitantes. Bellmann aimait Djurgarden, il s'y promenait souvent, bras dessus bras dessous avec sa Muse, une personne aimable, gaie, encline à la rêverie ; mais quand elle laissait couler une larme, un sourire l'essuyait bien vite. La reconnaissance suédoise a rempli Djurgarden des souvenirs du poëte ; elle lui a élevé une statue sur la terrasse d'Hasselbacken, une sorte de temple à l'endroit où il aimait à se reposer, et dans un des plus beaux sites de la forêt un buste colossal. C'est là que chaque année elle fait à sa mémoire une ovation posthume. L'endroit semble disposé à merveille pour servir de théâtre à une cérémonie triomphale : de toutes parts des rochers forment amphithéâtre. Le 26 juin, les gradins de ce cirque naturel sont enlevés d'assaut ; les places s'y louent dix rycksdales. Autour du monument, des chanteurs improvisés entonnent les louanges de Bellmann ; le punch et la gaieté circulent, on se répète les traits piquants de la vie du poëte ; l'anecdote vole. On redit les chansons joyeuses de Bellmann et ses strophes patriotiques ; puis

on se penche à l'oreille du voisin pour conter une anecdote de nature plus intime ; la cour de Gustave, lettrée, galante et amoureuse, rappelait celle des Valois : Bellmann remplaçait Clément Marot ; comme lui, il était adoré des dames, dont il respectait peu les oreilles. On rit, on rappelle que le poëte égayait la cour et gaspillait ses revenus, qu'il avait du génie et des créanciers. Un vieillard raconte qu'il a assisté à l'inauguration du monument en 1826 ; le roi et la reine présidaient ; à leurs côtés était la femme du poëte qui semblait bien attendrie. La reine lui parlait du chanteur aimé, des souvenirs que ce jour devait éveiller en elle : « Ah ! madame, répondit l'épouse émue, si Votre Majesté savait combien il était ennuyeux à la maison ! »

Tout à coup les conversations se taisent, un nouveau chœur se groupe autour du buste colossal ; les exécutants portent comme signe distinctif un nœud de rubans et un bouquet ; ils s'intitulent les compagnons de Bellmann. Les adeptes de cette confrérie poétique se recrutent parmi toutes les professions, et après avoir été pendant le jour avocats, banquiers ou marchands, ils mettent en pratique le soir la devise du poëte :

« boire, rimer, chanter. » Ces chevaliers de la gaie science entonnent un des chants les plus populaires de Bellmann sur un rhythme énergique, agreste, rude parfois ; on croirait entendre le rire d'un faune éclatant sous la feuillée. Puis le président de l'Ordre remplit de vin une large coupe et la verse sur la tête du poëte : alors les chapeaux volent en l'air, les hourras retentissent. Mais bientôt le silence se fait, les têtes se découvrent, et la foule entonne gravement une ode patriotique, un chant de combat qui ressemble à un hymne ; l'amour de la vieille Suède respire sur tous les visages, la muse de Bellmann s'élève et s'ennoblit, elle se transfigure au souffle de l'enthousiasme patriotique, et nous nous rappelons que l'Anacréon du Nord en fut le Béranger.

Ce culte passionné rendu à la mémoire d'un poëte n'étonnera pas, si l'on se souvient que les Scandinaves savent mieux qu'aucune autre race apprécier de leur vivant, honorer après leur mort, leurs gloires nationales ; si l'on songe qu'il y a quelques jours le roi de Danemark suivait le cercueil d'Andersen, et que Copenhague prenait le deuil du célèbre conteur.

Aucune ville ne possède plus de statues, plus

de palais, plus d'inscriptions que Stockholm : des rois de bronze et de marbre, des triomphateurs drapés à l'antique, chevauchent sur les places; des penseurs, des écrivains, semblent rêver au milieu de la verdure des parcs. Les statues de Berzelius, le chimiste patient, de Linné, le père de la botanique, se dressent auprès de celles des rois, non loin de Gustave-Adolphe, le héros vénéré, et de Charles XII, le héros chéri.

Au musée des souverains, la même salle montre le violon de Bellmann, le diplôme de Linné, à côté du bâton de commandement que Gustave-Adolphe portait à Lutzen, et du bâton de maréchal de France de Bernadotte. La piété suédoise a conservé jusqu'à la dépouille vénérable du cheval que montait Gustave-Adolphe le jour où il fut tué à Lutzen. Dans cette galerie, où la Suède a réuni les souvenirs de tous ses monarques, brillent des armures damasquinées et niellées, des casques empanachés, des robes étoilées de pierreries, des sceptres d'or massif, des selles à faire envie à un calife. Au milieu de cet attirail féodal, nous remarquons avec étonnement le costume d'un soldat, habit et culotte de gros drap bleu, bottes fortes, éperons rouillés, petit chapeau de feutre percé par une balle à

l'endroit de la tempe : c'est l'uniforme d'un traban; un héros l'a porté. Charles XII commandait en grand capitaine; il vivait, combattait, s'habillait en soldat, et il eut la chance, enviée par plus d'un troupier, de mourir dans ses bottes.

Non loin de l'habit militaire étincellent des coffrets d'or ciselé, des colliers, des montres précieuses, des pierreries : ce sont les bijoux de Christine, cette fille indigne de Gustave-Adolphe, cette reine qui s'enfuit un beau matin de son royaume à la recherche des aventures, cette femme capricieuse et corrompue que la couronne ennuyait, qui adorait les littérateurs et les grenadiers, qui apprenait la philosophie à ses moments perdus et tuait son professeur, le vieux Descartes, en le faisant lever à deux heures de la nuit pour lui donner des leçons. Christine est la première de ces aventurières de haut parage qui de nos jours courent de capitale en capitale, font l'amour et l'intrigue dans toutes les langues, et ont pour patrie un wagon de chemin de fer. Les Suédois professent une admiration médiocre pour cette reine vagabonde, et je crois qu'ils n'ont pas tort.

Un domino de soie noire, chiffonné, déchiré

et ensanglanté, clôt la série de ces reliques royales ; Gustave III le portait quand, par un soir de carnaval et dans une avant-scène de l'Opéra de Stockholm, le pistolet d'Ankarstrœm mit fin à cette existence agitée. Ce lambeau apparaît aujourd'hui comme l'image de la Suède à la fin du dix-huitième siècle, époque brillante, civilisée, littéraire, mais déshonorée par l'intrigue, la corruption et le crime : à la vue du domino de Gustave, et au souvenir de cette époque, comment ne pas songer à ce mot que Voltaire appliquait au seizième siècle : « C'est une robe de soie brodée d'or et tachée de sang. »

Tous ces princes, si différents dans leur caractère et leur fortune, se sont retrouvés et reposent côte à côte dans l'église de Riddarsholm. Ce tombeau commun des monarques suédois s'élève à côté de leur palais ; les princes de la maison de Wasa n'avaient pas, paraît-il, les mêmes terreurs que Louis XIV, qui bâtit Versailles pour ne plus demeurer à Saint-Germain avec les tours de Saint-Denis en perspective. Riddarsholm est la seule église de Stockholm qui présente un intérêt véritable, et encore est-ce plutôt une crypte qu'un sanctuaire ; le service divin n'y est célébré que pour présider à des funérailles royales. Des

pilastres écrasés soutiennent des voûtes grises et humides; la nudité même de cet immense sépulcre en rend l'aspect saisissant : pour tout ornement, des faisceaux de drapeaux conquis, des trophées, des pyramides de tambours, des clairons dressés prêts à sonner la charge. Les murailles du chœur sont tapissées d'emblèmes héraldiques : ce sont les armes de tous les chevaliers de l'ordre des Séraphins. Parmi ces écussons l'un attire notre attention; nous lisons au-dessous : *Napoléon Ier, empereur des Français.* Un autre encore nous parle des gloires nationales, c'est celui du maréchal Canrobert.

Le sarcophage en porphyre rouge qui contient les restes de Bernadotte, lieutenant de l'empereur et allié de la coalition, fait face aux armoiries impériales. L'aigle trahi fixe le cercueil de Bernadotte, et semble rappeler que les chevaliers Séraphins se juraient entre eux une éternelle fidélité !

Le tombeau de Bernadotte n'a d'ailleurs pour ornement que quelques drapeaux tricolores arrachés à une héroïque résistance dans les champs de la Saxe. On y voit en outre un étendard norwégien : Bernadotte le prit dans la courte campagne qu'il fit contre la Norwége en 1814, et qui

se termina par l'union de ce royaume avec la Suède. Des étendards ravis à sa patrie et à ses sujets, voilà des trophées peu dignes de la tombe d'un roi!

Autour de ses prédécesseurs, au contraire, les emblèmes de victoire se pressent; il est des princes qui pourraient reposer sur un lit de drapeaux conquis. Gustave-Adolphe fait face à Charles XII; sur la tombe de ce dernier, le sculpteur n'a mis ni lauriers, ni symbole de victoire, il a jeté une peau de lion. Que pouvait graver la postérité sur le cercueil de Charles XII? Il a triomphé à Narva, mais il a succombé à Pultava; il a conquis des provinces, mais il a laissé la Suède amoindrie; il a étonné le monde, mais il a ruiné son royaume. Semblable au lion, il s'est jeté dans la mêlée européenne, a vécu au milieu de la guerre et du carnage, a lutté seul contre cent ennemis, puis un jour il est tombé sans combat, surpris par une balle et comme visé par un chasseur à l'affût. Voltaire a écrit un roman sur sa vie, et la Suède lui a donné pour drap mortuaire la dépouille d'un lion.

La place qui s'étend devant l'église de Riddarsholm a été le théâtre de l'un des derniers drames populaires qui ont ensanglanté Stock-

holm; là tomba Fersen, dont le nom se retrouve dans notre propre histoire, mêlé aux événements de la Révolution : étrange destinée d'un homme qui, après avoir échappé aux fureurs des démagogues parisiens, périt à Stockholm déchiré par la populace, et qui, après avoir failli sauver une reine, est tombé plus tard assassiné au nom de la royauté.

Fersen appartenait à l'une des plus antiques et des plus puissantes familles de la Suède; ses pères avaient guerroyé tour à tour sur le continent : ils faisaient partie de cette aristocratie indomptée, qui regardait le roi plutôt comme le premier des nobles que comme le souverain de la nation. Dans les camps, au sénat, à la cour, ils avaient partout dominé. Axel de Fersen accompagna Gustave III dans ses pérégrinations à travers l'Europe; il vint à Paris, il assista aux fêtes de Versailles et aux réunions plus intimes de Trianon : la cour de France jetait alors son dernier éclat.

Fersen revint bientôt à Paris, où son nom, son esprit, sa bonne mine attirèrent tous les regards; mais au milieu du tourbillon des plaisirs, il apportait une préoccupation constante et plus élevée; il avait vu la reine, et lui avait voué un

amour, ou plutôt un culte passionné. Quand vinrent les mauvais jours, quand les émeutes succédèrent aux fêtes, Fersen resta à Paris : il avait équipé un régiment entier, le Royal-Suédois, et tenait sa hardiesse et sa valeur au service de la royauté menacée. Son dévouement semblait avoir pris pour devise cette fière parole : « J'attends. »

Un jour, au printemps de 1791, le duc d'Orléans rencontra Fersen sur la route de Vincennes, essayant une lourde berline attelée à quatre chevaux : « Eh quoi, comte, dit le duc, vous disposez-vous à enlever un chœur d'opéra ? — Peut-être », répondit Fersen. — Quelques jours après, il se trouvait sur le siége de la même voiture, à l'angle du palais des Tuileries et du quai de la Tournelle, méconnaissable sous une capote de cocher. Bientôt une femme avec deux enfants vint mystérieusement prendre place dans la voiture. Un homme gros, à la démarche lourde et mal assurée, l'y rejoignit : près d'une heure s'écoula. Louis XVI était dans la voiture avec madame Élisabeth ; la reine ne paraissait pas. Enfin, Marie-Antoinette vint, voilée et le visage recouvert par un large chapeau ; il lui avait fallu éviter les factionnaires. De plus, M. de la Fayette se promenait dans le Carrousel en

carrosse et aux flambeaux : la royauté était gardée à vue.

Bientôt la lourde machine s'ébranle et gagne Bondy sans difficulté ; là, Fersen met pied à terre, ouvre la portière, présente à Marie-Antoinette un passe-port qu'il avait demandé pour une baronne autrichienne, et lui dit gaiement : « Au revoir, madame Korff. » La reine ne répondit pas ; elle prit une de ses bagues et la passa au doigt de Fersen. Quelques instants après, le gentilhomme suédois montait à cheval et courait jusqu'à Bruxelles à franc étrier : il ne devait plus revoir Marie-Antoinette !

Le 10 juin 1810, Stockholm célébrait les funérailles du prince Auguste de Danemark, choisi récemment par la diète comme héritier présomptif de la couronne : la population semblait consternée et courroucée ; mille imprécations retentissaient contre Fersen, le plus puissant personnage de l'État après le roi ; la voix publique accusait le comte de la mort du jeune prince. Un pêcheur de la Baltique, ancien serviteur de Fersen, Baltazar Saphel, excitait la populace ; il racontait que son maître possédait un anneau magique, ne l'avait jamais quitté et en faisait l'instrument de ses crimes. La mort

étrange du prince semblait donner raison à la crédulité populaire ; on avait vu, au milieu d'une revue, Auguste de Danemark glisser mort à bas de son cheval.

A ce moment, le cortége paraissait ; Fersen marchait en tête de la noblesse : à la porte de l'église, un flot de forcenés se rue à travers la foule, écarte les soldats, se précipite sur sa victime ; Fersen avait tiré son épée, il voulait combattre ; on le lapida. La populace s'acharne sur son cadavre, on veut l'anneau ; mais le souvenir de la reine de France reste attaché au doigt du comte comme par une puissance surnaturelle : alors Baltazar fend la foule, écrase la main à coups de hache, ramasse l'anneau dans le sang, le brandit comme un trophée et le lance dans les flots.

Quelques jours après, Saphel cherchait à gagner l'entrée du golfe ; la nuit était sombre, le vent poussait la barque. Soudain l'embarcation s'arrête, comme si elle avait heurté un écueil ; elle n'avait pas échoué pourtant. Le vent faisait craquer les vergues, gonflait la voile à la crever ; la barque se soulevait, se dressait sur la crête d'une vague, puis retombait épuisée, sans avancer. Saphel terrifié lève les yeux au ciel ;

il voit une main sanglante qui s'appuie sur le sommet du mât et arrête le navire au milieu de la tempête : bientôt la barque vire, elle va aborder auprès d'une roche, qu'éclaire une lueur fantastique ; sous cette roche, le pêcheur reconnaît l'anneau rejeté par les vagues. Il saute à terre et veut fuir : la main le saisit à l'épaule, l'étreint et le ramène auprès du rocher ; Saphel saisit le talisman et va retomber terrifié au fond de sa barque.

Le lendemain, dans l'église où étaient déposés les restes mutilés de Fersen, on retrouvait l'anneau placé sur le cercueil par une main inconnue : la famille de Fersen conserve encore la bague de la reine de France.

Tel est le récit que me faisait un soir un vieil habitant de Stockholm, en nous promenant sous les futaies de Djurgarden. Nous étions arrivés au sommet d'une éminence. « Aujourd'hui, dit notre interlocuteur, nous ne faisons plus de revolutions ; il fait trop froid l'hiver et trop beau l'été ! » Et il nous montrait le golfe que nous apercevions à nos pieds, entre les troncs des sapins et le feuillage des hêtres ; à l'horizon, Stockholm dressait ses aiguilles et ses coupoles. Il était minuit ; le soleil venait de se coucher, il

allait se lever. Une nuit d'une heure, transparente et lumineuse, enveloppait les eaux et la végétation, leur donnant des teintes d'une douceur infinie. Les rayons de la lune traçaient sur le golfe un sillage bleuté et luttaient avec le jour qui s'obstinait à durer. Autour de nous les mille voix de la nature s'étaient éteintes ; plus bas, des guinguettes de Djurgarden partaient des éclats de rire et de joyeux refrains. Pendant les nuits lumineuses du Nord, la nature dort, l'homme veille !

L'Italie a ses viveurs de nuit qui, après les pesantes journées de juillet et d'août, courent du soir au matin respirer à la place Saint-Marc, ou sur la Chiaja, prendre des sorbets et compter les étoiles. Pendant les nuits d'été, Stockholm aussi semble ignorer le sommeil ; la population vit sur l'eau ou dans ses parcs. Nous regagnâmes la ville ; notre frêle bateau glissait silencieusement sur l'onde sombre, où l'image des palais et des monuments se détachait avec tant de netteté qu'il nous semblait parfois que nous allions échouer contre le reflet renversé d'un dôme ou d'une maison. Autour de nous, une flottille entière naviguait ; de vagues mélodies arrivaient jusqu'à nous, s'élevant des parcs et des jardins

publics. Dans chaque parc un orchestre s'était éveillé, des lanternes vénitiennes piquaient çà et là de points blancs le feuillage des bosquets, et jetaient de pâles scintillements comme un essaim d'étoiles en promenade sur la terre.

Ainsi emportés à travers Stockholm, comme à travers une vision, nous admirions cette reine du Nord, à la fois mélancolique et gaie, où l'on entend le soir le son de vingt orchestres et où l'on ne pourrait surprendre le bruit d'une voiture; cette ville qui a donné le jour à Bellmann, le joyeux chansonnier, et à Swédenborg, le grave illuminé; ville née pour le plaisir et pour la rêverie !

CHAPITRE III.

UPSAL.

Treize cents îles. — Ulriksdal. — Histoire d'un roi et de deux Anglais. — Le tour du propriétaire. — Ebba Brahe. — Upsal. — L'université en récréation. — Un congrès. — Programme des fêtes. — Combat en champ clos. — Visite à la Domkyrke. — Couronnement des docteurs. — Le baiser d'honneur. — La liberté de l'enseignement. — Les nations. — Contagion.

On a compté les îles du lac Mœlar, elles sont au nombre de treize cents; mais qui pourrait calculer la quantité prodigieuse de détroits, d'isthmes, de baies, d'anses et de promontoires que dessinent les côtes tourmentées de cette mer intérieure? Tantôt le Mœlar, encombré d'archipels, n'est plus qu'un réseau de rivières s'enchevêtrant en tous sens; tantôt c'est un bassin majestueux servant de perspective aux palais d'été de la royauté suédoise. Dans ses eaux se mirent les tours de Gripsholm, les perrons de Drottningholm et les terrasses d'Ulriksdal.

Gripsholm, manoir féodal, a logé des princes batailleurs. Ses salles sévères, où aujourd'hui

des armures alignées montent une garde éternelle, ont vu s'accomplir plus d'une révolution. Ses tourelles ont servi de prison à plus d'un prince détrôné. Drottningholm, somptueuse bâtisse, est le séjour favori de la royauté actuelle. Ulriksdal, élevé auprès de l'un des recoins les plus poétiques du golfe, est la résidence des princes artistes; Charles XV, le dernier roi, y passa la plus grande partie de sa vie. A Gripsholm, à Drottningholm, les habitants de Stockholm vont en promenade; à Ulriksdal ils vont en pèlerinage. Le nom de Charles XV évoque dans le cœur de tous ses sujets un souvenir attendri: ce prince apparaîtra sans doute dans l'histoire comme l'une de ces figures dont les traits charment et séduisent la postérité. Mille anecdotes, mille récits recueillis à chaque pas, nous ont fait regretter, comme si nous étions nés à Stockholm, la perte prématurée de ce roi, qui par les goûts, les mœurs, les sentiments fut si purement Suédois, c'est-à-dire presque Français.

Vue du lac, Ulriksdal a une mine de villa italienne, badigeonnée en rose et appliquée sur un fond de feuillage d'une fraîcheur toute septentrionale. A l'extérieur, ce n'est qu'une maison sans prétention; à l'intérieur, c'est un musée. Le

goût d'un artiste a présidé à la décoration de ces salles où se pressent les chefs-d'œuvre, sans distinction d'âge ni de nationalité : des statues antiques contemplent des tableaux flamands; des bahuts florentins font face à des cabinets en laque du Japon; la vieille orfévrerie norwégienne dresse ses hanaps et ses vidercomes contre des murailles tendues en cuir gaufré de Cordoue. Cette variété dans le beau, cet éclectisme intelligent préviennent la fatigue, qui trop souvent dans les musées fait tort à l'admiration : on croirait parcourir le royaume magique de la fantaisie.

Un jour, deux touristes anglais se promenaient sous les ombrages d'Ulriksdal; voulant visiter l'habitation, ils s'adressèrent à un autre promeneur qu'ils venaient de rencontrer au détour d'une allée, et qui semblait le majordome du château. Celui-ci accepta l'offre de bonne grâce, les fit entrer, les promena deux heures, ne leur faisant grâce d'aucun détail, d'aucune merveille. Dans les salles historiques, il leur montra le lit où dormait Gustave-Adolphe pendant sa campagne d'Allemagne; il refit l'histoire de chaque bijou, de chaque meuble précieux, raconta les aventures de chaque tableau, et reconstitua l'état

civil de chaque chef-d'œuvre. Nos Anglais visitent la salle du conseil, décorée dans le goût du seizième siècle, où rien ne manque pour compléter l'effet, si ce n'est une demi-douzaine de conseillers en fraise et en pourpoint. Les armoires sculptées ouvrent devant eux leurs portes à deux battants et révèlent des trésors à leurs yeux éblouis. La visite terminée, le *cicerone* improvisé décline ses nom et qualité : « Charles XV, roi de Suède, de Norwége, des Goths et des Vandales. »

La piété suédoise n'a rien voulu changer depuis la mort du roi à sa demeure de prédilection ; on nous la montre telle qu'elle était au temps où Charles XV s'y entourait d'une cour, ou plutôt d'un cénacle de lettrés et d'artistes. Le roi mêlait aux jouissances d'une vie facile les plaisirs raffinés de l'esprit. A Ulriksdal, comme jadis à Amboise, les peintres, les poëtes, les sculpteurs étaient reçus en amis ou plutôt en confrères : Charles XV était peintre et poëte. Nous nous arrêtons avec émotion devant une toile inachevée restée sur le chevalet, où nous lisons la signature royale « Karl », mais où manque la dernière touche, et nous cherchons sur les fenêtres d'Ulriksdal quelque rime galamment tournée,

gravée sur la vitre avec la pointe d'un diamant.

Les plus grands souvenirs de l'histoire suédoise s'échelonnent sur les rives du Mœlar. Pour aller de Stockholm à Upsal, de la capitale à la première ville universitaire du royaume, situées l'une à l'entrée, l'autre au fond du repli le plus abrité du lac, il nous faut saluer en passant un amas de ruines qui fut l'antique Sigtuna. Le nom de cette ville retentit souvent dans les récits épiques de l'ancienne Suède. Les Russes détruisirent Sigtuna de fond en comble au douzième siècle ; ses portes d'argent se voient aujourd'hui dans une église de Nijni-Novgorod, sous une coupole byzantine. Plus loin, une enceinte quadrangulaire, flanquée de tours massives, émerge de la verdure. C'est le château de Skokloster. Cette demeure serait digne d'un prince : elle est la propriété séculaire de l'une de ces familles patriciennes qui rivalisaient avec la royauté de faste et d'orgueil. Le maréchal Wrangel construisit Skokloster, s'y reposa de trente campagnes et y suspendit les dépouilles de l'Allemagne. Nous vîmes à Skokloster deux portraits de la célèbre Ebba Brahé, qui fut aimée de Gustave-Adolphe. L'un de ces portraits représente une jeune fille svelte, au regard poétique,

au front pur, au teint transparent : c'est Ebba Brahé, fiancée d'un héros. L'autre image reproduit les traits d'une matrone sur le retour, un peu replète, qui semble douée d'un bon sens pratique et d'un embonpoint croissant : c'est Ebba Brahé, épouse d'un grand propriétaire et mère de dix enfants. La seconde toile pourrait s'intituler « Trente ans après ».

Cependant les berges se rapprochent; le lac finit en rivière. Puis deux quais bordés de maisons basses et bigarrées viennent s'allonger aux deux flancs du navire qui nous porte : nous sommes à Upsal.

En abordant à ce séjour d'études paisibles, où Linné a pu s'absorber pendant vingt ans dans la contemplation et l'analyse d'un brin d'herbe, nous croyons trouver le recueillement propice au travail ; nous serions tentés de marcher sur la pointe des pieds pour ne pas troubler l'étude des citoyens académiques. Quel n'est pas notre étonnement en trouvant une ville en fête ! Chaque fenêtre est tapissée de branchages entrelacés, des banderoles agitées par le vent crépitent dans les airs ; nous surprenons au loin le bruit de salves d'artillerie. Dans les rues se presse une foule nombreuse, au milieu de laquelle voltigent,

comme d'agiles papillons, des casquettes bleues, rouges, noires, blanches surtout. Upsal, rompant pour quelques jours avec ses habitudes de recueillement, célèbre un de ces congrès qui réunissent périodiquement les élèves des cinq universités scandinaves, Copenhague, Christiania, Lund, Helsingfors et Upsal, dans l'une de ces métropoles.

C'est un usage, vieux déjà d'une cinquantaine d'années, chez la jeunesse scandinave que de se donner rendez-vous tous les quatre ou cinq ans dans une ville universitaire pour y célébrer par des fêtes académiques et bachiques l'union intellectuelle des races du Nord. Un accident climatérique donna naissance à cette coutume. En 1837, l'hiver fut exceptionnellement rude, le détroit qui sépare la côte danoise de la côte suédoise, Malmoë de Copenhague, avait gelé, fait assez rare, même sous ces latitudes extrêmes. Les étudiants de Lund, ville suédoise, voulurent profiter du pont que la nature leur offrait pour aller rendre visite à leurs camarades de Copenhague. Ceux-ci avaient songé à les prévenir en se rendant processionnellement à Lund, si bien qu'on se rencontra sur la glace au milieu du détroit, à égale distance des deux royaumes.

Une fête s'improvise aussitôt : les Danois déclarent que le punch suédois n'a pas d'égal ; les Suédois reconnaissent que la bière de Copenhague est sans pareille : il n'en fallait pas tant, entre enfants de la même famille, pour oublier de vieilles querelles et les souvenirs lugubres qu'évoque encore l'union de Calmar. On parla d'entente, de rapprochement entre les rameaux divisés de la grande race scandinave. Après de nombreux toasts, on convint de renouveler ces réunions et d'y convier les camarades de Christiania et d'Upsal. Depuis lors, Upsal a déjà vu plusieurs de ces congrès, qui pendant une semaine entière doublent presque sa population, émaillent ses rues de casquettes multicolores, et changent en activité bruyante le calme de ses promenades.

Dans toute assemblée dont les membres ont plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, la politique est une invitée de fondation ; elle ne manque jamais au rendez-vous, inspire des harangues et fait éclore des Démosthènes ; elle est aussi nécessaire que les vins de France pour réchauffer l'enthousiasme d'un banquet. C'est au milieu des solennités universitaires que naquit et se développa l'idée du scandinavisme, c'est-

à-dire de la réunion sous un même sceptre des trois royaumes de Suède, de Norwége et de Danemark. Il y a quelque vingt ans, au moment où le principe des nationalités semblait prendre son essor pour faire son tour d'Europe, au panslavisme, au pangermanisme, on opposait à Upsal le scandinavisme; les étudiants, auxquels s'étaient joints des publicistes et quelques hommes d'État en disponibilité, entretenaient au profit de cette idée une agitation *légale*, suivant un de ces euphémismes dont notre langue politique a conquis le monopole. Les convives d'Upsal tenaient peu de compte des difficultés à vaincre, oubliaient les obstacles, décidaient souverainement du sort des dynasties, alliaient les familles royales, les supprimaient au besoin, et partaient gaiement bras dessus bras dessous pour le pays d'Utopie, en chantant l'hymne national de Charles XII. Mais en Suède, si l'imagination est prompte, la raison ne perd jamais ses droits : c'est dire que les chimères y vivent peu. Depuis quelques années, l'idée du scandinavisme sommeille; les étudiants, d'un commun accord, ont proscrit la politique active de leurs banquets, et s'ils prêchent encore le rapprochement entre les branches de la race à

laquelle ils appartiennent, ils n'entendent parler que d'une union morale et littéraire, union qui semble s'être réalisée depuis trente ans, quand le poëte suédois Tégner a couronné de lauriers le Danois Œlenschlager, dans la cathédrale de Lund, aux acclamations de la jeunesse des deux pays.

Cette année, les fêtes d'Upsal empruntent un nouvel éclat à la présence des étudiants finlandais de l'université d'Helsingfors. Jusqu'à présent, la Finlande, province scandinave annexée violemment à l'empire des czars, n'avait pas eu de représentants à ces fêtes nationales, ou plutôt ethnographiques : en 1875, le gouvernement russe a accordé l'autorisation demandée ; la famille est au grand complet.

Les étudiants d'Upsal, qui occupent à eux seuls une bonne moitié de la ville, ont pratiqué à l'égard de leurs invités la plus large hospitalité ; chacun d'eux loge pour le moins un Danois, un Finlandais et deux Norwégiens. Quant à nous, l'ethnographie ne nous donnait aucun droit à partager cet accueil ; mais, comme nous l'avons dit, en Scandinavie, le nom de Français ouvre toutes les portes. Nous étions à peine débarqués, et déjà une foule d'hôtes volontaires s'empressait

autour de nous. Étudiants danois, suédois, norwégiens, s'unissaient pour nous barrer le chemin de l'hôtel. Devant cette coalition, que pouvaient faire deux représentants isolés de la race latine? La race latine capitula, et s'en trouva bien.

Le lendemain, nous sommes réveillés par de nouvelles salves d'artillerie, et nos hôtes nous mettent sous les yeux le programme des fêtes et réjouissances de la journée : en premier lieu, figure une discussion solennelle entre étudiants sur je ne sais quelle subtilité de la théologie. Nous nous laissons mener dans une salle d'aspect imposant, décorée de drapeaux et d'emblèmes, où, en présence de toute la population d'Upsal, de doctes champions argumentent, attaquent, réfutent, rétorquent, entassent citations sur syllogismes, Pélion sur Ossa. Des professeurs, trônant sur une estrade, sont les juges du combat; l'auditoire suit avec une attention passionnée les phases de la lutte; de jolies Upsaliennes s'intéressent au combat : elles parient peut-être pour la casquette rouge ou pour la casquette bleue. Sommes-nous revenus au temps où les dames de la cour du Louvre allaient en Sorbonne suivre les discussions théologiques, et où Marie

Stuart, à l'âge de douze ans, répondait à un compliment en latin par un discours dans la même langue ?

Nous regrettons de ne pouvoir nous associer à l'intérêt général, et aux péripéties d'un combat soutenu en suédois sur un texte latin ; laissant nos hôtes applaudir à ce tournoi académique, nous passons au premier devoir des voyageurs, la visite des monuments. A Upsal, ils ne répondent guère à l'antique célébrité de la ville. Les rues, étroites et alignées au cordeau, sont parfaitement entretenues ; les maisons ont un air de propreté bourgeoise. Comme Oxford, Upsal n'a d'autres monuments que des églises, des colléges et des bibliothèques, d'autre industrie que celle des libraires. Mais dans cet Oxford du Nord, en vain cherchons-nous ces colléges gothiques que montre encore la vieille métropole anglaise, ces galeries à jour, ces tourelles hardies, ces fenêtres en ogive, ces façades sculptées où l'art du seizième siècle a fait épanouir ses plus délicates floraisons. La science doit aimer pourtant ces abris traditionnels que l'art lui a préparés, et où des générations d'adorateurs sont venues lui rendre hommage. O mon Paris ! pourquoi avoir détruit ces monuments du moyen

âge, ces colléges où les savants d'autrefois ont appris, lutté et enseigné? Nous les avons vues dans les images de l'ancien Paris, ces bâtisses vénérables, groupées autour de la Sorbonne, hérissant la montagne Sainte-Geneviève de tours et de clochers bizarres. En les détruisant, Louis XIV et Louis XV ignoraient sans doute qu'ils rompaient la chaîne des temps, et préparaient la voie à ceux qui ont voulu tout détruire. Les vieilles institutions s'attachent aux vieux monuments qui les ont vues naître et se développer; détruisez ces asiles séculaires, elles s'envoleront. Le démolisseur n'est qu'un révolutionnaire inconscient.

Les villes suédoises, hélas! n'ont guère le temps de vieillir; elles sont en bois, et deux fois au moins par siècle l'incendie fait place nette. Upsal, d'ailleurs, semble s'être inspirée de la pensée que nous venons d'exprimer, lorsqu'elle a reconstruit récemment sa célèbre bibliothèque, l'antique Carolina, qui venait de s'écrouler dans les flammes. Elle lui a laissé son ancien nom, en y ajoutant l'épithète de *rediviva,* et en l'appelant: « la Bibliothèque ressuscitée. » Ce temple dédié à l'érudition contient deux cent mille volumes; nous y retrouvons toutes les formes du livre, cette expression matérielle de la pensée humaine,

expression qui a varié suivant les temps. Après avoir été pesant et durable comme un monument, le livre est devenu léger et éphémère comme une feuille qui vole, passe et disparaît. Nous voyons des papyrus, des tables didactiques, des parchemins, des palimpsestes, des manuscrits, des missels, des in-quarto, des incunables, des in-octavo, des brochures et des journaux; puis, à une place d'honneur, sous une sorte de dais, le fameux *Codex argenteus,* la première traduction des Évangiles en langue germanique. Les Suédois l'ont conquis pendant la guerre de Trente ans, et le gardent avec orgueil. C'est un trésor et un trophée !

Sous les fenêtres de la *Carolina rediviva,* s'étend une vaste pelouse d'un vert émeraude, tachetée de massifs de dalhias et de géraniums ; de hautes charmilles l'environnent de leurs lignes architecturales ; plus loin, des allées de chênes et de tilleuls tracent leurs sillons au milieu de masses verdoyantes, et des serres soulèvent leurs panneaux vitrés aux tièdes rayons du midi. Dans ces parcs apparaissent çà et là, à demi cachées sous le feuillage, des bâtisses régulières, badigeonnées en rose tendre; ce sont les colléges où se donne l'instruction

secondaire, et les salles de cours réservées à l'enseignement supérieur. Quel contraste entre ces maisons à la figure réjouissante, baignées d'air et de lumière, et nos sombres lycées, monuments d'aspect morose, qui tiennent à la fois de la caserne et de la prison ! A Upsal, non plus qu'à Oxford, on n'a pas pensé que la vue d'une muraille grise fût plus favorable à l'étude que l'aspect d'une haie fleurie ou d'un gazon velouté ; le professeur ne fronce pas le sourcil, quand, dans la salle où il enseigne, il voit se glisser par la fenêtre ouverte les branches du lierre ou de la clématite ; la statue de Linné, qu'il aperçoit de sa chaire se dressant au milieu des plates-bandes, semble lui commander le respect et l'amour de la nature.

La cathédrale d'Upsal est le plus vaste édifice gothique de la Scandinavie. Le *custode* qui en fait les honneurs nous annonce pompeusement que, sous le rapport de la grandeur, elle est la quarante-huitième des églises de la chrétienté, qu'elle mesure 370 pieds de long, sur 141 de arge et 115 de haut. En dépit de ces chiffres imposants, la beauté de l'édifice ne nous a pas paru répondre à son ampleur ; l'extérieur est déparé par deux tours construites il y a un

siècle. Enjolivées d'ornements rococo, elles contrastent étrangement avec l'aspect gothique du portail et de la nef. Nous croyons voir un chevalier du moyen âge, en grand costume, coiffé d'un chapeau de marquis. L'intérieur, au contraire, a conservé le style primitif de la construction ; mais on n'y trouve point cette perfection dans le détail, cette fécondité dans l'ornementation, qui s'épanouissent dans nos basiliques et réveillent sans cesse l'admiration. La cathédrale d'Upsal intéresse par les dépouilles illustres et les tombeaux qui s'y pressent. Des seigneurs hauts justiciers, agenouillés sur leur tombeau, implorent éternellement la miséricorde divine; des chevaliers dorment dans leur armure, la tête sur des coussins de marbre, le glaive au côté ; la sépulture de la famille Oxenstiern montre des blasons et des trophées, à côté de la chapelle où trône Gustave Wasa, flanqué de ses deux épouses, et de la pierre nue sous laquelle repose Linné, qui n'a pas voulu d'épitaphe sur sa tombe.

La cathédrale d'Upsal devrait pourtant nous être chère; elle est l'œuvre d'un artiste parisien. « En l'an 1289, Étienne de Bonneuil, tailleur en pierres, maistre de faire l'église

d'Upsal en Suède », comme dit le contrat, s'engagea à doter la métropole suédoise d'une cathédrale et à prendre pour modèle Notre-Dame de Paris. La copie ressemble à l'original comme l'ébauche d'un chef-d'œuvre au chef-d'œuvre lui-même. En errant sous ces voûtes immenses, mais froides, nous songions à certaine église de Lund, âgée de dix siècles, que nous avions rapidement visitée en nous rendant de Malmoë à Stockholm. L'aspect du vieux temple est archaïque et fruste; mais l'ancien goût scandinave, faussé plus tard par l'imitation des arts de l'Occident, s'y révèle avec sa primitive saveur. La cathédrale de Lund se compose de deux nefs superposées; l'église souterraine est une crypte immense, où un demi-jour, filtrant par dix fenêtres, qui ne sont que de vastes soupiraux, éclaire étrangement une quadruple rangée de colonnes trapues, des voûtes écrasées, et un colosse en pierre embrassant l'un des piliers, qu'il semble en train de déraciner. Cette gigantesque figure n'est autre que l'architecte de l'église, le géant Finn. Jadis, disent les légendes, lorsque arrivèrent dans le pays les ancêtres des Suédois, ils y trouvèrent une race de géants, êtres farouches et malfaisants, fils du démon et

restés en excellents termes avec leur père. Les Suédois, avec l'aide de Dieu, défirent et asservirent les géants ; l'un de ces derniers, nommé Finn, après avoir été l'un des personnages importants de sa race, se voyant ruiné par la révolution qui venait de s'opérer, fut contraint de gagner sá vie. Il se fit tailleur de pierres et architecte ; mais, dans sa nouvelle condition, où du reste il réussissait fort bien, il avait soin de cacher son véritable nom, craignant d'étaler aux regards le spectacle peu intéressant d'une grandeur déchue. En ce moment, saint Laurent parcourait la Suède ; il s'arrêta à Lund, qui, suivant le proverbe, était déjà une cité florissante au moment de la naissance de Jésus-Christ : trouvant l'endroit agréable, le Saint voulut s'y faire bâtir une basilique, et, ayant ouï parler de l'habile tailleur de pierres, se mit immédiatement en rapport avec lui. Finn, sachant à qui il avait affaire, voulut faire payer au Saint la convenance, et ne réclama rien moins, comme prix de son travail, que le soleil, la lune ou les yeux du Saint, flatterie délicate dont il assaisonnait ses exigences. Le Saint promit, mais il eut soin de faire inscrire dans le contrat une clause en vertu de laquelle il serait libéré de toute dette, s'il ve-

nait à apprendre le nom du mystérieux ouvrier. Ayant appris ce nom, grâce à une intervention divine, saint Laurent refusa naturellement de payer; de là, grande colère de Finn, qui veut détruire son œuvre; le géant saisit l'un des piliers entre ses bras vigoureux, le secoue, et se met en devoir de faire crouler l'édifice, quand soudain la vengeance divine le pétrifie; il reste attaché à son pilier, le nez contre la pierre, exposé dans cette posture malséante à la risée de la postérité.

Nos souvenirs rétrospectifs sont interrompus par le murmure de la foule qui pénètre lentement dans la cathédrale d'Upsal : bientôt les portes s'ouvrent à deux battants; le bourdon des tours entonne un grondement triomphal; Upsal profite de la présence de ses hôtes pour célébrer l'intronisation des docteurs nouvellement promus. Cette solennité scolaire a remplacé, sous les voûtes de la cathédrale, l'imposante cérémonie du sacre des Rois : c'est un couronnement aussi, entouré d'une pompe moins guerrière. Le cortége a débouché sur la place et se déroule lentement sur le parvis ; l'université tout entière accompagne les nouveaux docteurs, avec ses chefs et sa milice. L'ordre du cortége, la place

réservée à chacun ont été réglés, il y a plusieurs siècles, non à Upsal, mais à Paris. Lorsqu'en 1477, l'académie d'Upsal (*academia Upsaliensis*) reçut de Stenon Sture ses privilèges, elle calqua son organisation sur l'université florissante qui trônait alors en Sorbonne. Le modèle a disparu, la copie subsiste. Voici le recteur, suivi des quatre facultés ; il s'avance au milieu d'appariteurs et de massiers, dont le costume est moitié militaire, moitié religieux ; ils sont vêtus de noir, une fraise plissée emprisonne leur cou, une barrette d'évêque se dresse sur leur tête, et une épée pacifique leur pend au côté. Puis viennent les membres du consistoire académique, en toge, et les parrains des nouveaux docteurs. Derrière eux flottent des bannières armoriées ; elles précèdent les corporations formées entre étudiants de la même province, corporations qui ont gardé le nom français de « nations ». Seulement, au lieu des nations de Picardie ou de Normandie, nous voyons défiler les nations de Dalécarlie, de Gothie et d'Ostrogothie. Enfin, les nouveaux docteurs s'avancent, portant une couronne de laurier, non sur le front, mais à la boutonnière, unique concession faite aux idées modernes.

Malgré ces noms et ces souvenirs parisiens, rien de commun entre cette solennité paisible et les fêtes turbulentes dont jadis notre Université épouvantait Paris, quand un peuple de moines, de clercs et d'escholiers descendait en tumulte des hauteurs de Sainte-Geneviève, molestant au passage les bourgeois de la Cité, ou allant semoncer le roi en son hôtel Saint-Pol : rien de commun entre nos étudiants d'alors, plus experts « à liesse et batterie qu'en travail et sapience », et ces jeunes gens d'Upsal, à l'allure calme et posée : vainement, dans cette foule recueillie, cherchons-nous quelque émule septentrional de François Villon ; ce joyeux enfant de Paris, type d'insouciance railleuse et de verve gauloise, ne saurait se retrouver en Suède, pas plus qu'il ne se retrouverait dans la France de nos jours. Où est-il? Mais où sont les neiges d'antan?

Le cortége entre processionnellement dans la cathédrale ; les nouveaux docteurs reçoivent le diplôme et l'anneau, insignes de leur dignité ; ils subissent l'accolade savante de tous les membres du consistoire. Imposante cérémonie, entremêlée de discours latins et de coups de canon, qui annoncent à Upsal et à la Suède que le corps des docteurs compte de nouvelles recrues !

La prospérité des Universités suédoises, leur prestige croissant, montrent ce qu'aurait pu devenir notre Université parisienne, en se modifiant, si la France n'avait toujours préféré les révolutions aux réformes. L'Université d'Upsal, elle aussi, fut longtemps un État dans l'État, avec ses priviléges, ses lois et ses citoyens. De bonne heure, toutefois, la royauté a repris sur elle un droit de surveillance et de haute juridiction ; c'est la Couronne aujourd'hui qui nomme le grand chancelier chargé de présider à l'instruction publique en Suède; les priviléges exorbitants des Universités ont progressivement disparu; depuis 1852, les étudiants sont justiciables des tribunaux, et non plus seulement de la juridiction universitaire, mais les Académies jouissent encore d'une indépendance presque absolue pour le choix de leurs professeurs. Le Roi ne peut les nommer que sur une liste présentée par l'Université. Si, en droit, la liberté d'enseignement n'existe pas en Suède, en fait, dans les chaires d'Upsal et de Lund, toutes les opinions philosophiques peuvent se produire. Ces grands corps enseignants sont devenus des institutions vraiment nationales; aussi la question qui divise si profondément d'autres peuples

ne saurait-elle se poser en Suède; la domination des Universités est reconnue sans conteste, parce qu'elle n'est pas exclusive, et leur monopole, s'il était aboli par la loi, renaîtrait spontanément du consentement de tous les Suédois.

L'Université vient de défiler devant nous en grand costume et tenue de gala; allons voir les étudiants chez eux. Dans la journée et le soir ce n'est pas à leurs modestes logis qu'il faut les chercher, c'est dans le *lokal* de leurs Nations. Nous pénétrons dans une grande et belle maison, environnée d'un jardin ou plutôt d'un parc. Nous sommes en Scanie. Le lokal est la propriété commune de tous les étudiants d'une province; il tient le milieu entre le cercle et la bibliothèque. Nous traversons des cabinets de lecture et des salons de concerts, des laboratoires et des salles de bal. Ces appartements ont tous le même aspect confortable, sévère et un peu froid; la réforme a passé par là.

L'organisation des Nations est liée intimement à l'existence même de l'Université d'Upsal; l'étudiant venu de Scanie, de Jemtland ou des bords du Tornéo, va se trouver dépaysé, perdu, au milieu de condisciples qu'il ne connaît pas. C'est alors qu'il retrouve dans sa Nation l'image

même de sa province ; il y est admis de droit, accueilli à bras ouverts par des compatriotes qui lui parlent du pays, forment son inexpérience et le soutiennent de leur influence collective ; dès lors, il sent qu'il n'est plus seul. Chaque Nation forme une république indépendante et pratique les doctrines du *self-government ;* elle se donne des statuts ; son gouvernement distingue l'exécutif du législatif. Si le droit de prendre des décisions importantes n'appartient qu'à l'assemblée générale de tous les membres, c'est à des curateurs élus qu'incombe la charge de faire exécuter ces décisions et de convoquer l'assemblée. Nos hôtes nous montrent la salle où la Nation tient ses assises ; dans des pièces voisines, les Landsman, mot qu'on pourrait traduire en français par « les pays » , se réunissent, causent et travaillent en commun. La partie supérieure de l'édifice contient des appartements offerts gratuitement aux étudiants sans fortune. Les professeurs sont membres honoraires des Nations ; ils viennent souvent assister aux réunions solennelles ou s'associer aux causeries de chaque jour. Ainsi s'établit une intimité respectueuse entre le maître et le disciple.

C'est dans les maisons des Nations qu'il faut

observer les étudiants ; c'est là qu'il faut se mêler à leurs causeries, et les juger tels qu'ils sont, laborieux et gais tout ensemble. Presque tous parlent le français couramment ; notre littérature ancienne ou contemporaine est à Upsal l'objet d'une étude approfondie. Les citoyens académiques nous parlent de la dernière d'Augier et de Dumas ; ils apportent dans leurs jugements une nouveauté de vues, une indépendance d'appréciation qui nous surprennent. Ils ont lu les pièces et non les feuilletons. Les mêmes expliquent Sophocle à livre ouvert et réciteraient des tirades d'Eschyle. Mais leur instruction n'a rien de commun avec le pédantisme tudesque ; leur principale occupation est de se préparer sans relâche, par des études solides, aux carrières diverses qu'ils comptent embrasser, et, comme disaient les anciens, de s'armer pour la vie. Upsal compte aussi des étudiants de vingt-cinquième année, mais ce sont des hommes qui, passionnés pour la science, sans avoir le goût du professorat, se fixent à Upsal et se vouent à une vie de labeurs et de recherches ; point de traits communs entre ces travailleurs infatigables et ceux de nos compatriotes qui ont embrassé la profession d'étudiants à perpétuité pour se dispenser d'en choisir aucune.

Le lokal de chaque Nation contient une salle réservée aux fêtes ; dans le gouvernement de la corporation, une place importante est réservée à l'organisateur de ces fêtes, au *magister bibendi*, soit, en langue profane, l'échanson de la Nation.

Souvent les étudiants jouent devant leurs camarades des pièces de leur composition, esquisses légères d'ordinaire, où l'actualité forme l'attrait principal du spectacle. Il serait curieux de comparer ces essais dramatiques aux soties et moralités débitées jadis par nos *escholiers*. Mais durant notre séjour à Upsal, les lokals étaient presque déserts. Loin de s'isoler dans leur Nation, les étudiants ne songeaient qu'à se réunir pour faire fête à leurs hôtes de Norwége, de Danemark et de Finlande. Chaque soir les trouvait assemblés en bandes joyeuses dans les guinguettes, pavoisées pour la circonstance, qui émaillent les promenades d'Upsal. Là, les toasts se succèdent avec entrain, le punch délie toutes les langues ; pour le Suédois, le punch du pays fait partie des gloires nationales, et parmi tous les punchs indigènes, celui d'Upsal brille au premier rang.

L'étranger invité à un banquet suédois est tenté de croire, au premier abord, qu'il a sous

les yeux le peuple le plus affairé du monde, qui mange debout et ne prend même pas le temps de s'attabler; les convives se pressent autour d'une sorte de buffet, où figure une collation d'aspect engageant : elle se compose de viandes et de poissons salés, de fines tranches de jambon, d'œufs durs hachés menu et de caviar, tous ingrédients qui sont *merveilleux éperons à boire*, comme dit Rabelais : aussi de copieuses rasades d'eau-de-vie et de kummel arrosent-elles cette collation. Cependant l'invité imite ses hôtes, et quand il a satisfait sa première faim il s'aperçoit avec désespoir qu'il a pris l'avant-repas pour le repas, et l'ouverture pour la pièce. Les Suédois veulent simplement se mettre en appétit par ce prélude gastronomique qu'ils appellent le *smorgasbrod;* leur but semble généralement atteint, car ils s'attablent et passent à la partie sérieuse du festin, avec un entrain tout méridional; les vins de France alternent avec le genièvre et l'eau-de-vie. O membres des sociétés de tempérance britanniques, soyez fiers de votre patrie; d'après des renseignements statistiques irréfutables, la Suède absorbe aujourd'hui neuf fois plus de boissons alcooliques que les royaumes unis d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande!

Dans les banquets d'Upsal, quand l'enthousiasme est à son comble, quand d'innombrables salves de hourras ont ébranlé la salle, quand les airs patriotiques ont été repris en chœur, après les chansons à boire, les étudiants des diverses Universités échangent entre eux leurs casquettes; le Norwégien se pare du béret blanc d'Upsal, le Danois arbore les couleurs de Finlande. Alors la joie ne connaît plus de bornes, le grand but est atteint, l'union est complète entre les trois royaumes frères, qui furent trop souvent, hélas! des frères ennemis.

Après le festin, les étudiants se rendent en corps à la bibliothèque. N'allez pas croire à quelque accès invraisemblable de zèle scientifique. La Carolina rediviva contient une salle de bal grandiose, située au-dessus des salles d'étude; ce voisinage ne choque pas les Suédois, et je ne saurais leur en faire un reproche. Là, nous retrouvons nos théologiens du matin, convertis en danseurs infatigables; vainqueurs et vaincus se croisent sans rancune au milieu d'un quadrille; étudiants jeunes et anciens, *seniores, recentiores* et *juniores* valsent à l'envi, heureux d'oublier pour quelques heures le travail de la veille et celui du lendemain. Au bal, l'Université

figure au grand complet, comme le matin au couronnement des docteurs dans la cathédrale; maîtres et disciples y ont leur place marquée. Au commencement de la fête, les étudiants dansent, les professeurs les regardent avec une bienveillance où perce bientôt une nuance d'envie; le corps enseignant est là tout entier, divisé en trois catégories, les aspirants au professorat ou *docenter,* les professeurs adjoints et les titulaires. Les *docenter* cherchent au début à composer leur maintien avec la gravité inhérente à leurs nouvelles fonctions : efforts inutiles, ils cèdent les premiers; timides d'abord, ils s'enhardissent, et nous les voyons se mêler avec ardeur aux groupes animés des danseurs. Les professeurs adjoints les suivent de près, les titulaires résistent, mais la musique est entraînante, l'attrait irrésistible. Ils luttent, faiblissent, cèdent et s'élancent enfin dans l'arène, oubliant cinquante ans de gravité. La contagion gagne les esprits les plus érudits et les jambes les plus rebelles.

Le lendemain, il faut nous séparer d'hôtes qui pour nous sont devenus des amis. « Le noir corbeau du départ, comme dit le proverbe persan, croasse sur nos têtes. » Mais le souvenir de notre séjour à Upsal et de l'hospitalité que

nous y avons reçue ne s'effacera pas dans nos cœurs. Nous faisons part à nos hôtes de nos projets de voyage dans l'intérieur de la Suède et de la Norwége; ils paraissent heureux de voir des étrangers, des Français surtout, accourir de leur lointaine patrie pour visiter la Suède. Ils nous recommandent vivement une pointe en Dalécarlie, jusqu'à l'église de Lecksand, au cœur même de la province. « Et surtout, ajoutent-ils avec un sourire mystérieux, soyez à Lecksand un dimanche. »

CHAPITRE IV.

UN DIMANCHE EN DALÉCARLIE.

D'Upsal à Falun. — Sous terre. — La poste suédoise. — Une liste de conciliation. — Les Germains de Tacite. — Description d'un Gaard. — Les paysans. — Une grange historique. — L'Œil de la Dalécarlie. — L'Office du dimanche. — Types, mœurs et coutumes. — Le culte de la couleur. — Cercueil et berceau.

D'Upsal à Falun, chef-lieu de la Dalécarlie, la contrée offre l'image d'une activité industrielle assez rare dans les campagnes suédoises. Nous traversons le grand bassin métallurgique de la Suède, le pays du fer et du cuivre; la contrée est plate, la terre couverte d'une poussière noirâtre; une végétation desséchée par la fumée languit sur le sol. Mais les usines se succèdent avec une monotonie désespérante; le minerai effleure et déchire parfois l'écorce terrestre; des puits de mine s'ouvrent à chaque pas, des nuages de vapeur obscurcissent l'horizon et annoncent l'approche des cités industrielles.

Dannemora extrait le fer; Osterby le met en

fusion; Sala, qui dès le quinzième siècle fournissait vingt-quatre mille livres d'argent fin, expédie dans les trois royaumes scandinaves les rycksdales sorties de ses ateliers; les mines de Falun, jadis sans rivales, n'occupent plus aujourd'hui que le second rang. L'un des puits de Falun, inondé depuis deux siècles, semble un gouffre sans fond, où l'eau se précipite et se brise avec fracas contre les flancs du rocher. Auprès, s'ouvre un second puits dont la profondeur dépasse onze cents pieds : accroupis dans une sorte de tonne d'osier, nous nous sentons peu à peu glisser dans l'abîme; l'obscurité croît, le ciel n'est plus qu'une étoile brillant sur nos têtes; autour de nous s'ouvrent de profondes entailles, des conduits souterrains plongeant jusqu'au cœur de la montagne. Le silence est profond; soudain, au fond de chacun des couloirs qui rayonnent autour de nous, un éclair étincelle; de multiples détonations réveillent les échos de l'abîme : ce sont des mines chargées qui éclatent. Peu après, la nuée des mineurs reparaît; les travailleurs, à l'abri dans des excavations pendant l'explosion, se remettent à l'ouvrage; une lampe, enfermée dans un tube de verre, brille sur la casquette goudronnée de chacun d'eux, et nous voyons

comme un essaim de lucioles scintiller, s'enfoncer et se perdre au milieu du méandre des galeries; mais nous ne sommes pas tentés de nous mettre à leur poursuite, et nous saluons avec bonheur la lumière du jour, après cette excursion aux royaumes ténébreux des gnomes.

Quel contraste entre l'activité bruyante de cette industrieuse région et le calme de la Dalécarlie agricole ! En quittant Falun pour une excursion de deux jours au centre même de la province, dans les paroisses rustiques de Lecksand et de Mora, il nous faut dire adieu, ou au moins au revoir à la civilisation. La voiture a remplacé le wagon : une sorte de charrette, qui n'est pas encore la karriole norwégienne, mais qui n'est plus la chaise de poste, nous sert de véhicule; un automédon rustique, debout derrière nous sur une traverse, conduit de la voix le bidet efflanqué qui nous traîne. Le pauvre animal descend les pentes ventre à terre, suivant une habitude traditionnelle chez les chevaux comme chez les cochers suédois ; mais la montée la plus douce lui fait perdre courage : à la moindre boursouflure du terrain, il s'arrête, respire, puis se met à gravir, en poussant des soupirs de désespoir. Lorsque son maître cherche à le stimuler par quelque

interjection caressante, il s'anime un peu, fait un effort, comme pour prouver sa bonne volonté, puis reprend sa paisible allure.

Pourquoi se presser, d'ailleurs? Le paysage aimable qui nous entoure, les sites qui se succèdent à nos yeux, imposants parfois, toujours pittoresques; la beauté du ciel, la douceur de l'air, tout nous invite à convertir notre activité en sage lenteur, et notre course en promenade. La nature s'offre encore à nous sous les mêmes aspects que dans la Suède méridionale, mais notre nouveau mode de locomotion nous la montre de plus près et nous en fait mieux apprécier le charme; il nous permet de noter les moindres détails, de jouir à l'aise d'un point de vue qui nous a séduits, de nous attarder au bord d'un lac dont notre mémoire voudrait emporter l'image. En Dalécarlie, comme en Norwége et comme dans toute la Scandinavie septentrionale, point de village: au lieu de s'agglomérer, les habitations se dispersent, s'isolent, s'égrènent sur d'immenses étendues de prairies et de forêts. En scrutant tous les points de l'horizon, nous ne saurions y découvrir un village; ce serait chose aussi rare que chez nous la rencontre d'un troupeau de rennes broutant paisiblement l'herbe

d'un pré communal. Dans nos campagnes, les maisons se pressent, se pelotonnent à l'ombre du clocher, comme sous une aile protectrice. En Suède, elles ont l'air de se fuir ; chaque famille vit isolée dans sa ferme. De temps à autre, une église de bois apparaît, perchée au sommet d'un coteau, ou perdue au milieu d'une clairière, toujours seule avec son presbytère, et quelquefois à plusieurs milles de toute demeure. Pour aller visiter ses ouailles, le pasteur doit escalader des montagnes, traverser des forêts et parcourir des lacs : chaque prêtre doit être doublé d'un missionnaire.

Cependant notre cheval s'est écarté de la grande route, et par un chemin de traverse où nous bondissons de fondrière en fondrière, il nous mène jusqu'à une métairie assez semblable à celles que nous avons vues depuis Falun s'espacer sur la route. Dans ce groupe de maisons, rien n'indique un relais de poste; pourtant notre attelage s'arrête au milieu d'une sorte de cour gazonnée, encadrée d'habitations : autour de nous se pressent des charrettes semblables à la nôtre; des karrioles au repos, renversées en arrière, dressent leurs longs brancards comme deux bras désespérés. Point de voitures sans

chevaux, pensons-nous, et nous nous réjouissons à l'idée de nous séparer définitivement de notre coursier anémique. En guise de postillon, c'est une jeune fille qui nous reçoit; elle nous accueille avec un sourire prévenant, et nous apporte deux verres où mousse un lait aromatique, crémeux, tiède encore, breuvage exquis et réparateur que le voyageur retrouve partout en Suède. Nous nous hasardons à prononcer timidement le mot *hasta,* cheval, en cherchant à donner à notre prononciation une inflexion que ne désavouerait pas un bourgeois de Stockholm. — *Ia,* répond la jeune fille, et elle nous fait signe de la suivre.

Nous franchissons le seuil d'une sorte de chalet, et bientôt une vaste chambre planchéiée, dont le plafond et les murs sont badigeonnés à la chaux, s'ouvre devant nous : dans cette pièce, l'ameublement est d'une simplicité primitive, mais brillant de propreté. De vastes canapés en cuir s'appuient aux murailles; quelques images suspendues montrent Bernadotte auprès de Gustave III, Garibaldi à côté de l'autocrate Nicolas. Les bois, comme les cuirs, pourraient au besoin servir de miroirs. Deux lits complètent le mobilier : ce sont des couchettes étroites, re-

couvertes chacune de deux draps plus étroits encore; on dirait un mouchoir de belle dimension posé sur une serviette. Nous sommes dans la chambre des voyageurs, réservée dans les fermes suédoises aux hôtes que donne le hasard. Cependant, nous répétons le mot *hasta* avec plus d'insistance. La jeune fille sort, puis reparaît bientôt, nous apportant du beurre, des œufs durs découpés en menues tranches, du saumon fumé et des langues de renne. Lorsque nous voulons payer ce repas par quelque monnaie, notre jeune hôtesse nous regarde étonnée; elle fait un signe de refus, puis, quand elle a vu disparaître dans notre poche la piécette que nous lui destinions, elle saisit notre main et la presse vivement. Dans ces contrées, où les types et les mœurs sont empreints encore d'une originalité primitive, une poignée de main résume les remercîments de celui qui reçoit l'hospitalité et les souhaits de celui qui la donne.

Cependant, il faut partir. — *Hasta,* répétons-nous pour la troisième fois. — *Ia, ia,* reprend la jeune fille, et elle nous montre les pâturages qui verdissent au loin : nous comprenons enfin que notre coursier est aux champs, à deux ou trois lieues peut-être, et qu'il faut attendre, tor-

ture inconnue pour des voyageurs que le chemin de fer a habitués à une exactitude chronométrique.

En Suède, point de relais organisés avec méthode, où trône un maître de poste de profession et où un cheval frais piaffe à l'écurie, prêt à remplacer son camarade fatigué. De distance en distance, des paysans, choisis parmi les plus riches cultivateurs de la contrée, sont désignés pour mettre à la disposition des voyageurs les chevaux qui servent aux travaux des champs : quand le voyageur arrive, le futur cheval de poste est en train de promener le soc de la charrue sur quelque champ lointain, ou de rentrer la moisson. Il ne nous reste d'autre consolation que de graver notre désespoir sur le *Dagbook*, sur le livre de poste, où nous trouvons consignées les impressions de nos prédécesseurs en pareille mésaventure. Sur le Dagbook, les noms les plus divers se rencontrent, les nationalités se mêlent : le Français y coudoie l'Allemand, le Yankee fraternise avec John Bull ; on dirait une liste de conciliation. Tous ont attendu, maugréé, tempêté, mais tous varient dans l'expression de leur impatience : l'Allemand est solennel, l'Anglais dédaigneux, le Yankee

grossier, le Français narquois; le Suédois seul est résigné : il connaît son pays.

Au relais où nous venions d'échouer, nous avions pour compagnon d'attente un jeune officier suédois : assis tranquillement sur le perron de l'habitation, enveloppé dans son cafetan noir, il fumait avec philosophie. Entre lui et nous, la conversation ne tarda pas à s'engager : notre interlocuteur connaissait le français à merveille; aucune des finesses de la langue ne lui était étrangère. Les Suédois bien élevés parlent le français mieux peut-être que leurs voisins des bords de la Néwa. Souvent, chez ces derniers, quelques-unes de nos expressions à la dernière mode, cueillies sur le boulevard des Italiens et répétées à tout propos, suppléent à une connaissance réelle de la langue : le Russe parle quelquefois le parisien avant de savoir le français.

Après quelques instants d'entretien, notre officier suédois nous adressa cette question à brûle-pourpoint : — Avez-vous lu le traité de Tacite sur les mœurs des Germains? — Vous y avez vu, continua-t-il, que les Germains du temps ne bâtissaient ni villes ni villages, que chaque famille vivait isolée avec ses serviteurs, se suffisait à elle-même, cultivait une portion du sol sous

l'autorité absolue de son chef, et que la guerre seule réunissait les familles en tribus, pour les armer contre l'envahisseur, ou pour les jeter sur un territoire ennemi. Aujourd'hui, les Germains de Tacite ne sont plus en Allemagne; ils ont émigré dans nos campagnes de la Dalécarlie, du Jemtland ou du Norrland, dans la belle région qui s'étend des grands lacs de la Suède méridionale aux steppes de la Laponie. Mais leurs mœurs n'ont pas changé; voyez-les: ils cultivent encore la terre, élèvent leurs bestiaux, et savent au besoin retrouver l'ardeur belliqueuse de leurs ancêtres, comme ils l'ont prouvé il y a moins d'un siècle, sous Gustave III. Chaque famille possède et habite un gaard; c'est un petit État en miniature, où le père de famille est roi absolu, et où il vous reçoit.

Nous regardâmes, à ces mots, l'ensemble de constructions, de chalets, de hangars, de clôtures qui nous environnaient, et qui composent un gaard scandinave. Cette expression, qui se prononce *gôrd,* ne peut être traduite littéralement en français. Le gaard n'est pas une ferme : le mot *ferme* implique l'idée de location, et le maître du gaard travaille pour lui, non pour autrui. Le gaard n'est pas davantage un hameau : il en

occupe parfois la superficie, mais il n'appartient qu'à un seul propriétaire. Qu'on se figure une collection de huit ou dix maisonnettes en bois, peintes généralement en rouge, rehaussées de filets blancs aux angles et à la bordure des fenêtres. Ces constructions s'alignent autour d'une cour, de manière à former un carré plus ou moins régulier; l'une d'elles sert de magasin, l'autre de buanderie, la troisième est un atelier où les femmes tissent et cousent, car il faut que la colonie suffise à ses besoins; il faut que le gaard loge, nourrisse, habille ses habitants. Le chef de famille s'est réservé parfois trois ou quatre chalets pour son propre usage : l'un lui sert de salle à manger, l'autre de chambre à coucher, le troisième est sa cuisine; c'est un appartement, non pas en plusieurs pièces, mais en plusieurs maisons. Les autres chalets sont abandonnés aux valets, aux travailleurs, vassaux plutôt que serviteurs, membres aussi de la famille, qu'ils aiment et vénèrent de génération en génération. Une seconde ligne de bâtiments enveloppe la première; elle est composée de hangars, d'étables, de granges et d'écuries; tout autour, nous voyons une zone de champs cultivés, où le blé et le seigle jaunissent sous les rayons ardents

de l'été, et de belles prairies, tachetées de troupeaux. A ce tableau d'un gaard de Dalécarlie, il ne manque que le portrait du propriétaire, du paysan, seigneur et maître de ce petit empire : nos yeux le cherchaient en vain ; nous demandâmes à notre aimable compagnon où il se trouvait. «Voici sa femme, nous répondit-il en nous montrant une commère qui aidait à atteler notre charrette ; voici son fils, dit-il en nous montrant un jeune homme d'une vingtaine d'années qui allait nous servir de cocher ; quant à lui, il n'est pas revenu de Stockholm. La session de la Diète n'est pas close, et il est au nombre de nos législateurs. »

« Il n'y a en Europe qu'un État, continua » notre officier, qui, au point de vue politique, » puisse être comparé à la Suède : c'est le canton » d'Uri, en Suisse ; comme lui, nous sommes » gouvernés par des paysans. » Nous avions déjà trouvé cette parole dans la bouche d'un habitant de Stockholm. Paradoxe sans doute, mais quel est le paradoxe qui ne renferme son grain de vérité? L'influence des paysans, en Suède, est incontestable et légitime ; elle s'exerce depuis des siècles. Cette classe d'hommes laborieux et indépendants n'a jamais connu le travail servile ; au

moyen âge, les paysans avaient eux-mêmes des serfs, sorte de caste inférieure et subalterne; mais à la Suède revient l'honneur d'avoir, la première entre toutes les nations de l'Europe, aboli le servage, comme c'est à un autre peuple scandinave, le Danemark, qu'appartient la gloire d'avoir, le premier de nos jours, affranchi ses esclaves noirs.

Les jours où l'histoire de la Suède s'assombrit, où la patrie voit son existence, son indépendance en péril, c'est toujours à une levée de paysans qu'elle doit son salut, et c'est toujours en Dalécarlie que la cause sainte trouve ses plus fermes soutiens et ses derniers défenseurs.

Après l'union de Calmar, les Danois sont maîtres du pays, ils ont étouffé toutes les révoltes; Gustave Wasa, vaincu, poursuivi, désespéré, veut fuir son royaume. Au moment où il va mettre le pied sur le navire qui le conduira à la terre d'exil, un homme vêtu comme les habitants de Mora, en Dalécarlie, le rejoint; c'est un messager des paysans. Il annonce au prince que ses anciens sujets ne l'ont pas oublié, qu'ils sont prêts, qu'ils veulent secouer le joug, qu'ils n'attendent qu'un chef. Peu d'années après, Gustave avait vaincu les Danois à la tête d'une armée de

paysans, et relevé à Stockholm le trône abattu de ses pères.

La Dalécarlie conserve encore aujourd'hui le souvenir de cette lutte; elle entoure d'une piété religieuse les lieux qui peuvent lui en rappeler un épisode. Près du relais de Ranskhyttan, nous vîmes la grange où Gustave Wasa, déguisé en simple Dalécarlien, battait le blé au milieu de ses sujets, et plus loin, une humble chaumière, où le prince, trompé par un hôte indigne, allait être livré à l'ennemi, lorsque la femme du traître vint avertir le royal fugitif et sauver avec lui l'indépendance suédoise.

Deux siècles plus tard, la Suède déchirée par les factions, épuisée par les guerres, va subir le sort de la Pologne. Frédéric II et Catherine de Russie, forts d'un audacieux précédent, ont dressé leurs plans, se sont partagé les villes et les provinces : l'Europe est divisée, la France indifférente; Gustave III fait appel aux paysans de la Dalécarlie, comme son ancêtre Gustave Wasa. Avec leur aide, il accomplit une révolution salutaire, dompte les factions, réforme l'État et rend à la Suède son rang parmi les nations.

Depuis lors, l'influence des paysans n'a cessé de grandir. Jusqu'en 1865, la Suède a conservé

son antique constitution et sa Diète divisée en quatre Chambres formées par les nobles, le clergé, les bourgeois et les paysans; les lois fondamentales et les priviléges des ordres ne pouvaient être changés sans l'assentiment des quatre Chambres, donné à deux Diètes consécutives.

Il y a dix ans, la Suède remania et rajeunit sa constitution. Le pouvoir législatif fut partagé entre deux Chambres; les membres de la première sont choisis par les conseils provinciaux; ces assemblées elles-mêmes ont été élues par les habitants de la province ayant un revenu d'au moins 400 rycksdales; mais le nombre des votes de chaque électeur est en raison de l'importance des contributions foncières qu'il paye à l'État. Cette accumulation de votes assure dans les assemblées provinciales et dans la Chambre haute une influence sans partage aux grands propriétaires assez nombreux encore dans la Scanie et dans les autres districts du sud. Pour la seconde Chambre, au contraire, point de distinctions semblables; chaque électeur n'a qu'une voix. L'influence des villes, rares et peu peuplées, ne saurait contre-balancer celle des campagnes; aussi sont-ce les paysans qui, propriétaires du sol, dans toutes les provinces du centre et du nord, nom-

ment, composent et dirigent la Chambre basse. Ces législateurs en sabots veillent aux intérêts du pays avec un soin scrupuleux, parfois aussi obstiné et routinier; toute dépense ajoutée au budget les indigne, ils réclament avec insistance le dégrèvement de la propriété foncière, et immolent sans pitié tout projet de loi tendant à augmenter l'effectif de l'armée. La Suède ne connaît pas nos dénominations de partis; chez elle point de radicaux, de constitutionnels, de conservateurs; elle ne connaît que deux partis, celui de la cour et celui des paysans. Le développement de la classe moyenne, l'influence de la bourgeoisie commencent seulement à se révéler. Jusqu'à présent la réforme constitutionnelle de 1865 n'a profité qu'aux paysans. Avant cette époque, la loi ne leur assurait qu'une Chambre sur quatre; ils en nomment aujourd'hui une sur deux.

De Falun à Lecksand l'étape est longue, mais nous n'avons pas oublié l'avis de nos compagnons d'Upsal: « Arriver dans la nuit du samedi au dimanche. » Il est près de minuit quand nous voyons enfin miroiter, entre un rideau de sapins, les eaux tranquilles d'un lac encore tout illuminé des feux du soleil couchant; c'est le Silljan que

les Suédois nomment fièrement l'*OEil de la Dalécarlie.* Nous côtoyons les rives du lac, une église apparaît sur un promontoire qui domine la contrée ; auprès d'elle, un gaard sert à la fois de relais de poste et d'auberge : nous sommes à Lecksand.

Après quelques heures de repos, nous voici debout, au moment où le soleil, déjà haut, fait scintiller dans les grands bois toutes les gouttes de rosée, et couvre les eaux de paillettes étincelantes. A l'horizon, la brume du matin couronne poétiquement les sommets lointains. Devant nous, le Silljan semble moins un lac qu'une étoile de fleuves; il lance de toutes parts des bras tortueux qui serpentent et se perdent au milieu de la verdure des îles. Le regard aime à fouiller ce paysage découpé, à s'arrêter successivement sur les plans divers du paysage; cependant aucune habitation n'apparaît sur les rives, l'homme manque au tableau. Soudain, de chaque tournant du lac, du fond de chaque anse, de chaque recoin de l'horizon, nous voyons accourir des barques immenses, légères pourtant et effilées, peintes en rouge, en bleu ou en jaune, guidées avec agilité par cinquante rameuses; ces pirogues multicolores amènent la population entière des quatre



Paroisse de Mora. Paroisse de Lecksand.

(Costumes dalécarliens.)

grandes paroisses du pays au rendez-vous que Dieu donne chaque dimanche à ses fidèles.

Chaque gaard a sa barque employée à cet unique usage ; c'est une relique de famille qui se transmet de génération en génération.

Les paysans ont tous revêtu leurs habits du dimanche ; la coupe en est vieille de plusieurs siècles : la mode n'a pas encore pénétré à Lecksand. Ne regrettons pas son absence. C'est une fête pour les yeux que de contempler ces costumes bizarres où le rouge, le bleu, le vert et le jaune se marient avec bonheur, sans se heurter, car l'imagination des paysans dalécarliens est tempérée par le goût et par le sentiment inné du beau. Quoi de plus gracieux, de plus élégant, que ces longues jupes blanches relevées d'agréments rouges, qui sont le costume et comme l'uniforme des rameuses ? Ce pourpoint blanc, ouvert sur un justaucorps écarlate qu'un robuste garçon porte avec tant d'aisance, aurait fait rêver jadis notre jeunesse romantique, quand, éprise de la couleur, elle prétendait colorer le costume comme la langue. Sommes-nous transportés dans un autre siècle ? Ce père de famille avec son habit à larges basques, ses souliers à boucles et son jabot de dentelle, n'est-il pas

quelque bailli du bon vieux temps, qui juge d'après l'équité plutôt que d'après la coutume? Et ces paysannes aux jupes courtes et bariolées, au corsage garni de bijoux, à la coiffure étrange, ne sont-elles pas détachées de quelque missel du moyen âge, époque où l'humanité rajeunie aimait les tons tranchés, les nuances éclatantes, et se sentait attirée vers elles comme un enfant tourne ses yeux vers la lumière?

Les Dalécarliens ont conservé le culte de la couleur; leurs costumes le prouvent comme leurs habitations, comme les instruments de leurs travaux. Les rames de leurs barques sont sculptées et coloriées, et nous nous rappelions notre étonnement de la veille, quand nous rencontrions, au milieu des champs, des moissonneurs portant culottes brodées et bas écarlates, ou des bataillons de faneuses, élevant sur l'épaule leur long râteau peint mi-partie de rouge et de jaune.

Chaque paroisse, chaque famille a ses couleurs favorites; notre hôte nous indiquait en mauvais allemand les habitants de chacun de ces cantons dont il nous racontait l'histoire, exhumait les souvenirs et énumérait les exploits. Avec un peu d'imagination nous aurions cru entendre le dénombrement des héros grecs d'Homère, traduit

dans la langue de Richard Wagner. « Vois, disait notre hôte, les gens de Mora, de l'antique Mora, où les ancêtres se réunissaient pour délibérer sur les affaires du pays et nommer nos rois. Ceux-là sont les fils d'Elfdal, où des veines de porphyre sillonnent la montagne ; seule entre toutes les paroisses de Suède, Elfdal a eu l'honneur de fournir le tombeau où Bernadotte repose dans la crypte de Riddarsholm. Voici les montagnards d'Ornas et ceux de Rattvik, où paissent d'innombrables troupeaux, et ceux de Stalheim, renommé pour la beauté de ses filles. » En ce moment les barques s'approchaient, et il nous était facile de constater que la renommée de Stalheim n'était pas usurpée.

Les longues pirogues sont venues lentement s'appuyer au rivage ; les paysans débarquent, les rameuses sautent légèrement à terre ; chacune d'elles porte un petit paquet qu'elle dénoue sur le rivage, se débarrasse rapidement de sa robe blanche, costume de travail, la remplace par une jupe et une guimpe aussi bigarrées que celles des autres paysannes, entoure son cou de chaînes d'argent, ses poignets de bracelets. La toilette est faite en un clin d'œil, à la face du soleil et des spectateurs.

Dalécarliens et Dalécarliennes se dirigent gravement vers l'église, portant sous leurs bras des missels enluminés; les enfants les précèdent chantant des cantiques. On dirait plusieurs processions serpentant le long des rampes fleuries du coteau, et se rendant au même temple. Le pasteur les attend sur le seuil, revêtu de ses habits sacerdotaux; l'église est trop petite pour contenir les fidèles. Après le service, le pasteur monte sur un tertre et il parle; son auditoire s'assemble autour de lui en groupes pittoresques; nous seuls, avec nos vêtements modernes, faisons contraste au milieu de cette scène qu'on dirait renouvelée d'un autre âge. Mais nous éprouvons un sentiment d'affectueux respect pour ces populations qui, par leur seul aspect, révèlent le calme et la simplicité droite de leur âme, qui ont conservé le culte des traditions, et qui croiraient commettre un sacrilége en touchant à un usage consacré par le temps.

Depuis des siècles, les paysans de la Dalécarlie se réunissent ainsi à Lecksand, l'été dans leurs longues barques, l'hiver dans leurs traîneaux, et assistent au service du dimanche; leur vie s'écoule sans qu'ils manquent une seule fois à ce pieux rendez-vous. Mais voilà que deux barques

retardataires ont atterri; dans l'une, nous distinguons un nouveau-né amené pour recevoir le baptême, l'autre porte un dais funèbre, et fait songer aux gondoles éternellement en deuil; elle dépose un cercueil sur le rivage. Le nouveau-né que nous voyons baptiser aujourd'hui ira à son tour à la même église s'y marier et y recevoir la bénédiction suprême, après une vie qui aura ressemblé à celle de son père et à celle de son aïeul. Faut-il aller jusqu'à Lecksand, au fond de la Dalécarlie, pour trouver un pays où l'on sait encore vivre et mourir comme a vécu et comme est mort son père!

CHAPITRE V.

LE SOLEIL DE MINUIT.

Un phénomène astronomique. — Coutume païenne. — Regnard. — Poëte et Gascon. — Le *Thulé*. — Une *Saga*. — Trois voyageurs persévérants. — Le pays des fleurs. — L'extrême nord. — Rencontre avec deux Lapons. — Une erreur de la nature. — La conversation s'engage. — Aperçus locaux sur la création du monde et l'itinéraire de Noé. — Haparanda. — Une forêt lilliputienne. — Conseil de famille. — Louis-Philippe en Laponie. — Frère et Sœur. — *Super flumina*. — Le mont Avasaxa. — Minuit. — La fête du soleil.

Dans la sauvage vallée du Torneå-elf, en Laponie, sur les confins de la Suède et de la Finlande russe, sous le cercle polaire, un pic aigu, le mont Avasaxa, domine un amphithéâtre de montagnes et semble un observatoire élevé par la nature pour suivre les phases d'un phénomène astronomique que chaque année ramène sous ces latitudes. Le 24 juin, le soleil y est visible à minuit. L'astre s'abaisse sur l'horizon, en effleure le bord, sans que son disque disparaisse un instant, puis se relève bientôt pour continuer sa course, comme s'il dédaignait de prendre son repos

accoutumé. La journée d'hier n'est pas achevée lorsque celle de demain commence.

Les populations du nord de la Suède célèbrent la nuit du 24 juin par une fête à laquelle ils donnent un caractère religieux et presque païen. Longtemps, une partie des peuplades septentrionales adora le soleil. Convertis au christianisme, leurs descendants ont conservé une vénération superstitieuse pour le dieu déchu, pour l'astre qui, dans ces climats de froidure et d'obscurité, leur apparaît un instant seulement, mais comme l'image même de la vie. En quelques semaines, le soleil fait germer, pousser, mûrir leurs moissons, épanouir les rares fleurs qui sont la joie de ces contrées. Il joint en même temps la splendeur à la toute-puissance, ne quitte plus le ciel, supprime la nuit, confond les irradiations du couchant et celles de l'aurore, comme s'il voulait dédommager ces régions, en quelques nuits d'éclat, de huit mois de rigueur.

Un poëte français, l'aventureux Regnard, s'est cru ou plutôt s'est prétendu, au dix-septième siècle, le Christophe Colomb de ces parages. Il a parcouru le golfe de Bothnie, jusqu'à l'embouchure du Torneâ-elf. Il a rendu visite aux Lapons, gravi le mont Avasaxa et laissé, comme

témoignage de son passage, cette inscription fanfaronne, écrite en un vers latin sur le livre de poste de la ferme de Sakajervi :

Il fallut s'arrêter ; le monde nous manquait.

Regnard a laissé de son voyage une relation spirituelle, où l'imagination tient plus de place que la véracité. Après lui, des savants, des explorateurs ont contrôlé son récit, fait justice de certaines assertions risquées, et prouvé que le poëte n'avait fait qu'effleurer cette Laponie, à laquelle il prétendait avoir arraché ses derniers secrets.

Aujourd'hui, un service régulier de bateaux à vapeur relie Stockholm à Haparanda, ville située à l'extrémité septentrionale du golfe de Bothnie, et d'Haparanda une route praticable conduit en une vingtaine d'heures au pied du mont Avasaxa. C'est un voyage relativement facile. Aussi est-il tenté chaque année par un groupe de touristes, curieux d'étudier un coin de ces contrées boréales que les Finlandais habitent et que les Lapons parcourent, curieux aussi d'assister à l'une des plus belles fêtes que le soleil donne à la terre, ou simplement de voir ce que d'autres n'ont pas vu. Cette année, nous avons représenté

la France dans ce groupe cosmopolite, et, suivant les traces de Regnard, nous nous sommes convaincus que les courses aventureuses de notre compatriote se réduisaient à une pointe en Laponie, que le voyageur gascon a cru voir la fin du monde où finit la route carrossable, et qu'il a pris pour les colonnes d'Hercule les poteaux indicateurs du dernier relais de poste.

Le *Thulé* va nous conduire de Stockholm à Haparanda. C'est un bon et solide vapeur, qui remonte dans la direction du nord la rive occidentale du golfe de Bothnie jusqu'à l'embouchure du Tornéo, pour revenir à Stockholm par le même chemin, et qui établit des communications régulières entre les petites villes de la côte. Le *Thulé* fait, dans une journée, plus d'escales que de lieues marines. Il rappelle le voyageur du bon vieux temps, qui ne se pressait guère, s'arrêtait un peu partout et stationnait fort complaisamment pour apporter les nouvelles et prendre les commissions. Mais comme le *Thulé* offre à ses passagers une installation confortable, que des paquebots plus ambitieux pourraient lui envier, comme le capitaine fait les honneurs de son royaume avec la bonne grâce et la bienveillance nationales, nous ne songeâmes guère à nous

plaindre des lenteurs de la traversée. Nous nous étions attachés à ce navire aux allures paisibles, à la marche pesante et mesurée, qui ressemble à nos fins steamers de l'Atlantique ou de la Méditerranée comme un percheron à un cheval de course.

Le 18 juin, le *Thulé* avait quitté Stockholm. Installés à l'arrière, nous regardions fuir les quais, les maisons, les parcs de cette ville aimable, qui se montrait à nous sous un aspect nouveau et plein de charme, comme pour aviver nos regrets. Les sept îles qui composent Stockholm semblaient, par l'éloignement, réunies en une seule, mais leurs sommets d'inégale hauteur s'étageaient en gradins, et paraissaient élever plusieurs cités l'une au-dessus de l'autre. La coupole de Sainte-Hedwige dominait cet ensemble, comme la croix latine brille au sommet des sept couronnes qui composent la tiare pontificale. Longtemps Stockholm nous apparut ainsi, émergeant du fond d'une chaussée humide, dont les parois rocheuses plongeaient dans l'onde leurs murailles à pic. Soudain, le golfe fait un coude ; un rideau de montagnes nous cache cette imposante toile de fond, et le décor se transforme. Les montagnes s'affaissent en collines. Des

myriades de rochers à fleur d'eau moutonnent autour du paquebot; des îles plates et boisées semblent des forêts flottantes. Les archipels succèdent aux archipels, et lorsque nous croyons voir la pleine mer s'ouvrir devant nous, de nouveaux bancs de verdure viennent nous barrer le passage. Plus de falaises, plus de ces arêtes vivement dessinées, qui découpent sur le ciel leur dentelure aiguë. Des contours fuyants, des horizons à peine estompés, un inextricable fouillis d'îles, de promontoires et d'isthmes, où la terre disparaît sous une végétation noire et drue, tel est l'aspect des côtes de la Baltique. Nous reconnaissons cette terre des pirates, qui de tout temps a sollicité l'audace des écumeurs de mer, en leur offrant à chaque pas, dans les replis de sa côte, des abris pendant la tempête, des embuscades pour épier leur proie. C'est du fond de ses anses qu'ils s'élançaient sur une ville, un château ou une abbaye, pour disparaître aussitôt dans le labyrinthe des îles. Les habitants de ces côtes périodiquement dévastées se firent pirates à leur tour. Il y eut échange de rapines entre les deux bords de la Baltique.

« Agne, roi de Suède, dit la *Saga,* revenait » un jour dans ses domaines avec ses hardis

» compagnons. Il avait pillé la terre des Finlan-
» dais et tué leur roi de sa propre main. Mais il
» ne s'était réservé dans le butin ni vases
» d'or ou d'argent, ni armes d'acier, ce métal
» plus précieux que l'or au cœur du pirate. La
» fille du roi vaincu, telle était sa part ; et
» assis dans son navire, le prince regardait la
» belle Skjàlta, aux yeux purs comme un ciel de
» juin.

» Et pourtant le sang du roi de Finlande rou-
» gissait la terre et criait vengeance!

» Arrivés à l'endroit où devait s'élever Stock-
» holm, les guerriers tirent leurs barques sur le
» rivage, suspendent leurs casques aux branches
» et se mettent à boire. Skjàlta allait de l'un à
» l'autre, présentant le hanap où moussait l'hy-
» dromel, et chaque fois qu'elle passait près du
» roi, celui-ci la retenait, et elle s'abandonnait à
» ses caresses.

» Et pourtant le sang du roi de Finlande rou-
» gissait la terre et criait vengeance !

» Bientôt tous les guerriers dormirent du
» sommeil pesant de l'ivresse. Skjàlta s'approcha
» du roi, meurtrier de son père ; elle le regarda
» longtemps, car il était beau. Puis elle lui prit
» son glaive et le lui planta dans la gorge. Elle

» courut ensuite vers ses compagnons captifs, et
» coupa leurs liens. Ils sautèrent dans une
» barque et s'enfuirent.

» Et le sang du roi de Finlande ne criait plus
» vengeance. »

Les loisirs de la traversée nous permettent d'étudier nos compagnons de voyage. Les touristes proprement dits sont rares cette année à bord du *Thulé*. Les passagers habitent la côte pour la plupart, et retournent chez eux, après un séjour plus ou moins long à Stockholm. Trois Américains semblent connaître à merveille les moindres détails de la route. Nous apprenons qu'ils la suivent pour la troisième fois. Un soir, à Chicago, ces gentlemen, en lisant le *Murray's English guide in Sweden and Norway*, prirent la résolution de venir contempler le soleil de minuit du haut du mont Avasaxa. Peu de jours après, ils voguaient vers l'Europe, et le 24 juin ils gravissaient le pic célèbre, sous une pluie battante. Le soleil refusa obstinément de se montrer. L'année suivante, ils retournent à leur poste d'observation. Même temps, même mécompte, même voile étendu sur l'astre désiré. Cette année, ils font de nouveau le trajet, venus à cette seule occasion de l'État de Maryland. Ils

se promènent gravement sur le pont, ne paraissent ni ennuyés ni intéressés, et donnent un bel exemple de cette persévérance anglo-saxonne, qui a vaincu Napoléon et colonisé le Nouveau Monde.

Près d'eux se tiennent deux professeurs suédois, l'un d'ornithologie et l'autre de botanique. Le premier ne connaît rien de plus beau sous le ciel qu'un oiseau correctement empaillé. Le second préfère à tout autre spectacle la vue d'une plante morte, desséchée au fond d'un herbier. Chacun professe un mépris absolu pour la science chère à son voisin. Entre eux la conversation ne tardait pas à dégénérer en dispute, et nous avons vu l'instant où ces deux champions allaient engager un combat singulier pour l'honneur de leurs belles, quand le mal de mer, médiateur incommode, vint les réconcilier en les chassant du champ de bataille pour les réunir dans une communauté d'infortune.

Les splendeurs des nuits boréales compensent la monotonie des jours. Dans nos pays, le coucher du soleil est un accident souvent merveilleux, mais fugitif, qu'il faut se hâter de saisir au passage. Dans le Nord, le soleil s'attarde complaisamment sur l'horizon, emplissant l'Occident

d'irradiations flamboyantes, épanchant sur la nature toutes les nuances de la palette céleste, qui se mêlent, se fondent, se dégradent, miroitent au ciel, s'accrochent aux nuages, étincellent sur la crête des vagues ou moirent la surface unie des golfes. Tantôt le soleil se dissimule derrière un rempart de nuages, qui dressent leurs lignes sombres, frangées d'or ou de sang, au-dessus des collines de la côte, comme un arrière-plan fantastique, comme les frontières des royaumes de l'inconnu surgissant au delà des limites du monde réel. D'autres fois, le disque s'abaisse dans un ciel sans nuages, sur une mer enflammée, et lorsqu'il a disparu, à côté de la traînée de pourpre qu'il laisse après lui, apparaît aussitôt dans le firmament une tache vermeille, dont la pâleur précède et révèle l'aurore.

Un soir, le soleil venait de s'enfoncer dans les flots, quand, par un effet de mirage singulier, son image reparut dans le ciel, à la place que le disque occupait une heure auparavant. Mais cette image adoucie, sans rayons, semblait une flamme entrevue à travers un globe d'albâtre. Elle versait sur la nature une lumière argentée, tiède et douce. Le ciel s'arrondissait sur nos têtes comme une coupole transparente, laissant deviner les

profondeurs de l'empyrée. Les poëtes du Nord avaient-ils devant les yeux un spectacle semblable, quand leur imagination inventait ce monde futur qui doit survivre à l'écroulement de la terre et à la destruction du firmament, et où les justes vivront sans passions sous un soleil éternel, mais doux, qui éclaire et n'éblouit pas?

Un romancier espagnol raconte qu'ayant franchi les Alpes pour voir des visages et des pays nouveaux, la première chose qu'il rencontra fut un mulet de Castille, la seconde une danseuse de Séville, et la troisième une princesse de Madrid. Nous éprouvâmes une impression analogue à la vue des petites villes où le paquebot fit escale pendant les deux premiers jours de la traversée. Elles ne différaient en rien des villes suédoises que nous avions déjà aperçues. *Gèfle* surtout, où nous abordâmes après vingt-quatre heures de route, nous surprit. Au lieu des aspects sauvages et désolés que nous rêvions, nous avions devant les yeux un paysage frais, peigné et ratissé, une ville proprette et bien attifée, des plates-bandes de fleurs au lieu de huttes, la Hollande au lieu de la Laponie. Gèfle est entièrement bâtie en bois; elle brûle régulièrement

tous les dix ans. En 1869, un incendie la détruisit en deux heures ; quatre mille habitants se trouvèrent sans abri. Aujourd'hui elle renaît de ses cendres, sans avoir rien perdu de sa gaieté. Ses maisons bariolées, vernies, astiquées, reluisent de propreté et offusquent parfois l'œil à force d'éclat. On serait tenté de croire qu'on les rentre tous les soirs pour faire leur toilette, et qu'on les remet en place le matin, quand le temps ne menace pas. Un torrent domestique égaye la ville : il court prestement entre le pied des maisons, tressaille sur un lit de cailloux blancs, baigne des îlots où tremble le pâle feuillage des saules, se perd et se retrouve à chaque pas, et improvise en passant de mignons paysages, moitié urbains, moitié champêtres, qui tenteraient le pinceau d'un Hobbéma.

Autour de Gèfle, la campagne est pleine de grâce. Les habitations les plus pauvres disparaissent sous les fleurs. Nous retrouvons à la fin de juin la flore du printemps, aussi fraîche que chez nous en avril, et mille fois plus riche. L'aubépine de nos contrées blanchit les haies pendant quelques jours à peine, fugitive comme neige de mars. Dans le Nord, l'aubépine couvre des prairies entières de ses nappes blanches ou

rosées : elle forme des bosquets ; ce n'est plus un arbuste, c'est presque un arbre. Les lilas ploient sous le poids de leurs grappes odorantes ; les buissons sont des bouquets d'églantine ; des roses trémières lancent à chaque pas leurs tiges enrubannées. Et à cet épanouissement printanier se mêle déjà la flore mélancolique de l'automne. Les prés s'émaillent de ces petites clochettes d'un violet pâle que septembre ramène dans nos prairies, et qui, tintant sous la première bise, semblent sonner l'approche de l'hiver.

Le Suédois, comme tous ses frères du Nord, rend aux fleurs un culte passionné. Pour assurer leur vie pendant les longs mois d'hiver, il convertit ses appartements en serres chaudes. Point de fenêtre où n'apparaissent, derrière une double vitre, entre deux rideaux de mousseline finement brodée, quelques fleurs rares, ornement et gaieté de la demeure. Dans une courte promenade aux environs de Gèfle, nous avions rencontré un pauvre village, habité par des pêcheurs. En entrant dans la rue unique qui le compose, nous nous crûmes au milieu d'une exposition d'horticulture. Des géraniums doubles, des hortensias, des fuchsias, des azalées, des œillets d'Inde montraient aux fenêtres leurs têtes multi-

colores, et nous passions entre une double rangée de fleurs en cage, pauvres prisonnières qui collaient tristement à la vitre leurs pétales affamés d'air et de liberté. La porte d'une des habitations était ouverte ; nous y vîmes une jeune fille, pauvrement vêtue et nu-pieds, arroser avec une sollicitude maternelle une tige de rose thé. Mais, hélas ! les feuilles de cette fleur pensive se marbraient de taches jaunes, ses roses s'effeuillaient, la plante poitrinaire s'inclinait tristement. — Elle vient de loin, dit la jeune fille à nos compagnons, et elle a déjà vu un hiver dans nos contrées. Mais je crois bien qu'elle n'en supportera pas un second. Elle mourra, hélas ! quand tomberont les premières feuilles. »

Les populations de ces contrées exhalent la douceur et la probité. Dans les villages et dans les petites villes, ni gendarmes, ni gardes champêtres. Chaque habitant remplit ces fonctions redoutables à tour de rôle et assisté d'un voisin. Ces policemen improvisés s'acquittent de leurs devoirs avec rigueur, ils ne passent ni un délit, ni une contravention, et après s'être démis de leur puissance éphémère ils ne rencontrent chez leurs concitoyens ni défiance, ni ressentiment. Ils ont arrêté sans scrupule, ils abdiquent sans

crainte. Cette police, évidemment renouvelée de l'âge d'or, serait-elle possible ailleurs qu'en Suède?

Dans les mêmes contrées, entre propriétaire et fermier, entre maîtresse et servante, point de stipulation écrite, point de contrat. Une poignée de main et un cadeau pour sceller l'engagement. Au bout d'un an, chaque partie recouvre sa liberté; mais si un autre présent est offert et accepté, le contrat se renouvelle, valable encore pour une année.

Ces détails nous rappelaient un spectacle étrange auquel nous avions assisté peu de jours auparavant dans une ville de Dalécarlie. Nous y avions croisé un cortége de prisonniers. Des soldats conduisaient une vingtaine de paysans condamnés récemment à dix années de travaux forcés. Voici quel était leur crime. Mécontents du bailli qu'on leur avait envoyé, ils étaient allés le trouver, lui avait exposé leurs griefs, et, peu satisfaits sans doute de sa réponse, l'avaient quelque peu assommé. Devant la justice, aucun d'eux n'avait songé à se défendre. On les avait conduits dans la ville où nous nous trouvions et où le chemin de fer devait venir les prendre pour les diriger sur un lieu de détention. Le

train était en retard ; les condamnés, qui n'étaient ni liés ni entourés, se répandirent dans la ville, causant dans les rues ou s'attablant devant les auberges. Au moment du départ, on fit l'appel. Pas un ne manquait. Les gardiens n'avaient pas songé un instant à surveiller leurs prisonniers, et pas un de ceux-ci n'avait eu la pensée de se soustraire par la fuite au châtiment qu'il reconnaissait avoir mérité.

Après Gèfle, la ville la plus importante de la côte occidentale du golfe de Bothnie est Sundswall, qui se cache au fond d'une baie. Des croupes boisées enserrent la ville et s'entr'ouvrent derrière elle, laissant apercevoir des vallées profondes et des sites plus accentués. En débarquant à Sundswall, nos yeux sont attirés par de larges affiches jaunes, s'étalant sur tous les murs. On y lit ces mots, en gros caractères : « *Madame* » *l'Archiduc*, opéra parisien, par Jacques Offen- » bach. » Faudra-t-il s'élever jusque sous le cercle polaire, pour atteindre la limite que n'a pas encore franchie la musique d'Offenbach, non loin de la limite extrême de la végétation ?

A Piteâ, nous foulons pour la première fois le sol de la Laponie administrative, appelée Lappmarck par les Suédois. Quant à la Laponie géo-

graphique, ses limites sont difficiles à fixer. Cette contrée semble affecter la forme d'un triangle dont le sommet repose sur l'extrémité septentrionale du golfe de Bothnie et dont les branches, en s'écartant jusqu'à la mer Glaciale, comprennent toute la partie nord du littoral norwégien et une petite partie du littoral russe. Ce triangle est habité par des peuplades finlandaises. Les Lapons forment quelques milliers de familles nomades. Pendant l'hiver, ils viennent planter leurs tentes jusqu'au milieu de la Suède et de la Norwége, parfois même sur les glaces de la Néva, en face de Pétersbourg. L'été, ils se réfugient dans les solitudes presque inaccessibles du Nord, dans des plaines de lichen, où ils mènent paître les rennes qui les traînent, les nourrissent et les habillent.

Pendant que le *Thulé* relâchait quelques heures dans la rade de Piteâ, nous avions débarqué, et, laissant derrière nous le groupe de maisons de bois qui prétend composer une ville, nous errions dans la campagne. La nature de l'extrême Nord nous apparaissait pour la première fois dans sa lugubre désolation. Depuis la veille, l'aspect avait changé. Plus de fleurs, plus un brin d'herbe ; çà et là, quelques sapins clair-

semés, poussés comme par miracle au milieu des rochers ; leurs racines rampaient entre les fissures de la pierre pour y chercher un peu de terre végétale. Nous gravîmes une colline ; du sommet, l'œil découvrait plusieurs lacs, si l'on peut appeler de ce nom d'immenses flaques d'eau, sans couleur, sans cadre, sans forme définie. Dans les climats tempérés, les lacs adoucissent et animent le paysage ; la nature se plaît à les enchâsser comme des joyaux au milieu de ses plus riches parures. Les lacs lapons ne sont que de gigantesques fondrières. A l'horizon apparaissaient les têtes dénudées de quelques pics lointains, dont le pied se perdait dans une brume grisâtre ; au premier plan s'étendaient des steppes légèrement ondulées, semées à perte de vue de blocs de pierre, gros à peu près comme des moellons, verdis par la mousse, et à demi enfoncés dans un sol noirâtre, humide, assez semblable à cette boue que la neige laisse aux endroits où elle a longtemps séjourné. Quelques vaches maigres, broutant un plus maigre lichen, tachaient la solitude. Le ciel, si brillant chaque soir, n'était à cette heure ni bleu, ni noir, ni clair, ni sombre ; voilé sans être nuageux, il était d'un blanc mat et semblait décoloré. Pas un

bruit n'interrompait le silence de mort qui planait sur cette nature désolée, et nous pouvions nous demander si les pierres qui jonchaient le sol n'avaient pas été lancées par la colère divine pour lapider une région maudite.

En retournant à bord, nous aperçûmes sur le quai l'équipage groupé autour de deux petits hommes, sales, trapus, horriblement cagneux, qui parlaient et gesticulaient avec animation. Leur corps était enveloppé d'un sarrau de laine noire, leurs jambes disparaissaient sous des bottes de gros cuir, une chevelure inculte débordait en broussailles sous leurs bonnets de forme conique. Ces affreux petits hommes nous offraient un échantillon de la race lapone. En étudiant leur physionomie, l'œil découvrait à la laideur humaine des horizons inconnus. Non loin de là, se tenaient d'autres Lapons, menant quelques rennes qu'ils étaient venus vendre à Piteâ. Le renne est inséparable du Lapon, comme le chameau du Bédouin, comme le cheval du Cosaque. C'est un animal vigoureux et beau, qui rappelle le cerf, avec moins de distinction dans les allures ; mais l'œil brun du renne est aussi doux que celui de la gazelle ou de l'antilope, et sa profondeur révèle la même bonté intelligente. En



Lapons et Laponne en costume d'hiver.



considérant ces animaux en même temps que les Lapons qui les tenaient asservis, en comparant le maître et l'esclave, nous ne pouvions nous empêcher de penser que la nature eût peut-être mieux fait d'intervertir les rôles, de prononcer l'affranchissement des rennes et de leur donner autorité sur ces Lapons, beaucoup plus laids à coup sûr que les Yahous de Gulliver.

Deux Lapons montèrent sur le *Thulé* pour se rendre de Piteâ à Umeâ, autre bourgade de la côte. Le passage leur fut accordé moyennant quelques *ore*, piécettes de menue monnaie, qu'ils tirèrent de leur ceinture de cuir, miroitante de graisse, mais constellée de plaques en métal oxydé. Le soir, tandis que nous longions une côte uniformément triste, les matelots et les passagers, réunis dans l'entre-pont, avaient entamé la conversation avec les Lapons. Le Scandinave professe pour ces peuplades errantes un mépris traditionnel; point d'exemple de mélange entre les deux races. La langue même est différente. Nos Lapons comprenaient leurs interlocuteurs suédois et leur répondaient, mais de temps à autre ils échangeaient entre eux de courtes réflexions dans un idiome particulier, assez harmonieux, et n'ayant d'affinité avec aucun des dialectes scan-

dinaves. Nos compagnons de route, avec une obligeance toute suédoise, nous traduisaient le singulier dialogue qu'ils avaient entamé avec les Lapons.

« Où est ta tribu ? demandait-on à l'un d'eux.

— Je l'ai quittée sur les bords du Torneâ, à l'endroit où le fleuve reçoit les eaux de la Muonia. Elle doit être maintenant près du lac d'Arjeploug, à dix journées de marche de Torneâ. Je la retrouverai sans doute sur les fjelds, à l'endroit où commence la Norwége.

— Pourquoi ne renoncez-vous pas à cette vie errante, qui vous mène de désert en désert ?

— Nos pères ont vécu ainsi, ils nous valaient bien.

— Ne sais-tu pas que le gouvernement suédois promet des terres à ceux d'entre vous qui s'engageront à les cultiver et à se fixer sur le sol ?

— Je le sais. Un homme de ma tribu avait consenti à ce marché ; on lui donna un *gaard* comme ceux de vos paysans. Il s'y établit avec sa famille et tâcha d'y vivre. Mais il voyait passer nos tribus errantes, et il lui prenait envie d'aller les rejoindre. Ses fils partirent les premiers,

sa femme les suivit, et le père aussi, un jour, n'y pouvant plus tenir, se sauva de chez lui. Nous nous sentons toujours en prison dans une maison, même lorsqu'elle est à nous.

— Vous venez pourtant dans nos villes. Pourquoi ne pas y rester et vous y fixer?

— Nous avons aussi des villes en Laponie, Karesuando et Quickjock.

— Étranges cités en vérité! Elles se composent d'une vingtaine de cabanes, ouvertes à tous les vents et qui vous servent uniquement de magasins. Vous y déposez des outils, des provisions, des fourrures que vous reprenez en passant. Vous traversez vos villes, vous n'y habitez pas. »

Les Lapons ne répondirent point. La conversation, un instant interrompue, reprit bientôt

« Que venez-vous faire sur la côte? demanda un Suédois.

— Des affaires.

— Et comment vont-elles, vos affaires?

— *Den will*, comme nous le voulons », reprit le Lapon avec un sourire, et sa physionomie prit tout à coup une expression de satisfaction en même temps que de convoitise passionnée.

Cette race est essentiellement commerçante.

Les Lapons ne viennent sur la côte que pour trafiquer de leurs rennes et de leurs fourrures. Chez eux la plupart des passions humaines semblent éteintes : leurs sentiments sont rudimentaires de même que leur corps paraît une ébauche, mais une passion persiste dans ces cœurs engourdis par le froid : c'est la cupidité. Dans les marchés qu'il conclut, le Lapon déploie des trésors de finesse, d'astuce et de mauvaise foi, à faire envie aux plus rusés compagnons de la Cité de Londres ou de la Bourse de Paris. Une grande partie de l'argent gagné est consacrée par les Lapons à l'acquisition de parures destinées à orner leur laideur. Les bijoux que nous voyons décorer leur ceinture sont d'argent fin et ont peut-être une valeur considérable. Où la coquetterie va-t-elle se nicher?

Grâce à d'habiles spéculations, certains Lapons possèdent une fortune assez ronde et se font suivre dans leurs déplacements par des troupeaux de 2,000 à 3,000 rennes. Après tout, peut-être ces capitalistes en haillons tiennent-ils à leurs habitudes nomades parce qu'elles leur épargnent la nécessité d'un loyer et la charge des contributions, et ont-ils su se faire une profession avec leur nationalité !

Les Lapons semblent porter à leurs déserts et à leur triste patrie un amour passionné! Ils parlaient avec enthousiasme de leurs chasses et de leurs pêches : « On nous a envoyé un pasteur pour nous prêcher, disaient-ils. Nous en avons fait le plus intrépide chasseur de la contrée; nous l'avons emmené dans nos courses lointaines, sous prétexte de lui montrer dans nos montagnes le roc où s'arrêta l'arche de Noé, après le déluge.»

Cette affirmation singulière faisait allusion à une ancienne légende répandue chez les Lapons, tendant à établir l'antériorité de leur race et à préciser leur généalogie jusqu'à l'auteur commun de l'humanité, dont ils ont conservé à coup sûr les habitudes d'intempérance. Les Suédois, au contraire, considèrent les Lapons comme une race inférieure, prédestinée à l'abaissement et à la servitude. Voici comment l'un des poëmes mythologiques de la Scandinavie explique la naissance et la hiérarchie du genre humain : « Un des dieux descendit sur la terre; il y ren- » contra une femme qui s'appelait *l'Aïeule*. Il » s'unit à elle, et elle donna le jour à un fils. » Celui-ci était noir, la peau de ses mains était » rude, ses genoux arqués, ses doigts noueux, » sa figure hideuse, son dos courbé, ses talons

» saillants. (C'est bien là le portrait frappant du » Lapon.) On appela ce fils *l'Esclave,* et il s'en » alla dans le Nord parcourir les tourbières.

» Le dieu continua sa route et vit une autre » femme qui s'appelait *la Grand'Mère.* Il s'unit » encore à elle, et elle eut un fils grand et fort, » aux cheveux rouges, au teint clair, aux yeux » brillants. Il fut nommé *le Paysan,* et apprit » bientôt à dompter les taureaux, à construire » des maisons, à fabriquer et à conduire des » charrues.

» Le dieu s'en alla enfin dans une autre » demeure, située au Sud. Il y trouva une femme » qui s'appelait *la Mère* et qui lui donna un troi- » sième fils. Ce fils était beau, ses joues étaient » vermeilles, ses yeux bleus. On le nomma *le* » *Noble.* Il sut tirer de l'arc, brandir la lance, » monter à cheval, chasser, nager et com- » battre. »

Sans faire remonter aussi haut l'origine des Lapons, la science moderne leur donne avec vraisemblance des aïeux célèbres, et compte Attila avec ses Huns au nombre de leurs grands-pères ou au moins de leurs grands-oncles. Les Lapons se donnent à eux-mêmes le nom de *Finns,* et semblent être un rameau de cette race fin-

noise qui, sortie des déserts de la Mongolie, couvrit un instant le nord de l'Europe et lança plusieurs invasions sur les contrées méridionales. Les Lapons ont conservé les yeux obliques, les pommettes saillantes, les genoux arqués de leurs sauvages ancêtres, mais une bestialité placide a remplacé sur leur physionomie cette expression de férocité qui faisait trembler les peuples.

Les Lapons avec qui nous venions de lier connaissance à Piteâ nous donnèrent une idée de la partie masculine de la race. Nous regrettâmes de n'avoir pu garder dans notre mémoire l'image de quelqu'une de ces Laponnes sur lesquelles Regnard donne de si piquants détails. Toutefois, nous devons à la vérité d'avouer que, d'après les renseignements recueillis notre prédécesseur nous paraît avoir joint dans son récit la fatuité à la médisance.

Nous causions encore Laponnes, Lapons et Laponie, tandis que le *Thulé* faisait son entrée dans le port d'Haparanda; nous avions atteint le terme de notre voyage maritime. Haparanda, située à l'extrémité nord du golfe de Bothnie, à l'embouchure du Torneâ-elf, fait face à la ville russe de Tornéo. C'est pour se consoler de la perte de cette dernière que la Suède, après

avoir abandonné la Finlande au czar Alexandre en 1809, bâtit une Tornéo suédoise sous le nom d'Haparanda.

Aujourd'hui l'aspect des deux villes est le même; des rues larges, tirées au cordeau, bordées de maisons de bois peintes en rouge; un air de propreté froide et une tristesse bien tenue. Nous revenions à Haparanda après avoir visité Tornéo. Au milieu de la vaste nappe d'eau qui forme le Torneâ-elf à son embouchure, et tandis que les dernières vagues de la Baltique ballottaient notre barque, nous contemplions les deux villes qui se regardent d'un côté à l'autre du fleuve. Rien ne distinguait la ville moscovite, sauf les minarets bulbeux et la coupole dorée d'une chapelle grecque, qui se dressaient au-dessus des maisons basses de Tornéo et révélaient par leur aspect byzantin la sainte Russie. Quelques Cosaques, serrés dans leur tunique graisseuse, se promenaient sur le quai et rêvaient sans doute, sous le ciel de la Laponie, aux déserts de l'Ukraine.

D'Haparanda à Avasaxa, la route suit constamment la rive droite du fleuve. Si les Lapons méritent entre tous les habitants de la vieille Europe la palme de la laideur, leur pays est à

coup sûr le plus affreux de notre continent. Son caractère particulier, c'est l'horreur : des plaines caillouteuses succèdent à des marais desséchés, et la terre n'apparaît que de loin en loin, couverte d'une mousse noirâtre. Nous traversons pourtant des forêts; seulement les sapins qui les composent ne dépassent pas la hauteur de trois pieds et nous viennent à mi-corps : on dirait des futaies d'arbres de Noël. Le froid, lorsqu'il ne dépasse pas certaines limites, est favorable au sapin, mais il en arrête brusquement le développement, lorsque sa rigueur devient excessive, et l'on voit dans le Nord la zone des arbres nains succéder à celle des sapins géants, de même que les Lapons apparaissent auprès des Scandinaves. Quelques bouleaux difformes, contrefaits, ramènent et tordent sur le sol leurs troncs grimaçants; les mélèzes que nous apercevons feraient la joie de notre naturaliste; il pourrait les faire sécher dans son herbier.

Parfois, un coin de terre cultivée repose l'œil : le blé, le seigle y mûrissent en quarante jours, et, sous un soleil qui ne se couche pas, acquièrent un développement étrange et rapide. Dans le Nord, les épis sont souvent plus élevés que les arbres. Parfois aussi, quelques humbles fleurs

teignent le flanc des collines de leur verdure maladive, haute à peine comme un gazon naissant : ces fugitives apparitions durent peu ; le désert recommence.

Des cabanes délabrées, où les bestiaux sont enfermés pendant l'hiver, accidentent les plaines et ajoutent par leur aspect de ruines à la morne désolation du paysage. La contrée n'est pas inhabitée cependant : elle ne présente ni villes, ni villages, mais des masures disséminées le long du fleuve apparaissent à des intervalles peu éloignés. Juchées sur des blocs de pierre, qui pendant l'hiver les défendent contre l'assaut des neiges, elles ont plutôt l'air de huttes servant de refuge à une population nomade, que d'abris permanents destinés à protéger des familles sous le climat le plus rigoureux du monde. Le long des murs se dressent de larges patins; ils servent à supporter les traîneaux dont on s'est servi hier et qu'on emploiera demain. Sur le seuil, des enfants demi nus nous regardent passer : leurs cheveux jaunes enveloppent leur tête comme un nimbe d'or. Parfois aussi des hommes de haute stature fument gravement leur pipe devant la porte de leur maison. Ils sont tous vêtus d'une chemise de flanelle rouge,

d'un bonnet écarlate et d'une sorte de gilet sans manches en grosse laine noire ou verte. Sous un ciel sans lumière, dans un pays sans couleur, les Finlandais adorent les nuances vives, les tons tranchés dont la nature les a privés. Les femmes portent des robes rayées de bleu et de rouge, des corsages bigarrés. Hommes et femmes ensevelissent leurs jambes dans d'énormes bottes dont la semelle déborde autour du pied et dont l'extrémité se recourbe en pointe. On dirait des éléphants chaussés de souliers à la poulaine.

La route côtoie souvent la rive même du Torneâ-elf. Nous étions frappés alors de l'incroyable quantité de baigneurs et de baigneuses qui se plongeaient dans l'onde glacée. Hommes, femmes, enfants, dans le costume le plus primitif qui se puisse imaginer, procédaient à d'interminables ablutions. C'est un usage universellement répandu en Finlande que de procéder par une purification physique à la solennité du 24 juin, à la grande fête du soleil. En entendant le bruit de notre karriole, en apercevant nos costumes étranges et nos physionomies exotiques, les Finlandais s'élançaient hors de l'eau pour nous voir de plus près. Ils accouraient, sans rechercher leurs vêtements épars sur la rive, et

formaient la haie sur notre passage. Ils nous semblaient passer une revue, qui ne brillait pas précisément par le luxe des uniformes.

Des troupeaux de bestiaux se profilent de temps à autre sur l'immensité des plaines. Nul ne les garde; chacun a confiance dans la probité du voisin et dans l'instinct des animaux; vers le soir, les troupeaux se divisent et les vaches se rendent à la ferme d'où elles relèvent, pour s'y laisser traire; elles retournent ensuite à leur pâturage, où elles demeurent nuit et jour, sous le soleil perpétuel de l'été.

Par un contraste bizarre, une foule d'oiseaux au plumage étincelant voltige sur cette terre stérile, au milieu de cette végétation décolorée : le perroquet de Finlande, noir et jaune; le jaseur de Sibérie, avec sa robe orange tachetée d'or; le rossignol des murailles, peint des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel; les agiles bergeronnettes, volent et babillent au milieu de bosquets hauts comme des broussailles. Le croirait-on? la présence de ces hôtes joyeux, loin d'égayer cette nature en deuil, n'en fait sentir que plus vivement la morne désolation. Les oiseaux sont les bibelots de la nature, bibelots vivants et joyeux : figurez-vous une collection d'objets d'art

gisant pêle-mêle entre quatre murailles grises.

Des nuées d'hirondelles nous dépassent dans leur vol rapide, et nous nous mettons à envier ces jolis oiseaux, les plus heureux des voyageurs, qui d'un coup d'aile franchissent un Océan, traversent une partie du monde, rasent les Alpes, qui vont l'été se rafraîchir sur les glaces du Nord, et l'hiver se chauffer dans les pays bénis du soleil, qui n'ont pas de malles à traîner à leur suite, qui n'ont pas à traiter avec les voituriers, à capituler avec les aubergistes, et qui n'attendent jamais dans les relais de poste.

La lenteur, aussi bien dans la compréhension que dans l'exécution, mais une lenteur désespérante, tel est le trait distinctif du caractère finlandais. Notre voiture s'arrête à l'entrée d'une ferme désignée comme relais de poste; un homme apparaît. Grâce à un vocabulaire étudié à l'avance, nous lui demandons des chevaux. L'homme ne fait aucun signe; pas un muscle de son visage ne bouge. Il a compris pourtant. Il rentre dans l'habitation. Au bout d'un instant, les portes des sept ou huit maisonnettes qui composent le *gaard* s'ouvrent. Tous les membres de la famille ou plutôt de la tribu, serviteurs et enfants compris, se réunissent en conseil; la discussion

s'ouvre. Les habitudes parlementaires semblent fleurir en Finlande dans toute leur gravité : le chef de famille préside ; des orateurs se succèdent ; le débat porte sur l'importante question de savoir lequel des huit ou dix chevaux en train de paître aux quatre coins de l'horizon, il convient de nous donner ; l'assemblée hésite à prendre une décision. Un jeune homme fait quelques pas dans une direction, comme pour indiquer l'intention d'aller chercher un cheval quelque part. On le rappelle, on le renvoie, il revient encore. Ne cherchez pas à presser le Finlandais, il ne vous comprendrait pas. Il met à vous servir une bonhomie qui désarme toutes les impatiences : sa lenteur ne ressemble pas à la paresse impudente du Méridional ; elle est native, traditionnelle, incorrigible.

Pour mettre à profit les heures d'attente, nous entrons dans l'une des cabanes. Chacune de ces habitations ne comprend qu'une pièce, propre et bien lavée. Point de fenêtres, mais quelques lucarnes percées dans le mur. Un vaste foyer et point de cheminée. La fumée s'échappe, soit à travers les lucarnes, soit à travers les fentes du toit. Au plus fort de nos explorations, nous nous apercevons qu'un cheval, venu je ne sais d'où,

est attelé, je ne sais comment, au tombereau qui doit nous porter, et nous repartons au galop dans la direction du pôle nord.

En poussant droit devant nous, nous atteindrions, à travers un désert de boue que ne sillonne aucune route, le cap Nord, cette pointe septentrionale de l'Europe, que les navigateurs saluent quand ils font voile vers le Spitzberg. Des explorateurs hardis ont accompli ce trajet, tantôt cheminant à pied, tantôt profitant de l'hiver pour se faire traîner par des rennes, tantôt remontant dans de légères embarcations le cours torrentiel du Torneâ-elf ou de la Muonia. La liste de ces voyageurs offre plus d'un nom français. Sans parler de Regnard et de ses compagnons, Corberon et de Frescourt, qui ont raconté les merveilles des pays qu'ils n'ont pas vus, en 1792, un président au parlement de Dijon, M. de Vivrette, parcourut la Finlande et la Laponie. Il ramena, comme souvenir de voyage, une jeune Laponne, qu'il fit instruire et qu'il maria à Dijon. L'histoire ne dit pas s'il la dota ; le mariage ne me paraît vraisemblable que dans cette hypothèse. Devenue veuve, la Laponne quitta son bienfaiteur ; elle avait la nostalgie de ses déserts. « Tu m'as bien traitée, disait-elle,

mais je veux manger de la mousse et coucher dans la neige. »

Trois ans plus tard, en 1795, un prince français, éloigné de son pays par la tourmente révolutionnaire, Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, héros de Jemmapes et plus tard roi des Français, parcourait la Laponie. Il était non loin de Muonioniska, au nord de Tornéo, vers la fin du mois de mars, c'est-à-dire en plein hiver. Surpris avec quelques serviteurs dans une solitude sans fin par un tourbillon de neige, il allait périr : tout à coup un vieillard d'aspect misérable lui fait signe de le suivre ; les gens du prince tremblent, ils croient reconnaître un esprit des ténèbres dans cette apparition fantastique. Le duc leur ordonne de l'accompagner, et marche dans la direction indiquée. Il arrive à l'entrée d'une caverne, semblable à celles que les Lapons creusent parfois dans le roc pour s'abriter pendant l'hiver. Quel n'est pas son étonnement en entendant une voix pure et fraîche l'appeler par son nom et lui demander en français d'accepter l'hospitalité ! Une jeune fille se tient devant lui ; sa beauté contraste avec la laideur du vieillard qu'elle appelle son père. Elle assure au prince que son arrivée lui a été annoncée ; elle

lui apprend que le vieux Lapon est un sage, qu'il lit dans l'avenir, et que les puissances mystérieuses de la terre et de l'onde causent familièrement avec lui. Le sorcier s'approche à son tour, et bientôt, saisi d'un délire prophétique, il dévoile au voyageur les orages nouveaux qui planent sur la France; il montre au prince la couronne qui lui est réservée, mais lui révèle en même temps qu'élevé au trône par un orage populaire, un autre orage l'emportera. Puis le voyant tombe affaissé, sans mouvement, brisé par l'inspiration.

Louis-Philippe veut percer le mystère qui l'enveloppe; il interroge la jeune fille, il la presse, et elle lui raconte qu'elle est la fille d'un prince de la maison de Bourbon, que sa mère, abandonnée, dut quitter la France pour échapper à la proscription, et aller chercher un asile sur les plages désertes de la Finlande. Le vieux Lapon avait recueilli les fugitives et servait de père à la jeune fille, depuis que sa mère reposait dans le cimetière d'Uleaborg. Louis-Philippe demande le nom du prince qui a abandonné celle qu'il avait aimée. La jeune fille lui montre des lettres, seul héritage de sa mère, et le prince exilé reconnaît l'écriture de son père!

Ce récit semble fantastique ; il est fort répandu en Finlande. Un poëte, Topelius, s'en est emparé, et, l'embellissant peut-être, en a fait une sorte de roman en vers, populaire aujourd'hui dans le Nord. L'œuvre de Topelius fut imprimée en 1845, trois ans avant la révolution de février : le vieux Lapon avait prédit l'avenir.

Après une journée et une nuit de voyage, nous étions arrivés à Matarengi, misérable ferme, située sur la rive droite du Torneâ-elf, juste en face de la montagne d'Avasaxa, qui dressait à nos yeux son cône de granit. Le cercle polaire passe par le sommet du pic d'Avasaxa, et marque le commencement de la zone glaciale.

Le soir même, nous traversions le fleuve dans une de ces barques finlandaises, étroites et longues, dont la proue se relève et se recourbe comme celle d'une pirogue. Autour de nous, une flottille de barques semblables, portant toute la population riveraine, fendait les ondes de l'immense Torneâ-elf, et faisait songer aux migrations des tribus indiennes sur les lacs de l'Amérique septentrionale. La montée du cône est courte, mais difficile. Autour de nous, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants escaladait ; on eût cru voir un régiment, composé mi-partie

de guerriers et d'amazones, montant à l'assaut. Plusieurs couples semblaient étroitement unis ; le jeune homme enlevait souvent sa compagne dans ses bras, pour lui faire gravir un roc ou franchir un pas difficile. Ces jeunes gens n'étaient pas mariés pourtant ; ils allaient, suivant un usage séculaire, célébrer leurs fiançailles sur la montagne d'Avasaxa, en face du soleil de minuit. Après cette cérémonie des fiançailles, des années s'écoulent parfois ; le fiancé va, sous l'uniforme du soldat russe, monter la garde aux portes des palais de Pétersbourg, mais il n'oublie plus celle à qui il a donné sa foi, sous la lumière étrange et douce qui n'éclaire que son pays natal.

La cime du mont Avasaxa forme un plateau assez étendu : au nord, elle domine un croissant de montagnes, dont le centre s'ouvre pour laisser passer le Torneâ-elf qui n'est plus à ce moment qu'une succession de lacs. Au sud, s'étend la plaine, infinie et grise. Ces montagnes dénudées, aux pentes majestueuses, ces nappes liquides baignant des rives sans verdure, ont un aspect froid et triste, mais qui n'est pas sans grandeur.

Au moment où nous atteignons le sommet, il est dix heures. Nous regardons le nord ; à notre

gauche, c'est-à-dire à l'occident, le soleil s'abaisse lentement en s'avançant vers le septentrion : il décrit un orbe circulaire de l'ouest à l'est. Les tons chauds du soir emplissent les vallées et dorent les ondulations du sol; les cimes qui se profilent dans le lointain ont revêtu des teintes d'indigo. L'atmosphère est pure; seuls, quelques nuages légers, tachetés de rose et de gris-perle, flottent dans l'air ; des bandes de vapeurs vivement éclairées zèbrent le ciel çà et là de leurs rayures étincelantes. Cependant le disque s'incline davantage sur l'horizon. L'ombre ronge lentement le pied des hauteurs, rampe jusqu'à leurs sommets; des aigrettes d'or étincellent sur chaque cime, puis s'éteignent une à une, comme des flambeaux mourants. Il est minuit : le soleil nous fait face, droit au nord ; il rase le bord de l'horizon sans disparaître un instant; il effleure la terre d'un baiser. A ce moment, le ciel présente un spectacle qu'on n'oublie plus. Le firmament semble divisé en deux parties : tandis que l'une, à notre gauche, est encore empourprée des feux du couchant, l'autre, à notre droite, s'illumine déjà des reflets nacrés et des splendeurs vermeilles de l'aurore. Sous nos pieds, la vallée plonge dans l'ombre; une lumière rose baigne la cime qui

nous porte, se glisse dans les fissures des rochers, jette une étincelle à chaque aiguille des sapins, et nous songeons que cette lumière est celle qui, dans les jours de six mois, rosit les glaciers du Spitzberg et pénètre les cavernes azurées des banquises.

Les hommes simples qui nous entourent suivent avec une émotion religieuse les phases du phénomène céleste. Quelques femmes ont entonné un cantique, sorte de mélopée grave et douce. Cependant le soleil continue son évolution, et déjà il se dresse lentement à notre droite. C'est une nouvelle journée qui se lève : aujourd'hui est commencé, et l'aujourd'hui de tout à l'heure ne s'appelle plus qu'hier. Soudain, le voile d'ombre qui couvrait la vallée disparaît comme un rideau qu'on relève ; une brume dorée inonde les sommets, s'étend sur les plaines et fait resplendir le fleuve. La lumière éclate ; la nature s'anime ; c'est bien, dans ces contrées vouées au froid et à l'obscurité, la grande fête de la chaleur, du jour et de la vie. Alors la joie populaire fait explosion : des chœurs s'improvisent, des farandoles serpentent le long des précipices, des feux de joie s'allument en face du soleil et caressent les rochers de leurs flammes blanchâtres.

Notre ornithologiste est transporté ; il voit dans cette nuit de splendeurs le présage d'une chasse miraculeuse, et nos trois gentlemen inscrivent leurs noms sur un rocher, avec l'orgueil d'un capitaine américain plantant le drapeau de l'Union sur une île inconnue qu'il vient de découvrir, dans la banlieue du pôle.

CHAPITRE VI.

LA KARRIOLE.

Sundswall. — La karriole. — Le gamin. — La jeune Scandinavie. — Sous bois. — L'incendie en forêt. — Une diligence. — Paysages septentrionaux. — L'Atlas et les Alpes suédoises. — La chasse d'Odin. — Ronde aérienne. — L'île sacrée de Fröson. — Offenbach nous rejoint. — Sous la tente. — Hospitalité suédoise. — L'indelta. — En canot. — Philémon et Baucis. — Tann forsen. — Changement à vue. — Les Thermopyles. — Les Anglais en Norwége. — Le fjord de Drontheim.

D'Haparanda, le *Thulé* nous a ramenés et nous laisse à Sundswall, sur la côte occidentale du golfe de Bothnie, à égale distance de Stockholm et de l'embouchure du Torneâ, à trente-six heures des îles d'Aland, où retentit encore le canon français de Bomarsund. Nous faisons nos adieux au paquebot complaisant qui nous a portés dix jours, et nos regards accompagnent le *Thulé* quand il sort avec une lenteur majestueuse de la rade de Sundswall, pour reprendre sa marche vers les contrées du Sud, vers le soleil, vers la civilisation. Ce devoir accompli, nous tournons le dos à la côte : devant nous,

dans la direction de l'ouest, s'étendent d'immenses régions peu connues, presque inexplorées des touristes, les provinces suédoises de Jemtland et de Herjedalen; plus loin le massif des Alpes Scandinaves, qui est l'épine dorsale de la Péninsule, et au delà, la Norwége, avec ses côtes déchiquetées, son sol crevassé, ses innombrables fjords, ses glaciers baignés par la mer du Nord. Gagner cette mer par le chemin le plus court, tel est notre but; pour l'atteindre, il nous faut traverser la presqu'île scandinave dans toute son épaisseur, suivant une ligne droite tracée de Sundswall à Drontheim. C'est une course de cinq ou six jours à la découverte. Nous ne suivrons pas une route tracée, mais un degré de latitude, le 63e; point d'itinéraire étudié à l'avance, point de guide anglais notant les relais et les auberges. Les renseignements recueillis à Stockholm sont insuffisants, souvent contradictoires. Ils ne s'accordent que sur un point : « Munissez-vous de provisions », nous a-t-on dit, et, grâce à cet avis charitable, un certain nombre de boîtes de conserves sont venues grossir notre mince bagage. Le domaine de l'inconnu s'ouvre devant nous; nous partons à la poursuite de l'imprévu, ce gibier idéal, que

le voyageur ne rencontre plus que rarement de nos jours, loin des sentiers frayés.

Nous abordons le pays de la karriole, de la karriole traditionnelle, dont les charrettes de Dalécarlie et d'Haparanda ne sont que les fils dégénérés. Ce véhicule national, vanté par quelques voyageurs, critiqué par d'autres, employé par tous, excitait au plus haut point notre curiosité, et dans les rues de Sundswall nos yeux cherchaient avidement la karriole.

O déception! Nous nous heurtons bientôt à deux rubans de rails alignés entre des poteaux télégraphiques; à quelques pas, une locomotive lance dans les airs son panache de fumée; la karriole est ajournée de vingt lieues, et nous sommes condamnés à quatre ou cinq heures de wagon forcé. Sur une voie ferrée on arrive, mais on n'a pas voyagé; un ruban vague a couru le long de la portière, et la perspective se borne au voisin endormi qui ronfle à vos côtés, ou bien au tableau d'une famille honorable et pressée qui range dans un papier gras les restes d'un poulet maigre. Pour comble de malheur, dans les pays où il a fait son apparition, le chemin de fer a supprimé tout autre mode de locomotion. Nous nous laissons donc

enfermer dans une sorte de boîte en planches, percée de deux lucarnes, wagon incommode et primitif, et dans cette prison nous songeons que le carlisme n'aura qu'une excuse devant la postérité : sa haine avérée pour les voies ferrées.

La beauté du paysage que nous entrevoyons redouble nos regrets. Les montagnes commencent à s'accentuer; elles sont riantes encore et peu élevées, elles reposent l'œil des pics et des steppes de la Laponie. Des croupes boisées surgissent de toutes parts, s'enchevêtrent, s'entr'ouvrent parfois pour laisser apercevoir des vallées fertiles, ou se resserrent pour presser entre leurs flancs un torrent tout blanc d'écume. L'eau est l'élément essentiel de tout paysage scandinave; elle se retrouve sans cesse, variant à l'infini ses effets. Le même cours d'eau est tour à tour fleuve, torrent, lac ou cascade; il s'attarde dans un cirque de montagnes comme pour compléter le tableau, se rétrécit brusquement, roule sur un lit de rochers, bondit de rapide en rapide, puis redevient pour quelque temps une rivière honnête et paisible, baignant deux rives verdoyantes; tout à coup le sol lui manque, il s'effondre en cataracte et retrouve à

deux cents pieds plus bas un nouveau bassin où il s'épanche, se calme et se repose. En Suède, l'eau est le moyen le plus puissant de communication, c'est-à-dire de progrès. Tandis que la vapeur nous entraîne sur une rive boisée, nous entendons souvent la cognée du bûcheron retentir autour de nous, nous voyons le tronc immense d'un pin chanceler, se balancer un instant, et s'abîmer lourdement dans les eaux; c'est la main de l'homme qui a préparé et dirigé sa chute! Le fleuve reçoit l'arbre abattu et l'amène dans une sorte d'anse où le retiennent des barrages habilement ménagés. Là, les troncs sont réunis en radeaux pour être de nouveau rendus au courant qui les entraîne et va les livrer aux villes industrieuses de la Baltique : le sapin devient alors planche, poutre ou mât, et ainsi transformé et dénationalisé, il va naviguer sur toutes les mers du globe et sous tous les pavillons.

Les contrées que nous traversons sont peu peuplées, mais presque toutes les habitations sont des usines ou des fabriques : le Suédois semble en train de coloniser son propre territoire; son activité, tournée pendant des siècles au dehors, s'est repliée sur elle-même et trouve

un aliment sur la terre même de la patrie. Les provinces septentrionales possèdent un sol fertile, de riches forêts que l'abondance des rivières permet d'exploiter facilement. Mais la population clair-semée ne savait et ne pouvait mettre en valeur les trésors que la nature lui avait départis. Aujourd'hui, des groupes de travailleurs, venus des provinces du Sud, s'enfoncent hardiment dans les forêts du Nord, en défrichent une portion, se créent des oasis dans ces déserts de verdure et forment des établissements qui deviendront des villes : les usines de Torpshammar, où s'arrête la voie ferrée partie de Sundswall, témoignent de l'activité de ces utiles pionniers. Là, ils ont fondé une véritable colonie agricole et ouvrière qui se suffit à elle-même, qui a élevé des fabriques et les a entourées de champs cultivés, qui a discipliné une cascade, l'a réduite au rôle de servante de l'industrie, et s'en sert pour fertiliser ses campagnes et animer ses usines. Les membres de cette colonie vivent encore dans une sorte de communauté patriarcale, et chaque soir les réunit sous le même toit. Le chef de gare, qui cumule avec ses fonctions celles de directeur des postes et d'agent télégraphique, parle l'anglais, l'allemand, et suit avec passion le mouvement

politique de la France. Il nous offre l'hospitalité dans la station même; d'après ses renseignements, nous ne trouverons point de gîte avant la petite ville d'Ostersund, située à quatorze lieues de Torpshammar. « Pour l'atteindre, nous dit-il, c'est une course de vingt heures. — En karriole? disons-nous. » — En karriole, reprend-il avec un sourire. Sourire plein de promesses...., ou de menaces!

Avant de nous livrer au repos qui devait précéder cette rude journée, nous restâmes longtemps à contempler la vallée de Torpshammar, éclairée par un crépuscule diaphane. Étrange paysage : on eût dit un Ruysdael servant de fond de tableau à un Hobbéma. Au loin des forêts de sapins hérissent de leurs cimes des pentes abruptes; un torrent accourt du fond de l'horizon par une brèche ouverte entre deux montagnes : sa nappe glauque est déchirée par d'innombrables rochers, dont les saillies rousses pointent çà et là à travers des taches d'écume. En approchant, le torrent s'apaise : il baigne des pâturages où paissent des vaches que Troyon ne poserait pas mieux, il coule paisiblement sous nos fenêtres; des clôtures de planches, des bâtiments domestiques et un rideau de saules pleu-

reurs bordent sa rive; un moulin brasse de ses aubes son onde apprivoisée et la rejette en poussière d'argent. Sur la berge, trois ou quatre paysannes, en jupe verte et bonnet rouge, lavent leur linge, le tordent, le frappent à coups redoublés, puis s'arrêtent parfois pour reprendre haleine, agenouillées sur la terre humide, immobiles, le regard perdu dans le vide.

Le lendemain, en ouvrant notre fenêtre, nous apercevons au-dessous de nous, devant le perron deux la station, deux véhicules bizarres, tout attelés, prêts à dévorer les distances. Auprès se tiennent deux jeunes indigènes, l'un de huit ans environ, l'autre de douze. Nous avons reconnu, au premier coup d'œil, la karriole si longtemps désirée. La karriole est une institution norwégienne, mais quelques provinces de la Suède l'empruntent à leurs voisins : la karriole tient de la charrette, du droschki, de la téléga, du tilbury, et rappelle surtout ces araignées que nous avons vues quelque temps émailler nos promenades; elle se compose d'un siége circulaire en bois, pour une seule personne, orné parfois d'un coussin plat et dur comme une large galette; ce fauteuil primitif est juché sur une paire de roues gigantesques. Entre

le siége et l'essieu, deux demi-cerceaux en bois servent de ressorts, et ont la prétention d'amortir la violence des cahots. Derrière le siége, nous remarquons une planchette, longue de trente centimètres environ et large de dix : le système se prolonge par deux brancards démesurés, entre lesquels piétine un petit cheval roussâtre, à la crinière inculte, à l'œil vif, aux côtes saillantes, au jarret sec et nerveux. Le harnais est aussi étrange que le véhicule, aussi sauvage que le coursier. L'un des traits est une corde, l'autre une lanière de cuir rougie par le temps. Mais l'élégance ne perd jamais ses droits : le collier du cheval s'orne à son sommet d'une saillie en bois sculpté, peinte de tons vifs et où se suspend une poignée de grelots. Nous nous hissons chacun dans notre fauteuil roulant; notre valise vient se fixer entre nos jambes; notre jeune compagnon nous passe les rênes, puis saute légèrement en croupe du véhicule et va s'agenouiller derrière nous sur la planchette, les mains appuyées sur notre dossier, la tête penchée sur notre épaule. Il nous voit prêts, et il prononce doucement le mot « *pre, pre* » ; c'est pour le cheval comme un appel magique : le coursier secoue sa crinière, part au galop,

descend les pentes ventre à terre, et emporte d'assaut les montées; la karriole le suit, sautant, rebondissant, décrivant sur la route d'invraisemblables zigzags. Parfois mon compagnon se retourne et me regarde de l'air qu'a dû prendre Montezuma, quand, sur un lit de charbons ardents, il contemplait mélancoliquement son camarade de gril Guatimozin; et je serais tenté de lui répondre : « Suis-je donc sur des roses? »

L'air vif du matin nous fouette le visage; le soleil resplendit dans un ciel septentrional, bleu et froid comme l'acier. Des haies d'un vert foncé, empourprées çà et là des rouges baies de l'églantine, se déroulent le long de la route. Autour de nous, ondulent des champs, faiblement mouvementés. Souvent, notre cheval s'arrête court devant une barrière mobile en bois qui coupe la route; ces portes champêtres donnent passage du domaine d'un *gaard* dans celui d'un autre gaard. En Suède, la propriété est délimitée avec plus de soin que partout ailleurs. Deux ou trois enfants se tiennent en embuscade auprès de chacune de ces barrières; dès qu'ils nous aperçoivent, ils s'élancent, soulèvent un loquet, nous ouvrent le passage, reçoivent au vol la

piécette que nous leur lançons, et nous accompagnent d'un hourra.

Les relais se suivent et se ressemblent : à chacun d'eux, transvasement rapide de nos personnes et de nos bagages d'une karriole dans une autre. Le gamin qui nous a été confié au relais précédent reçoit le prix convenu, nous serre la main avec effusion, et ramène voiture et cheval à leur domicile légal. Un de ses jeunes compatriotes lui succède sur la nouvelle karriole : nous voyons défiler ainsi devant nous l'espoir des générations futures, et nous passons en revue la jeune Scandinavie. Si les karrioles varient peu, aucun de nos jeunes compagnons ne ressemble à son prédécesseur : l'un, timide et effarouché, se pelotonne derrière nous sur la planchette et y reprend quelque rêve interrompu ; un autre, à mine éveillée, nous tient, dans son langage, d'interminables discours, et semble indigné que nous ne comprenions pas encore le suédois comme un habitant du Jemtland. Souvent le garçon saute à terre, trotte à côté de l'attelage, d'un bond se retrouve derrière nous, grimpe sur le brancard, s'y tient debout ou à califourchon, cabriole, voltige, sans que le poney ralentisse son allure. Parfois notre écuyer, jaloux de prouver

la supériorité des bidets suédois sur tous les coursiers du monde, stimule son cheval. Nous tenons les rênes, mais, à vrai dire, l'animal n'obéit qu'à son compatriote ; c'est lui qui l'anime d'un geste, d'un mot l'arrête. Souvent, le gamin veut ménager son cheval, qui est peut-être l'unique trésor, et à coup sûr l'ami et le compagnon de la famille. Le fouet est un instrument presque inconnu en Suède ; une fois, pressés d'arriver, nous caressions avec une houssine l'échine d'un cheval paresseux ; le pauvre gamin poussait une plainte à chaque coup, comme s'il eût été atteint lui-même. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il saute à terre, arrête le cheval, saisit le bout de la baguette, s'en pique la joue pour voir si la pointe est acérée et si elle fait bien mal au malheureux coursier. Nous jetâmes l'instrument, désarmés par tant de sollicitude.

Cependant le sol s'élève, mais lentement, presque insensiblement, sans efforts, sans que les lignes se brisent et se heurtent en saccades convulsives ; des pentes douces relient d'immenses plateaux, d'où jaillissent des gerbes de montagnes arrondies, plongeant leurs pieds et mirant leurs sommets dans d'innombrables lacs. Le charme de la contrée, c'est l'imposante végé-

tation qui tapisse le flanc de ces montagnes, ondule sur leurs croupes, voile souvent leurs sommets, et roule jusqu'au fond des vallées en torrents de verdure.

Rien de majestueux comme ces futaies de sapins, dont la hauteur dépasse vingt mètres : point de broussailles à leurs pieds, point de ces taillis qui masquent la profondeur des forêts et emprisonnent la vue entre deux murailles de végétation. Au milieu des sapins, le regard se perd comme à travers une armée de colonnes uniformes et altières, il plonge dans une ombre rousse et chaude, où la lumière du soleil s'éparpille en paillettes. Parfois une troupe de chevaux échevelés, à la mine sauvage, surgit des profondeurs de la forêt et entoure notre karriole ; ces animaux appartiennent aux propriétaires voisins, mais on les laisse errer dans les bois par bandes nombreuses ; ils bondissent autour de nous, caracolent, se disputent le prix de la course, et semblent inviter notre honnête coursier à secouer le joug et à se joindre à eux. Voyant que ces efforts sont vains, l'escadron affolé change brusquement de direction, s'enfonce dans quelque avenue latérale, nous salue d'un chœur de hennissements et retourne à ses forêts et à sa liberté.

Soudain le tableau change : la contrée n'offre plus que l'image de la dévastation ; partout des monceaux de cendres, des troncs calcinés, des racines noircies, une forêt détruite jonchant le sol de ses ossements. Nous traversons l'emplacement de l'un de ces incendies, aussi fréquents et plus terribles dans les bois du Nord que dans les savanes du Far-West. Quelques sapins sont restés debout, mais leur tronc desséché, leur feuillage roussi par la flamme, les font ressembler à des spectres se levant sur ce champ de la mort. D'autres ne sont plus que des troncs mutilés, difformes, tordus par le feu, et se dressant avec des attitudes désespérées.

Dans les incendies des prairies du Nouveau Monde, le pionnier peut lutter contre le fléau, et lui échapper au moyen d'une ruse de sauvage : il arrache des herbes autour de lui, dénude un emplacement d'une certaine étendue et se place au centre du terrain protégé, après avoir mis lui-même le feu sur le point de la circonférence le plus rapproché de l'incendie ; les flammes courent naturellement dans la direction où elles trouvent l'aliment des grandes herbes, elles se précipitent au-devant de l'incendie qui approche, et abandonnent l'intelligent ouvrier qui s'est mis

sous la protection du vide. Dans les forêts du Nord, au contraire, l'incendie n'a d'autres limites que son caprice ; s'il épargne les régions voisines de son berceau, c'est pour porter au loin ses ravages ; on le voit, invincible et inexorable, s'étendre comme une inondation, engloutir des forêts, dévorer des habitations et submerger des provinces.

Un bruit de grelots et de joyeux rires vient tout à coup nous surprendre au milieu de cette contrée en deuil : nous croisons une dizaine de karrioles, lancées à la poursuite l'une de l'autre ; les voyageurs se jettent, d'un véhicule à l'autre, des questions, des réponses, des bouts de phrases et des plaisanteries ; cette caravane n'est autre qu'une diligence suédoise.

Dans ce pays, la diligence est remplacée par un chapelet de karrioles qui s'égrène sur la route ; le courrier de la poste conduit la colonne. Chaque karriole verse une ou deux fois par jour : c'est un incident prévu. Le cheval, dressé par une longue habitude, s'arrête ; toutes les autres karrioles font de même ; le jeune Scandinave constate que les pièces de son attelage sont intactes ; le voyageur se ramasse, et la caravane tout entière repart au grand galop.

Le bruit de la cavalcade joyeuse que nous venons de croiser retentit quelque temps sur le chemin, puis s'affaiblit, s'éteint, et une forêt nous enveloppe de nouveau d'ombre et de silence.

De temps à autre, parvenus à quelque point dominant, ou à l'un des coudes du chemin, nous voyons le rideau des bois s'écarter brusquement. Des baies naturelles nous laissent apercevoir des aspects d'une grandeur et d'une douceur infinies. L'œil découvre vingt lacs à la fois, couchés au fond des vallées, reposant entre les collines, apparaissant comme des taches azurées au milieu d'un océan de verdure. Au loin, des montagnes plus élevées émergent de la brume et dessinent sur le ciel une frange de sommets bleutés.

Les austères grandeurs de la Norwége ne nous ont point fait oublier ces horizons tranquilles, où la nature du Nord nous est apparue telle que notre imagination l'avait souvent rêvée, empreinte d'un charme sain, d'une poésie voilée et d'une suavité mélancolique. Point de reliefs saillants, point de traits marqués en vigueur ; des formes indécises, des perspectives noyées. La rive des lacs se brise et se perd en mille sinuosités ; les contours des montagnes apparaissent vaguement, baignés dans cette brume transparente que

l'aube répand parfois sur nos campagnes, et qui semble le vêtement naturel des contrées du Nord. La lumière du soleil se tamise et s'adoucit à travers ce prisme de vapeurs ; elle n'est plus assez vive pour accentuer les lignes et projeter les ombres ; l'œil voit les contours, la main ne saurait les fixer sur le papier, et ces tableaux estompés défilent devant nos yeux comme une succession de visions à demi voilées, indécises et charmantes. En face de ces aspects septentrionaux, je me rappelais qu'il y a peu d'années, pendant la même saison, je parcourais en Algérie la vallée du Chéliff, où la nature africaine étale ses formes hardies et ses tons chatoyants. L'Atlas découpait des lignes sculpturales sur un ciel d'un bleu cru ; le sol, sous les moissons qui le diapraient, semblait pailleté d'or comme un tissu d'Alger. Et à cette nature ardente, qui se revêt de lumière, où la couleur éclate, où la terre même a des tons de brique et des reflets de cuivre, j'opposais ces contrées du Nord, où la nature sait, en combinant, en variant les nuances de sa palette discrète, composer des aspects d'une grâce tranquille et d'un charme reposant. Mais pourquoi comparer ? c'est une fatigue pour l'esprit, et nous préférons nous abandonner à

ce ravissement dont l'âme est saisie devant les splendeurs diverses de la nature, qui est l'infinie variété dans l'éternelle fécondité !

La poésie mélancolique du Nord se retrouve partout en Suède, dans le génie des habitants comme dans leur œil rêveur et doux, dans leurs ballades populaires comme dans leurs croyances et leurs superstitions. Notre karriole courait encore sur une route qui semblait s'allonger indéfiniment devant elle, à cette heure où, sous la pâle clarté d'un crépuscule qui tient lieu de nuit, les paysans suédois croient voir s'éveiller autour d'eux, dans leurs bois, sur leurs lacs, un monde de génies, de fées et de lutins. Ces gracieuses apparitions ne les effrayent pas comme les spectres hideux qu'enfantent les ténèbres ; elles sont filles de l'été et du soir ; elles habitent les eaux, la terre, le tronc des bouleaux, tout près de l'homme, dont elles partagent les passions. Le paysan les retrouve à chaque pas. Des phénomènes naturels, particuliers à son pays, semblent donner raison à sa crédulité. Les lacs de Suède ont leurs mirages, comme les sables du Sahara. Le soir, en longeant la rive sans fin, le paysan voit flotter, à la surface de l'onde, des formes étranges ; des palais enchantés se dressent

lentement à ses yeux. Il reconnaît la demeure de la *Jungfru*, la sirène scandinave, aux yeux glauques, à la voix séduisante et perfide. Le voyageur attardé dans les bois voit des lueurs fantastiques poindre au milieu des clairières, et les *Aunes* danser dans un rayon de la lune ; il entend résonner le sabot de chevaux invisibles et passer dans un tourbillon la chasse d'Odin, lancée à la poursuite de l'élan sur des coursiers ailés ; le lendemain, à l'heure de la récolte, il fait la part du dieu qu'adoraient ses ancêtres, et dont le souvenir n'a jamais déserté son cœur ; il laisse sur pied quelques épis et s'écrie en s'inclinant : « Prends, Odin, prends ces épis pour tes chevaux. » Les Scandinaves, si bons luthériens qu'ils soient, n'ont pas oublié les dieux d'autrefois ; ils les traitent en prétendants détrônés, qu'une révolution pourrait ramener triomphants dans le Walhalla, et qu'il est prudent de ménager.

En ce moment, nous voyons de pâles vapeurs s'élever lentement au-dessus des lacs, onduler à la surface des eaux en buée diaphane, et ceindre les collines d'une blanche écharpe. Notre petit compagnon se dresse ému sur sa planchette, nous touche à l'épaule, et nous montrant du doigt le phénomène, il s'écrie, d'un air à la fois

effrayé et curieux : « *Elf, elf!* » Ce mot nous rappelle une des plus poétiques croyances du Nord : à travers cette vapeur qui s'élève des eaux pendant les soirs d'été, le Scandinave superstitieux croit entrevoir de doux visages et des corps transparents ; les Elfes lui apparaissent, laissant flotter derrière elles leur robe de brume, effleurant l'onde sans la troubler, et entrelaçant les capricieux festons d'une ronde aérienne. L'homme, en les voyant, sent un amour passionné embraser son cœur ; il appelle l'Elfe qu'il adore, la presse, la supplie, et parfois le doux fantôme s'approche ; mais quand le mortel qui a su captiver l'Elfe veut l'étreindre, celle-ci tombe et expire entre ses bras. La vierge divine, soumise à une inexorable fatalité, meurt en se livrant, et la blanche apparition s'évanouit au contact de la réalité, comme une illusion.

C'est enveloppée de ces brumes diaphanes que nous apparut enfin l'île sacrée de Fröson, bloc immense de rochers qui semblait flotter dans une mer de vapeur. Les parois verticales de l'île ont cinq cents pieds de haut ; son sommet porte des forêts et des villages. Fröson s'élève à l'un des coins du lac de *Storsjon,* le plus vaste de la province. Les Suédois donnent à leurs lacs des

surnoms orgueilleux et poétiques : nous avions vu l'*OEil de la Dalécarlie*, voici maintenant le *Cœur de Jemtland*. Fröson fut longtemps considérée comme une île sainte, comme un gigantesque autel de pierre, où la contrée entière voyait célébrer le culte de ses dieux, et où plus tard les habitants embrassèrent solennellement la foi chrétienne.

A nos yeux, Fröson se dressait comme un terme gigantesque, marquant la fin de notre course. Sur les bords du lac, en face même de l'île, la petite ville d'Ostersund devait nous offrir un gîte probable et un souper problématique. Au dernier relais, le petit garçon qui nous servait de guide avait été remplacé par une grande fille ; celle-ci s'était installée sans façon derrière nous, à califourchon sur le strapontin. Cette substitution de sexe n'est pas rare dans le pays ; nous avons vu une demi-douzaine d'Anglais, hommes sérieux, membres peut-être du Parlement, faire à Drontheim une entrée processionnelle, ayant chacun en croupe de sa karriole une vigoureuse Norwégienne. La population regardait passer le cortége et semblait peu s'émouvoir de cet enlèvement en masse.

Ostersund est la cité la plus importante de la

Suède septentrionale, si l'on en excepte les villes de la côte : elle mesure la même superficie qu'un de nos villages. Ostersund a huit cents habitants, un maire, un pasteur, peut-être un journal ; à coup sûr les auberges y sont primitives, et les lits y ont un aspect qu'on chercherait vainement ailleurs. Figurez-vous un secrétaire en acajou, haut, étroit et hermétiquement clos ; l'hôtelier presse un bouton, le couvercle du meuble se soulève, se renverse et forme une sorte de tiroir où le voyageur est invité à s'étendre, sur un chaos d'édredons, de sacs de plume et de draps microscopiques. Sur de pareilles couchettes, le sommeil vient avec peine et s'envole de bonne heure ; aussi les premiers rayons du soleil nous surprennent-ils en train de tenter une excursion sur les flancs escarpés de l'île.

Là s'élèvent encore des *cippes runiques ;* les caractères bizarres qui se déroulent en zigzags sur leurs flancs retracent les grands événements dont l'île fut témoin. Une pierre plus récente porte cette fière inscription : « *Ici Charles XIV (Jean Bernadotte), salua le peuple assemblé de Jemtland.* » Au sommet de l'île, un immense panorama se déroule à perte de vue ; à nos pieds, le lac ; plus loin, un océan de montagnes, et à

l'horizon des sommets élevés, dont les flancs sont striés de bandes de neige et que domine le pic élevé d'*Areskutan,* le mont Blanc des Alpes suédoises.

Tout à coup des sons inattendus, partant d'un bois voisin, viennent frapper nos oreilles ; c'est un concert de notes discordantes, une symphonie bizarre ; nous saisissons au vol des motifs connus, des lambeaux d'airs commencés et interrompus ; voire même, ô mystère! des refrains d'opérettes. Offenbach, Offenbach, que viens-tu faire ici ? Cependant, guidés par le son, nous nous dirigeons vers le bois mystérieux ; n'osant nous y engager, nous le tournons, et, derrière, nous apercevons une musique militaire en train de s'exercer avec ardeur. Plus loin, des tentes tracent leurs blancs sillons ; des banderoles aux couleurs de Suède flottent dans les airs, et quelques canons au repos tendent leur gueule pacifique. Des cavaliers font l'école de peloton, de brillants officiers caracolent sur des chevaux pur sang ; nous sommes au milieu d'un camp suédois.

Notre qualité de Français était notre seule recommandation auprès des officiers du camp de Fröson ; elle nous suffit : nous fûmes accueillis comme d'anciens, ou comme de futurs compagnons d'armes. Une journée passa comme une

heure en causeries cordiales, en promenades sur le lac, en visites aux sites les plus curieux; l'hospitalité de la tente, par 63 degrés de latitude nord et à quelques milles de la Laponie, restera parmi nos plus chers et nos plus reconnaissants souvenirs de voyage. La salle de réunion des officiers du camp de Fröson était décorée de gravures représentant les épisodes de la vie militaire de Bernadotte; l'un de nos hôtes nous les montrait et nous les expliquait successivement. Il arriva enfin à un tableau représentant le passage du Rhin par les Français, en 1795. Les soldats de la République s'élançaient victorieux et franchissaient le fleuve : « Quant à cette gravure, dit notre interlocuteur, elle représente l'un des premiers épisodes de la future guerre entre la France et l'Allemagne. »

L'organisation et le mode de recrutement de l'armée suédoise présentent un caractère tout spécial. Longtemps les troupes nationales se composèrent de levées en masse; à l'appel du Roi, la nation prenait les armes, le seigneur quittait son château au milieu d'un escadron de vassaux, le paysan quittait sa ferme, tous accouraient pour défendre la patrie, ou pour faire de la Suède le soldat du protestantisme.

Charles XI, le premier, dota la Suède d'une armée permanente; après la guerre de Trente ans, il avait trouvé le trésor vide et la couronne dépouillée de ses domaines; la noblesse les avait envahis, et prétendait les conserver, en vertu d'une prescription plus que séculaire. Le Roi établit un tribunal qui vérifia les titres, punit les malversations et fit rentrer dans les mains de l'État quinze comtés, soixante-dix baronnies et une infinité de terres nobles. Riche du produit de ces revendications, le Roi conçut l'idée d'appliquer le revenu des domaines recouvrés à l'entretien d'une armée permanente; il institua, au profit des officiers, ce qu'on appellerait aujourd'hui des dotations territoriales. Depuis le général jusqu'au simple lieutenant, chacun, en recevant son brevet, entrait en possession d'une portion de terre qu'il était libre d'affermer ou d'exploiter, dont il percevait les fruits, qu'il ne pouvait ni aliéner ni transmettre, qu'il restituait à l'État en quittant le service, et qu'il échangeait contre un domaine plus important en passant à un grade supérieur. Ces terres prirent le nom de *bastells*. Ce système est encore en vigueur aujourd'hui; un bastell de général de brigade rapporte dix mille francs; celui d'un colonel, trois mille francs;

celui d'un chef de bataillon, deux mille. Nos hôtes de Fröson auraient pu réaliser l'idéal du soldat-laboureur. Le commandant nous montrait sa ferme, le capitaine nous proposait de visiter sa basse-cour, et le lieutenant nous offrait des pommes de son verger.

Le même système fut étendu plus tard aux officiers, et appliqué enfin aux soldats. C'est la propriété foncière, aujourd'hui, qui est tenue de fournir au recrutement de l'armée ; chaque paysan doit au Roi un fantassin, un cavalier ou un marin, comme en France il devait à l'État la taille, au clergé la dîme : il est tenu de trouver et de présenter un jeune homme, de lui faire contracter l'engagement de servir tant que ses forces le lui permettront, c'est-à-dire trente ans environ, de l'équiper, de le pourvoir d'une habitation et d'un champ, de lui accorder de plus un léger supplément de solde en argent ou en nature, de l'aider dans l'exploitation de la terre qui lui est concédée, de le remplacer s'il meurt, de prendre soin de lui ou de sa famille lorsque son âge ou ses blessures le rendent impropre au service de l'État, et de veiller pendant son absence sur sa famille et sur son champ.

Les propriétés affectées à l'entretien des sol-

dats d'un régiment sont groupées autour des domaines dont les officiers ont l'usufruit légal, et le corps entier vit ainsi aggloméré, attaché au sol, dans une sorte de cantonnement permanent, sous la surveillance et l'œil de ses chefs.

Les troupes recrutées de cette manière forment ce qu'on appelle l'*indelta;* elles sont exercées quatre semaines environ par an dans un camp de manœuvres, comme celui dont l'île de Fröson nous offrait le spectacle. Les enrôlés obéissent à l'appel avec régularité ; ils montrent sous les drapeaux une bonne volonté et une docilité qui ne se démentent jamais, et l'on nous a assuré au camp de Fröson qu'une punition grave était un accident rare, malgré la rigueur d'une discipline traditionnelle dans l'armée suédoise. Les troupes manœuvraient avec régularité, en dépit de la rapidité de leur apprentissage militaire, car, par le système de l'*indelta,* la Suède a des soldats très-vieux, mais peu exercés, et nous avons vu des vétérans qui comptaient vingt ans de service et moins de vingt mois de présence effective sous les drapeaux.

L'*indelta* forme donc le fond de l'armée suédoise ; en outre, la Suède possède une garde royale, retenue perpétuellement sous les dra-

peaux, composée de volontaires engagés pour six ans et entretenus exclusivement par l'État ; leur nombre ne dépasse pas six mille hommes. Enfin, une sorte de milice, appelée *bevearing,* comprend tous les hommes qui ne font partie ni de l'*indelta* ni de la garde ; elle est exercée quinze jours par an et pourrait, en cas de guerre, combler des vides ou servir de réserve.

Cette organisation originale n'est plus en harmonie avec les exigences militaires que la situation de l'Europe impose à tous les États ; le gouvernement suédois en a la conscience, mais ses tentatives d'amélioration rencontrent dans la Diète l'opposition systématique des paysans. Chaque année, des projets de loi tendant à une réforme militaire sont obstinément présentés et obstinément repoussés. La Suède doit pourtant à son passé, se doit à elle-même, de pouvoir jeter dans la balance européenne le poids d'une armée où la valeur des soldats ne serait pas trahie par l'infériorité du nombre.

Il fallut s'arracher à l'hospitalité cordiale du camp de Fröson, et poursuivre notre route dans l'Ouest, tantôt en karriole, tantôt en bateau. Des lacs s'étagent sur le versant suédois des Alpes scandinaves presque jusqu'au sommet de la

chaîne ; on dirait un escalier gigantesque, dont les gradins sont des nappes liquides, s'élevant l'une au-dessus de l'autre et séparées par des rampes escarpées. La rame est un mode de locomotion usuel en Scandinavie ; le voyageur y rencontre des stations de rameurs comme des relais de poste, où, moyennant un prix tarifé, il a le droit d'exiger une barque avec deux, quatre ou six hommes pour la conduire. A notre réquisition, les nautoniers préparent leurs longues pirogues, en tapissent le fond avec de la paille fraîche, et, couchés dans notre esquif, nous voyons fuir les rives, les promontoires et les montagnes, tandis que nos rameurs accompagnent leur mouvement cadencé d'un de ces chants doux et monotones chers aux peuplades du Nord.

A la pointe extrême du lac, quelque karriole dessine sur le rivage sa maigre silhouette ; un cheval sort d'un fourré tout exprès pour s'y atteler, et par un chemin en lacet, taillé dans les flancs de la montagne, nous atteignons un autre lac, pourvu aussi de canots et de rameurs attitrés, et dont l'altitude au-dessus de la mer dépasse parfois 2,400 mètres.

Quatre jours après notre départ de Sundswall, à l'entrée des gorges qui vont nous

mener au cœur même de la chaîne, le paysage s'assombrit; les pics se rapprochent, les torrents mugissent, les cataractes fument, et un réseau de cascades couvre le flanc des montagnes de ses mailles étincelantes. L'*Areskutan* nous guide comme un phare; sans cesse il dresse devant nous sa masse neigeuse que font resplendir les derniers rayons du soleil. Plus de bestiaux, plus de gaards dont l'aspect champêtre respire l'aisance ; les rares humains que nous rencontrons ont l'aspect fier et pauvre du montagnard. Nous nous arrêtons sur le seuil d'une masure, à deux heures de la nuit. Un couple de vieillards y vit solitaire, sans enfants, sans serviteurs; on dirait Philémon et Baucis transportés sous le ciel de la Laponie : nos hôtes nous invitent à nous réchauffer auprès d'un bon feu, nous offrent du laitage, du pain, des œufs, et nous cèdent l'une des deux pièces de leur chaumière. Le lendemain Philémon attelle notre karriole, saute lui-même sur un cheval et nous précède au galop. Sa vareuse écarlate apparaît au loin comme un point brillant qui se perd et se retrouve sans cesse au milieu des anfractuosités du chemin.

Nous ne voyons plus l'*Areskutan*. Sa masse énorme domine nos têtes, tandis que nous frôlons

sa base. En passant, saluons la cataracte de Tannförsen, la plus imposante de la Suède ; un lac entier se déverse dans un autre lac, par une seule ouverture et d'un bond de quatre-vingt-dix pieds. Une colonne de vapeur voile éternellement la cascade, ondulant au souffle du vent ; elle nous enveloppe tout à coup d'un nuage humide ; les rayons du soleil se jouent dans la vapeur et nous environnent d'arcs-en-ciel multiples qui se brisent, s'entre-croisent et nous accompagnent de leurs cercles mouvants. Le site est splendide, le cadre fait valoir le tableau. En face de Tannförsen, l'*Areskutan* domine un amphithéâtre de cimes dénudées ; la cataracte, condamnée à une éternelle furie, contemple l'impassible géant, debout sur son piédestal de granit.

Ces beautés naturelles ne sont pas gardées à vue par des *ciceroni* patentés, qui tarifent l'admiration et cotent l'enthousiasme ; le voyageur reste seul en face de la nature. En Suisse, l'industrie humaine a déparé les plus beaux sites, le chemin de fer grimpe au sommet du Righi, le mont Blanc aura peut-être un jour son hôtel avec table d'hôte à cinq heures, et nous avons relevé, près d'une cascade du Valais, cette inscription : Entrée de la cascade, 1 franc !

A quelques milles de Tannförsen s'élève le col qui conduit de Suède en Norwége ; sur le versant suédois, le chemin monte insensiblement, dépasse la région de la végétation, franchit la zone des mousses et des lichens, et trouve le roc nu, tacheté çà et là de flaques neigeuses. Au sommet, l'aspect change en un clin d'œil ; la nature norwégienne ne veut pas ressembler à celle de la Suède ; tout est différent dans ces deux contrées que la nature et la politique ont enchaînées l'une à l'autre.

Notre cheval s'arrête ; un abîme échancre la montagne et s'ouvre à ses pieds. La descente commence, lente, périlleuse, hésitante. Des rochers aigus barrent le passage, des blocs énormes surgissent à nos côtés comme des piliers ornant les portes de la Norwége. Bientôt nous nous engageons dans une gorge où les rayons du soleil n'ont jamais pénétré. Au fond, un torrent se tord sous l'étreinte de deux montagnes ; les parois à pic, rayées par les avalanches, usées par la poussière des cascades, plaquées çà et là de taches verdâtres, bossuées, effritées, bâillant par d'énormes crevasses, se resserrent, cherchent à se joindre au-dessus de la route et nous laissent à peine entrevoir un coin du ciel, incendié par les

feux du couchant : quelques sapins jaillissent de la pierre, mordent le roc et se suspendent échevelés sur nos têtes.

Cette fissure semble une brèche faite au flanc de la montagne par l'épée d'un géant ; quelques montagnards y arrêteraient des armées. Cette gorge n'a pas de nom ; elle pourrait s'appeler les Thermopyles de la Norwége.

A l'extrémité de ce couloir sombre, une perspective apparaît, bien différente de celles que la Suède nous avait offertes. Nous dominons un chaos de pics aigus, de crêtes dentées en scie, de cimes amoncelées comme les vagues d'une mer subitement figée. Mais à travers les déchiquetures de ce premier plan, comme à travers une frange de créneaux cyclopéens, nous voyons apparaître au loin une nappe d'azur, un lac d'un ton transparent et idéalement tendre ; la rive opposée se perd dans une brume laiteuse. Cet horizon tranquille et vaporeux adoucit la sauvage grandeur du tableau ; ce lac aux eaux calmes est un golfe ou plutôt un *fjord,* et les flots que nous voyons sont ceux de la mer du Nord.

La première langue qui sonne à l'oreille du voyageur à son arrivée sur le sol de Norwége n'est pas celle des Skaldes et des Wikings, c'est

l'anglais. En entrant à Levanger, petite ville gracieusement posée sur l'un des bras du fjord que nous venions d'apercevoir, nous avions croisé deux karrioles portant chacune une Anglaise intrépide, partant sans doute pour quelque excursion dans la montagne. En pénétrant dans la salle du relais, nous sommes reçus par un gentleman en tenue de chasse, installé devant une table servie, où une bouteille de porto fait face à un flacon de sherry.

L'Angleterre se livre perpétuellement à des conquêtes en pleine paix et opère des annexions sans tambours ni canons. Aujourd'hui elle est en train de faire de la Norwége une succursale de l'Écosse. Voyageurs qui vous passionnez pour la couleur locale, hâtez-vous de visiter la Norwége, car l'Anglais y apporte avec lui ses mœurs, son langage, voire même sa cuisine : certains mots britanniques ont déjà pris en Norwége droit de cité ; le *yes* a détrôné le *ia*.

Chaque été, des paquebots partis de Hull ou de Leith amènent à Trondjem des armées de sportsmen et des escadrons de miss voyageuses ; comment s'en étonner? Ces lacs que nous côtoyons regorgent de saumons, les truites s'ébattent par milliers dans ces torrents ; c'en est

assez pour allécher tous les pêcheurs de la Grande-Bretagne. Ces bois de sapins et de bouleaux qui dessinent leurs lignes brunes à l'horizon ont pour hôtes des gelinottes, des grouses, des rennes, des daims rouges, des ours, des élans. Quel champ ouvert aux exploits cynégétiques des Nemrods de la Cité! Les fjords qui découpent si profondément les côtes offrent aux yachts de plaisance des abris sûrs et une navigation commode. L'Anglais qui n'est ni chasseur, ni pêcheur, ni marin, se fait touriste; c'est sa profession, au moins pendant quelques mois de l'année. Il escalade les pics en conscience, conduit sa karriole avec la satisfaction du devoir accompli, et semble exercer un sacerdoce en franchissant un glacier. Il parcourt gravement les pays les plus divers et admire de confiance, lorsque le guide relié en maroquin qu'il tient à la main lui enjoint de s'extasier. Dans ce manuel du touriste, il trouve des enthousiasmes tout faits, des interjections étiquetées, des exclamations appropriées à chaque point de vue; les paysages y sont classés avec méthode et divisés en trois catégories : *grand, wild, pretty*; point d'aspect qui ne soit ramené à l'une de ces divisions : mais le touriste, même anglais, n'est pas exempt d'erreur, et nous

avons vu l'un d'eux s'écrier en face de la cataracte de *Leerfossen* se précipitant entre deux rochers dans un abîme sans fond : « How pretty ! » Comme c'est coquet ! L'infortuné s'était trompé de page !

De Levanger à Drontheim, la route semble une promenade dans quelque canton de la Suisse, avec le fjord pour arrière-plan ; nous retrouvons toujours ce golfe étroit et long, sans le côtoyer. Quand nous ne le voyons pas, nous le devinons. Tantôt il apparaît à l'extrémité d'une gorge ; tantôt il semble un lac paresseusement endormi au pied d'une muraille de rochers. Souvent ce n'est qu'un fleuve encaissé, serpentant au milieu des montagnes. Le ciel est voilé, pluvieux ; on dirait que les cimes aiguës ont accroché et retenu au passage quelque immense couche d'ouate, dont les flocons détachés roulent jusqu'au fond des vallées. Cependant le fjord s'élargit ; c'est une mer intérieure. La route suit une corniche taillée dans le roc et surplombant le golfe qui gronde sous nos pieds ; les lames déferlent, la marée s'engouffre dans des cavernes et se brise contre les falaises ; on dirait un coin de la Bretagne au pied des Alpes ! Tout à coup la côte fait un brusque détour ; nous franchissons un fleuve qui



Cascade de Skeggedal-Foss.

roule avec le bruit d'un torrent, une rue de village bordée d'habitations mesquines s'ouvre devant nous, elle se prolonge, nous sommes à Drontheim. Il faut être dans la ville pour la voir ; blottie au fond d'un golfe, Drontheim s'entoure du côté de la terre d'une triple ceinture de rochers et de montagnes et nous nous souvenons tout d'abord, qu'avant d'être la capitale de la vieille Norwége, cette ville si bien protégée fut un nid de pirates.

CHAPITRE VII.

LE DOVRE-FJELD.

Drontheim et Trondjem. — Une Pompéi gothique. — Un ancien caporal aux gardes-françaises. — Comme quoi les concessions sauvent parfois les gouvernements. — Le rocher de Munckholm. — Un dîner à double fin. — Dans le Dovre-Fjeld. — Les prairies suspendues. — Chez l'habitant. — Le seigneur paysan. — Napoléon en Norwége. — *Lasciate ogni speranza.* — Sublimes horreurs. — Rencontre inattendue. — L'Anglais qui va voir les révolutions. — Les gorges de la Driva. — Sur les hauts plateaux. — La Laponie au sommet des Alpes.

Il est des villes auxquelles l'imagination, dans ses promenades vagabondes, se plaît à rendre visite ; on croit les avoir vues avant d'y être entré ; elles apparaissent comme le résumé d'une époque, comme l'image d'un âge disparu. Aux yeux d'un Parisien, le nom de Drontheim évoque un monde à demi fabuleux, que l'histoire entrevoit à peine à travers les brouillards du Nord, et la capitale de la vieille Norwége se dresse vaguement, au fond d'un horizon lointain, dessinant les flèches de sa cathédrale, les clochers de

ses abbayes, les murs crénelés de ses forteresses sur un ciel sombre, qu'illuminent parfois les lueurs sanglantes des aurores boréales.

C'est ainsi que notre esprit s'était figuré Drontheim. Le nom même de la ville en norwégien, Trondjem, nous préoccupait par sa tournure scandinave et frappait étrangement notre oreille. Malheureusement, de Trondjem nous avons fait Drontheim, mot dur et pesant, à désinence allemande, car notre manie de défigurer les noms ne recule devant aucune difficulté, et ne pouvant franciser Trondjem, nous l'avons germanisé !

En entrant en ville, il nous fallut reconnaître que la réalité est l'ennemie de l'imagination, et que trop souvent elle ne laisse pas pierre sur pierre des édifices que sa rivale s'est plu à élever. A la place de l'antique métropole que nous rêvions, la réalité nous offrait une bourgade sur de grandes proportions, une ville de province voulant se donner des airs de capitale à la dernière mode. Trondjem a des boulevards plantés d'arbres, des places à angle droit, des magasins où l'on tient l'article de Paris, des maisons à plusieurs étages, et même un palais : seulement ces maisons sont en bois, ce palais est en plan-

ches, et le tout est couleur de macadam. Les constructions de bois que nous avions rencontrées en Suède, légères, sans prétentions, peintes de tons vifs, éparpillées le plus souvent dans des jardins, composaient des aspects réjouissants à l'œil. Les lourdes bâtisses de Trondjem, à l'allure guindée, semblent placées provisoirement comme des maquettes de monuments à venir; elles font penser à ces villes artificielles que les favoris de Catherine de Russie semaient sur ses pas, quand l'impératrice parcourait son empire, qu'ils faisaient transporter plus loin, quand Catherine continuait son voyage, afin que Sa Majesté crût que les steppes se peuplaient sous son règne et qu'à sa voix les cités surgissaient du sol.

Trondjem possède pourtant une relique du passé : sa cathédrale, le plus vaste monument gothique de la Scandinavie, s'impose à l'attention de tous ceux qui ont le respect des grandes œuvres du moyen âge. Elle ne se révèle pas au loin par une flèche jaillissant dans les airs, ou par deux tours jumelles, comme ces basiliques de France ou d'Allemagne, à l'ombre desquelles se groupe une cité. Elle élève sa masse mutilée dans un coin de la ville, qui fut le centre de la vieille Nidaros, mère de Trondjem.

L'extérieur semble une ruine plutôt qu'un monument, avec ses tourelles décapitées, ses arcs-boutants effondrés, son abside surmontée jadis d'une élégante végétation de pierre, et que la foudre a découronnée. Après le feu du ciel, la torche des incendiaires ! On retrouve encore sur les murailles les traces noirâtres de l'incendie, témoignage de fureur à la fois et d'impuissance. Partout des piédestaux veufs de leurs statues, des niches vides, des tronçons de colonnes ; du milieu de ces débris émergent, au front des portails, quelques statues demeurées intactes ; la roideur hiératique de leur attitude révèle leur antiquité, et la béatitude qu'expriment leurs traits porte l'empreinte du siècle qui les a créées. Les sculpteurs du moyen âge furent des artistes à force d'être des croyants, et si l'œil qui contemple leurs statues ne devine pas toujours le corps humain sous les plis de la draperie, l'âme lui apparaît ; il la voit s'élancer vers le ciel du fond d'un visage inspiré.

Une des nefs latérales s'est effondrée et présente aujourd'hui l'aspect d'un de ces cloîtres abandonnés dont les arceaux encadrent un préau solitaire. D'informes débris, des fûts de colonnes mutilées, des torses de statues, en-

combrent le parvis où se pressait jadis la foule des fidèles.

Nous cherchons à pénétrer dans l'intérieur de l'édifice ; des échafaudages nous arrêtent, des barricades de poutres amoncelées obstruent les porches, un rempart de briques a muré le portail principal. Enfin, une porte latérale nous ouvre un étroit passage et nous jette au milieu d'un labyrinthe de couloirs obscurs, serpentant entre des murailles de plâtre. Rien ne guide notre marche au milieu des galeries qui se coupent et s'embrouillent en tout sens ; de temps en temps un débris de sculpture apparaît ; une arcade gothique nous donne accès dans une chapelle en ruine. Parfois aussi, nous n'avons d'autre chemin que le rebord d'un abîme, au fond duquel nous apercevons vaguement l'entablement de pilastres cyclopéens. Souvent le couloir obscur se resserre ; ses parois touchent nos épaules. Où est cette nef que les chroniques anciennes citent comme la merveille du Nord, qui mesurait 346 pieds de long, sur 84 de large, qui donnait asile à trente-deux autels et que soutenaient 3,360 colonnes ? Cet immense vaisseau n'a pas été renversé, et pourtant il n'existe plus. Ne pouvant le détruire, la réforme victorieuse l'a

comblé ; des luthériens fanatiques ont enseveli le chœur, les nefs, les chapelles, les piliers séculaires sous une couche de plâtre, dont l'épaisseur dépasse six mètres. Puis, au milieu de ce bloc informe qu'ils avaient coulé dans le vieux moule gothique, ils ont taillé une chapelle froide et triste où ils célèbrent leur culte mesquin. Aujourd'hui, la Norwége déplore la barbarie de ces iconoclastes, elle veut rendre au grand jour la construction primitive ; des souscriptions se sont ouvertes, le bon sens et le goût public ont pris l'initiative d'un travail d'exhumation. Nous entendons autour de nous résonner le fer des ouvriers, nous assistons à des fouilles pratiquées dans cette Pompéi gothique. Des centaines de travailleurs attaquent le ciment et retrouvent la pierre : en parcourant à la lueur des torches des galeries aussi sombres que les couloirs d'Herculanum, nous voyons des merveilles ignorées, des chefs-d'œuvre ensevelis reparaître à chaque pas. Au fond d'un puits se révèle le chapiteau fouillé d'une colonne dont nous ne voyons pas se développer la structure : là, c'est quelque autel ouvragé rendu à la lumière, tandis qu'une couche de plâtre cache encore le dais qui le surmontait ; plus loin, un ruban de sculptures

légères apparaît de place en place, se dissimule bientôt et laisse à peine le temps de distinguer la grâce fugitive de cette liane de pierre. Plus loin encore, une statue ensevelie à mi-corps tend des bras désespérés comme pour supplier qu'on achève sa délivrance; à côté surgit de la muraille le buste d'un archevêque, mitre en tête et la main levée pour bénir. Nous retrouvons la source de saint Olaf, patron de Trondjem et de la Norwége; l'eau miraculeuse a jailli à l'endroit où reposa le corps du saint, et pendant des siècles des pèlerins sont venus y chercher un remède à leurs souffrances. Près de là, une cavité étroite pratiquée sous une dalle montre une de ces cellules où des recluses s'ensevelissaient vivantes. A la vue de ces fragments épars, si l'ensemble de la cathédrale échappe à l'appréciation, le sentiment de l'immensité et de l'infinie variété de l'œuvre nous envahit et nous presse. Nous parcourons, pour ainsi dire, feuillet par feuillet, un de ces livres de pierre où le moyen âge inscrivait toutes les formes de sa pensée, où il laissait le témoignage de ses passions, de ses espérances, de ses élans et de ses doutes, où il faisait ricaner le masque chauve d'un démon non loin du visage radieux d'un ange, où il allon-

geait le col d'une guivre au-dessus de la tête d'une vierge, où il plaçait un cri de révolte tout près d'un hymne, la caricature à côté de l'extase.

Soudain, à l'extrémité d'une galerie, nous voyons poindre une étoile brillante. Elle nous guide, elle grandit ; le jour reparaît, et nous nous trouvons au milieu du chœur exhumé, restauré, où le soleil verse des flots de lumière à travers les vitraux et les rosaces. Là, des piliers élancés soutiennent des voûtes aériennes, le marbre vert, extrait des montagnes de Norwége, s'allie au granit rose du Groënland ; la flore architecturale du moyen âge pousse partout ses touffes vivaces, inonde les corniches, se glisse dans les cannelures des pilastres, et enroule autour des balustres ses capricieux festons. Un jubé coupe le chœur et voile le sanctuaire, comme un iconostase byzantin : c'est un rideau de pierre, sculpté à jour, qui s'élève du pavé du temple au sommet de la nef. Trois étages d'ogives aiguës le composent ; ces baies hardies s'élancent vers le ciel soutenues par des faisceaux de colonnettes, et plongent leurs pointes amincies dans un fouillis d'arabesques. Entre les ogives, de fines nervures découpent

le vide, et la fantaisie inépuisable de l'art gothique emmêle ses ornements délicats. A travers ce feuillage touffu, à travers les baies ogivales, à travers les trèfles évidés, l'œil plonge au milieu des arcanes mystérieux du sanctuaire : mais au lieu d'un autel catholique, éblouissant d'or et de pierreries, il voit se dresser un pâle fantôme de marbre blanc. C'est le Christ de Thorwaldsen, statue sévère et froide, qui semble l'image même de la réforme au milieu de ce temple bâti par la foi naïve et enthousiaste du passé.

La beauté du chœur fait regretter plus vivement la profanation de la nef et du transept ; un profond sentiment de tristesse s'empare de l'âme à la vue de cette grande œuvre de l'homme, que l'homme a mutilée. Ainsi, des siècles ont accumulé leur travail pour élever la cathédrale de Trondjem ; des générations en prière en ont usé les dalles avec leurs genoux ; des rois y ont reçu la couronne et y ont suspendu leurs trophées ; chaque navire rentrant aux ports de Norwége est venu apporter à la basilique le tribut d'un ornement enlevé à des pays lointains, comme chaque galère vénitienne rapportait une pierre pour l'autel de Saint-Marc.

Puis un jour les luthériens suédois ont assiégé Trondjem, et tandis qu'ils donnaient l'assaut, dans la cathédrale, le primat de Norwége, entouré d'un cortége d'évêques et d'archidiacres, implorait la miséricorde du ciel; les femmes et les enfants entrevoyaient pour la dernière fois, à travers les dentelures du jubé, les splendeurs du culte catholique; ils se prosternaient devant la triple châsse de saint Olaf, palladium de la cité, soutenue sur les épaules de quarante prêtres. Soudain, les portes de l'église se sont effondrées, un flot de fanatiques s'est rué dans le sanctuaire; ils ont dispersé les reliques, déchiré les ornements, égorgé les prêtres; de la cathédrale de Trondjem ils ont fait une écurie, de la châsse du saint ils ont fait des rycksdales, des évêques ils ont fait des martyrs!

Il y a deux ans, le chœur de la cathédrale de Trondjem revit un instant la pompe des anciens jours : Oscar II, roi de Suède, y reçut la couronne de Norwége, suivant un usage séculaire, interrompu par la conquête danoise, remis en vigueur et imposé aux souverains par la constitution de 1814. Depuis les vieux rois de Norwége, Bernadotte s'y soumit le premier, et

renoua ainsi la chaîne brisée des traditions nationales. Le soir de la cérémonie, l'ancien maréchal de France, qui avait troqué son bâton semé d'abeilles contre une double couronne, faisait part à son confident intime, Adlercreutz, de ses impressions du jour; il avait été fort ému, disait-il, et s'était souvenu d'une cérémonie qui l'avait encore plus vivement impressionné : « C'était, je pense, vers 1780, avait-il ajouté, » et la scène s'est passée au régiment des gardes- » françaises; un jour, à la parade, le sergent » me fit sortir du rang; puis, me saluant de » l'épée et s'adressant à la troupe, il s'écria : Au » nom du roi, vous reconnaîtrez pour caporal le » nommé Bernadotte (Charles-Jean). Aujourd'hui » on m'appelle encore Charles-Jean, mais je ne » suis plus caporal. »

A Trondjem, les débris du passé se dérobent sous une ville moderne; il faut les chercher et les découvrir sous l'écorce récente qui les cache. Les remparts de l'arsenal s'élèvent sur les débris de l'ancien palais des rois de Norwége, dont quelques murs énormes restés debout attestent seuls l'antique magnificence. De nos jours, lorsque le souverain vient recevoir la couronne à Trondjem, il habite le nouveau château. Ce

palais passe pour le plus vaste édifice de bois qui soit au monde, ce qui ne le rend pas plus beau. A côté des vestiges de l'ancienne demeure royale, s'étend une plate-forme sablonneuse, assez étendue et à demi envahie par des habitations de chétive apparence. Cette place est une sorte de forum norwégien : là se réunissaient en plein air les assemblées de la nation, comme jadis les Francs au champ de mai ; là, le peuple délibérait en armes, votait la loi, rendait la justice, décidait de la paix ou de la guerre. Dans ces parlements primitifs, les choses se passaient de façon assez pittoresque : point de décret de convocation ; un bâton constellé de caractères runiques passait dans les campagnes de main en main et annonçait la réunion prochaine de l'Ore-thing. A l'assemblée, l'un des membres, fût-ce le roi, émettait-il une proposition contraire à la loi, il suffisait que l'un des assistants poussât le vieux cri de *Haro*, qui a retenti jusqu'au fond de notre Normandie, pour que, devant ce *veto* populaire, la proposition ne pût être discutée. C'était l'adoption de la question préalable. Devant l'assemblée avaient aussi lieu les épreuves par l'eau et par le feu, et les combats judiciaires. Le roi était le président de

l'Ore-thing, président sans pouvoir, et soumis au caprice des tempêtes populaires : il n'était pas rare, dans la chaleur du débat, de voir des orateurs porter la main à leur glaive, et la discussion finir en bataille. Parfois aussi la tragédie faisait place à la comédie. Le roi Hakon voulait convertir ses sujets au christianisme ; l'opinion publique était peu favorable à ce projet. A cette époque, les adorateurs des dieux païens se distinguaient par leur prédilection pour la viande de cheval, nourriture particulièrement agréable à la divinité, paraît-il, et qu'on servait aux festins célébrés en l'honneur d'Odin ; naturellement les prêtres chrétiens en proscrivaient l'usage. Un jour, à l'assemblée de l'Ore-thing, on présenta à Hakon quelques tranches de cheval : le prince s'exécuta de bonne grâce et mangea avec appétit ; il pensait sans doute que les concessions sauvent les gouvernements. Pour arroser la viande de cheval, ses sujets lui présentèrent l'hydromel dans la corne d'Odin. Cette fois Hakon témoigna que l'esprit est de tous les pays et s'acclimate sous toutes les latitudes ; il prit la corne d'Odin ; mais, avant de boire, il bénit le breuvage en faisant sur la coupe le signe de la croix ; le peuple s'indigne, mille cris s'élèvent :

« Eh quoi! reprend tranquillement le prince, ne voyez-vous pas que je trace la figure du marteau de Thor, le dieu que vous adorez? »

Trondjem s'entourait autrefois de remparts cette ceinture menaçante est remplacée par des prairies bien cultivées, émaillées de fleurs, et qui ont mérité aux environs de la ville le nom de « Jardin de la Norwége ». La ville de Trondjem montre pourtant les ruines d'une antique citadelle; un couvent, transformé plus tard en forteresse et en prison d'État, s'élève sur l'une des îles du fjord, en face de la ville, et porte le nom de Munckholm, « le rocher des moines ». C'est la promenade aimée des habitants; des talus gazonnés, des remparts percés d'embrasures où des canons allongent une gueule éternellement muette, remplacent les bastions massifs et les donjons de la vieille forteresse; une tour chancelante élève encore ses ruines au centre de l'île, elle est percée à son sommet d'une lucarne étroite garnie de barreaux vermoulus. Le soldat qui nous guide nous montre cette ouverture et prononce un mot: « *Schumacker.* » Ce nom évoque dans notre âme un lugubre souvenir. Sur ce rocher, dans cette tour, languit vingt-trois ans un de ces hommes

que la fortune ne semble élever au faîte des grandeurs humaines que pour rendre leur chute plus retentissante.

Né dans une échoppe de Copenhague, Schumacker devint ministre, comte, presque roi ; il vécut à une époque où les nations de l'Europe s'inclinaient partout devant l'autorité absolue des rois : chez les peuples scandinaves seuls, et en Danemark surtout, l'aristocratie avait conservé son prestige et son pouvoir. Schumacker lui déclara une guerre à mort. En soutenant la prérogative royale, le ministre assurait sa propre puissance. Ce Richelieu danois abaissa les grands comme l'illustre cardinal; de plus, il voulut les humilier. Assis sur les marches du trône, maître absolu sous le nom du faible Christian VII, il allait épouser une fille de sang royal, quand, au milieu de ses prospérités, le pied lui glissa. La rapidité et l'arrogance de sa fortune avaient préparé sa chute ; une conspiration de palais la consomma. Accusé de haute trahison, condamné à la peine capitale, Schumacker marcha à la mort la tête haute, avec une indomptable fermeté. Il avait monté les degrés de l'échafaud, le fer était levé, quand du milieu de cette foule qui avait toujours

acclamé Schumacker, reconnaissant en lui un de ses enfants, s'élève le cri mille fois répété de « Grâce, grâce ! » Un officier fend la foule ; il est porteur d'un pli royal : Christian VII faisait grâce de la vie au condamné, et commuait sa peine en une captivité perpétuelle.

Enfermé dans la citadelle de Munckholm, Schumacker contempla pendant vingt-trois ans, de la fenêtre de sa prison, un spectacle fait pour donner le spleen au cœur le plus résolûment joyeux. Du pied de la tour, nous voyons se dérouler autour de nous un panorama digne de servir de cadre aux sombres tragédies du Nord : vers l'ouest, une digue de montagnes dresse au dessus du fjord ses murailles perpendiculaires, cache la vue de l'Océan et protége Trondjem contre les tempêtes. Du côté de la terre, sur une presqu'île plate, la ville étale ses maisons basses au milieu desquelles les rues tracent des sillons réguliers. Le fleuve Nidelven, dont pendant des siècles Trondjem porta le nom, entoure la ville comme un anneau et semble la séparer du continent. Au-dessus de la foule des maisons, la cathédrale dresse sa masse informe : une coupole moderne en plomb pose sur le vieux toit vert-de-grisé de la basilique, et accroche au

passage un pâle rayon de soleil, glissé entre deux nuages. Les montagnes qui ferment l'horizon cachent leur cime dans une brume noirâtre et semblent décapitées : on dirait des pyramides tronquées, sur lesquelles le ciel s'appuie lourdement. L'eau du fjord, sombre et blafarde, a des reflets d'étain ; autour du rocher de Munckholm des mouettes passent par bandes nnombrables. Le vent les emporte, les roule et les fait à chaque instant chavirer dans leur vol. Devant un tel spectacle, Schumacker, le cœur mort à l'espérance, dut accuser plus d'une fois la clémence royale.

En revenant à Trondjem, nous trouvons la population répandue dans les rues, prenant le frais et respirant, après une orageuse journée de juillet; les bourgeois, sur le seuil de leurs portes, lisent les journaux de Christiania, vieux déjà de quatre jours ; des groupes discutent ; pas un éclat de rire, pas un cri, mais un parler lent et traînant : on se croirait volontiers sur la place d'une ville de basse Normandie, le dimanche après vêpres. Ce rapprochement n'est peut-être pas tout à fait fortuit : la Normandie n'est qu'une colonie norwégienne qui a renié sa métropole, et les chicaniers bourgeois de Vire et de Coutances

ont peut-être des cousins logés sur la rue de Munkegaden, orgueil de la cité de saint Olaf.

A Trondjem, il faut habiter un hôtel anglais et visiter une auberge norwégienne. Nous pénétrons, en descendant quelques marches, dans une sorte de souterrain, moitié cave, moitié salle à manger ; des nuages de fumée se suspendent aux voûtes ; des bourgeois, des marins, quelques paysans, assis autour des tables, fument, mangent et boivent en silence. Sur une sorte de comptoir, se dressent des pyramides de poisson cru, des montagnes de viande fumée, auprès desquelles un vase massif regorge de poivre rouge ; une fontaine verse des torrents de spiritueux : l'eau de feu coule à pleins bords. Chaque convive va lui-même charger son assiette, arrose ce qu'elle contient de poivre rouge, avale, et se sert avec régularité des rasades pantagruéliques ; puis il va se rasseoir, et semble ruminer son dîner.

Le Norwégien paraît au premier abord le plus taciturne des hommes ; il ne rit jamais et pleure rarement. L'émotion est chez lui silencieuse, ou du moins elle n'a guère que des notes égales pour rendre le plaisir et la peine ; à entendre parler des Norwégiens, sans les comprendre, il

est difficile de deviner si leur langage exprime la joie ou la douleur.

Au fond de la pièce où nous avons pris place, une trentaine de personnes sont assises à la même table ; à une extrémité, se tient une jeune femme vêtue de blanc ; à ses côtés un vigoureux garçon paraît son fiancé ou son mari. En face du premier couple, à l'autre bout de la table, nous voyons un homme enveloppé jusqu'au menton dans une houppelande noire et portant des rubans de crêpe enroulés autour de ses deux bras; ses voisins sont également en deuil. Les autres convives absorbent énergiquement les provisions qui chargent la table, boivent avec intrépidité et parlent peu. Ils ne paraissent ni gais, ni tristes, mais affairés ; ils dînent. Nous ne saurions dire s'ils assistent à un repas de noces, ou à l'un de ces festins mortuaires qui suivent les funérailles, et dont l'usage s'est perpétué en Norwége. Curieux de pénétrer ce mystère, nous interrogeons le maître de l'auberge, qui parle un peu d'anglais : « Est-ce un repas de noces ou de funérailles? demandons-nous. — L'un et l'autre à la fois, répond l'aubergiste ; ce festin est donné en commun par deux voisins, dont l'un a perdu sa femme avant-

hier, et dont l'autre marié sa fille au jeune homme que vous voyez. Ils ont fondu les deux cérémonies en une seule, c'est plus commode et moins cher. En bons pères de famille, ils ont profité de l'occasion. »

Trondjem s'adosse aux derniers soubassements du Dovre-Fjeld. Ce mot, qui signifie « montagne du Dovre », désigne l'une des portions les plus importantes et les plus pittoresques de la grande chaîne scandinave. Le Dovre-Fjeld est un massif montagneux qui s'étend du nord-est au sud-ouest et qui mesure plus de cent lieues de long sur cinquante de large. Il se hérisse de cimes dont quelques-unes sont les plus élevées de la Norwége ; d'innombrables glaciers descendent sur ses flancs, comme des coulées de lave sur les rampes d'un volcan ; les fleuves les plus importants de la Norwége s'échappent en mugissant des gorges du Dovre, pour rouler au loin leurs eaux tourmentées. D'une part, on voit le Dovre-Fjeld projeter ses ramifications jusqu'aux fjords de Trondjem et de Molde, jusqu'aux plages où vient mourir le flot de la mer du Nord, et, de l'autre côté, sur le versant méridional, s'affaisser en formant la vallée de Gulbrandsdal,

jusqu'aux rives du lac Mjösen et du golfe de Christiania.

Pour se rendre de Christiania à Trondjem, de la jeune capitale à la vieille métropole, il faut franchir la chaîne du Dovre-Fjeld, et frôler le pied de son pic le plus élevé, le Snœhattan, ou *Chapeau de neige.* Un bout de voie ferrée part de Trondjem, pour aller à la rencontre d'un autre tronçon, construit entre Christiania et l'extrémité du lac Mjösen; mais ces deux lignes ne mesurent pas à elles deux trente lieues de longueur; pour opérer leur jonction, elles devront se résigner à un long détour, et tourner le Dovre-Fjeld qu'elles ne sauraient attaquer de front.

Le chemin de fer nous emmène donc de Trondjem; il serpente hardiment au milieu d'un fouillis de montagnes, se suspend parfois au-dessus des abîmes, enjambe d'une cime à une autre en franchissant une vallée sur quelque viaduc aérien ou se fraye un chemin à travers le roc nu, où la poudre a fait brèche; bientôt la machine ralentit son allure, monte, s'épuise, souffle et s'arrête enfin en pleine forêt, au milieu d'une côte! La karriole, cet oiseau léger des montagnes, pourra seule nous conduire

dans la région où se dressent les sommets escarpés du Dovre.

Le géant s'annonce pacifiquement, comme s'il craignait d'effrayer le visiteur. Il nous offre d'abord une vallée boisée, protégée contre la bise glaciale de la mer ; là, nous retrouvons les essences des régions tempérées, le chêne, le hêtre, le frêne, arbres de la patrie que nous revoyons avec la joie de la frileuse Mignon apercevant des orangers. Dans un pli de la montagne, court un frêle cours d'eau, dont le murmure n'a rien d'inquiétant : nous croirions remonter le cours d'un gave des Pyrénées, n'étaient la physionomie des habitations et celle des habitants. Là, comme en Suède, point de village ; de loin en loin apparaissent des fermes norwégiennes, blotties dans la verdure ; chaque famille vit isolée dans son domaine, comme dans un petit empire. Les quatre ou cinq maisonnettes qui composent le gaard se groupent autour d'une habitation plus grande ; c'est le palais du chef de clan ; il est surmonté d'une sorte de flèche en bois sculpté, beffroi de cette cité en miniature. Les pans découpés de cette tourelle rustique laissent entrevoir une cloche qui appelle les serviteurs à l'heure du repas,

qui donne à tous le signal du travail et du repos.

Chacune des maisonnettes a la forme d'un chalet suisse; un cordon de sculptures court le long des corniches ; des balcons en saillie s'accrochent aux fenêtres, et un escalier à jour enroule sa spirale à l'un des angles du bâtiment. Seulement ces habitations légères se dressent sur une sorte de piédestal en madriers de vingt pieds de haut, assis lui-même sur des blocs de pierre; c'est un chalet suisse juché sur le toit d'une hutte d'Islandais. Le rez-de-chaussée sert pendant l'été de hangar ou de magasin, et pendant l'hiver, c'est-à-dire pendant plus de huit mois, les neiges en condamnent l'entrée et l'ensevelissent sous leur blanc linceul. La couche épaisse tombée du ciel s'égalise, se durcit, se moule sur le sol; ce lourd vêtement de la terre norwégienne s'unit à elle et semble en faire partie. L'été, quand le vêtement est tombé, les maisons paraissent déchaussées et laissent voir leurs fondations.

Les toits présentent alors une autre particularité; le Norwégien, auquel le roc laisse à peine quelques arpents à cultiver, transporte des mottes de terre végétale sur son toit exposé au soleil; il ensemence ce champ artificiel et y fait la ré-

colte : les faucheurs norwégiens sont tenus de déployer l'agilité de nos couvreurs, pour couper ces moissons aériennes.

Tandis que les serviteurs travaillent, tandis que les femmes, condamnées comme chez les peuples primitifs à partager les fatigues et les efforts de l'homme, labourent, battent le blé, pansent et étrillent les chevaux, le père et le maître de la famille, le seigneur-paysan, comme il s'appelle lui-même, est assis le plus souvent au seuil de sa demeure, et contemple paisiblement son royaume, en aspirant les bouffées de sa pipe monumentale. Il porte des bas de laine chinés, des souliers découverts à boucle de métal, des culottes courtes ; son habit à la française, à basques flottantes, à collet rabattu, laisse apercevoir un gilet brodé. C'est du plus pur Louis XV ; mais si le costume est aristocratique, la coiffure est révolutionnaire ; elle se compose du bonnet phrygien de la Liberté, en laine rouge, du bonnet du sans-culotte, jurant sur un costume dont la coupe, sinon l'étoffe, n'eût pas été désavouée par un tailleur de la cour de Versailles.

Lorsque vous approchez du seigneur-paysan pour lui demander des chevaux ou un gîte, il vous accueille avec un mélange de hauteur et de bon-

homie, il vous tend la main, et après vous avoir montré la chambre du voyageur, confortable souvent et toujours brillante de propreté, il vous ramène dans sa propre demeure. Il vous fait asseoir au milieu de la grande salle, où le soir se réunit la famille ; ce n'est plus un aubergiste, c'est un hôte. Vous pénétrez alors au fond de la vieille Norwége, dans un monde immobilisé depuis des siècles, immuable et pourtant vivant, qui pense, croit et agit, mais comme ses aïeux lui ont appris à penser, à croire et à agir. La vétusté de l'ameublement ferait la joie de nos collectionneurs ; ils s'en disputeraient les pièces avec passion. Des lits à baldaquin et à colonnes, des bahuts sculptés et coloriés, des crédences circulaires se dressent le long des murailles, entre les pièces suspendues d'une vaisselle de faïence grossière, mais d'un éclat éblouissant. Quelques images décorent les murs dans des cadres de bois verni ; le portrait de Napoléon le Grand s'y trouve souvent, comme dans une chaumière de France. Le Nord a ses légendes, mais les légendes de l'Occident ont retenti jusqu'au fond du Dovre-Fjeld, comme par un écho lointain, répercuté de nation en nation.

Deux cadres se font face et occupent une place

d'honneur : l'un montre invariablement le portrait du roi, *der Kong,* comme disent les Norwégiens, en uniforme d'officier ; l'autre renferme un exemplaire de la Constitution libre, que les représentants du peuple, paysans pour la plupart, ont votée à Eidsvold en 1814. Chaque Norwégien pourrait réciter par cœur cette constitution à laquelle Bernadotte et ses successeurs ont prêté serment. Ce que nous appelons en France « pacte fondamental » porte en Norwége un nom plus simple, celui de *grand law,* la grande loi ; les Norwégiens la chérissent comme le plus précieux de leurs biens, et s'il fallait se prononcer entre le roi et la constitution, ils n'hésiteraient pas ; ils se lèveraient comme un seul homme pour la défense de cette indépendance presque républicaine dont ils sont et dont ils se savent dignes.

La Norwége est le pays du monde dont l'organisation politique se rapproche le plus de celle de la Suisse ; elle forme une confédération de paroisses, et chaque paroisse est une confédération de familles. Sous la domination danoise, la Norwége n'existait pas comme nation, mais l'indépendance de l'individu et celle du canton avaient été respectées ; la libre administration

des affaires locales a toujours été regardée par le Norwégien, aussi bien que par le Suisse, comme un droit et comme un devoir ; on dirait que la nature a voué ces deux peuples au système de la fédération en les fractionnant en une multitude de petites circonscriptions, enfermées elles-mêmes dans des frontières naturelles qui sont infranchissables pendant une partie de l'année ; chaque vallée, chaque bassin de torrent est tenu de vivre de sa vie propre.

Assis au foyer d'une famille norwégienne, près de l'âtre où petille un bon feu, nous nous laissons observer par nos hôtes. Leur accueil est réservé d'abord. Ils considèrent ces étrangers venus d'un pays dont le nom retentit rarement dans leurs solitudes ; de grands garçons, debout autour de nous, les bras pendants, l'air un peu gauche, nous offrent le type norwégien dans toute sa pureté ; ils sont vigoureux, solidement musclés ; leur chevelure est d'un blond tirant sur le roux, leur visage s'encadre invariablement dans un collier de favoris touffus : l'aspect rappelle celui des Yankees, avec moins d'assurance et plus de distinction. Les Norwégiennes semblent taillées à coups de serpe ; dans la première jeunesse, l'éclat de leur teint est éblouissant ;

bientôt le visage se hâle, se ternit, mais conserve toujours un air de force et de santé. Les Norwégiennes sont prévenantes et douces, leur langage est affectueux, elles tutoient le voyageur comme un frère. La mère de famille vaque aux soins du ménage, commande aux servantes, dirige les apprêts du festin avec le coup d'œil d'un général qui ordonne la bataille, sans prendre part à l'action ; de grandes et fortes filles lui servent d'aides de camp. Des poussinées d'enfants grouillent autour de nous, et nous regardent ébahis ; leurs bonnes figures fraîches sont à demi cachées par d'énormes bonnets rouges. Tous, hommes, femmes, enfants, ont un cigare à la bouche ; le tabac est une passion chez les peuples scandinaves : il berce cette rêverie mélancolique qui est le farniente du Nord. Le Norwégien ne dit pas : « J'ai attendu deux heures », mais « j'ai fumé deux heures ». Quant aux Norwégiennes, elles ne dédaignent pas plus le cigare que les indolentes créoles de la Havane.

Cependant le chef de famille prend la parole : il parle d'ordinaire un peu anglais, et se montre alors assez prodigue de questions, sans être importun : « D'où venez-vous ? que faites-vous ?

que fait-on dans votre pays ? » Lorsqu'il nous fut donné de communiquer avec nos hôtes, nous fûmes étonnés de l'étendue relative de leurs connaissances, de la rectitude de leur jugement. Point d'imagination, mais un bon sens froid ; point de ces aspirations qui dégénèrent trop souvent en appétits ; leur intelligence semble droite, saine, et un peu lourde ; leur esprit a une belle carnation, comme leur visage.

A Bjerkaker, la nature change d'aspect, nous sommes au seuil du Dovre proprement dit. Devant nous se dresse une multiple rangée de pics menaçants ; leurs cimes sont dentelées comme des mâchoires de requins. Une brèche ouverte entre deux montagnes va nous livrer passage ; ce trou gigantesque et béant, dont l'œil ne saurait sonder la profondeur, rappelle cette bouche de l'enfer que Dante a décrite et que Doré nous a montrée. C'est la même grandeur sombre, les mêmes abîmes s'ouvrant en tous sens, se croisant, s'enchevêtrant ; c'est la même nature désespérée. Un ciel de plomb, où les nuages se poursuivent et se heurtent, ajoute encore à l'âpre désolation du site, et nous cherchons le sinistre avis que le poëte a inscrit à l'entrée du gouffre, et qui aurait pu être l'épigraphe de son œuvre.

Lentement, péniblement, nous nous élevons le long des flancs de la montagne ; des sapins horizontaux penchés sur l'abîme en cachent la profondeur, mais le bruit du torrent ne nous arrive plus que comme un écho affaibli. Nous passons sur des ponts chancelants, dont la Norwége a conservé le monopole : ce sont des troncs de sapin non équarris, juxtaposés et retenus l'un à l'autre par des liens d'osier. Le sol que nous foulons offre l'image de la désolation ; des racines tourmentées courent entre les rochers et font trébucher notre cheval ; de pâles bouleaux tordent leurs bras comme des spectres ; des rafales de neige rasent la terre avec un sifflement aigu. Au-dessous de nous, dans le précipice, les nuées ondulent en mer houleuse. Un voile de brume nous cache les hauts sommets de la chaîne ; il crève par places et laisse entrevoir à travers ses déchirures une aiguille neigeuse ou la nappe froncée d'un glacier : parfois le sombre rideau se relève tout à fait, se replie comme une voile larguée et retombe ensuite. Nous avons entrevu des horizons lumineux, des perspectives brillantes, qu'éclaire un soleil invisible pour nous, et une barre de glaciers fermant l'horizon comme une muraille de diamants. Pendant ces

rares éclaircies, nous oublions quinze heures de voyage, la fatigue, le froid qui nous pénètre, nous ne cherchons plus la ferme qui va nous offrir l'abri de la nuit; nous contemplons la nature lugubre, mais imposante, où règnent ces deux majestés : la Montagne et le Nord.

Cependant, notre cheval rassemble les restes d'une ardeur qui s'éteint ; il presse le pas, flairant l'approche de l'écurie, et nous découvrons une ferme misérable, accrochée à une pointe de rochers et dominant un lac aux eaux mortes. Sans doute, c'est la demeure de rudes montagnards, chasseurs de rennes et dénicheurs d'aigles. O surprise ! dans une première pièce, nous apercevons tout d'abord des voiles bleus, des chapeaux de paille, et des ombrelles accrochées au mur ; à côté nous entendons des éclats de voix et le bruit d'un joyeux souper. Nous tombons dans une colonie d'Anglais, qui a planté sa tente sur le plateau du Dovre pour une quinzaine de jours, dans le but avoué de faire la guerre au gibier de la montagne et d'exterminer les poissons des lacs. Faisons justice d'un préjugé, qui fut peut-être une vérité : l'Anglais en voyage passe pour un compagnon de route désagréable; on le dit sec, anguleux et gourmé.

En Norwége, nous n'avons rencontré que des gentlemen de relations faciles, charmés de faire connaissance, sans mettre dans leurs ouvertures un empressement gênant. A Aune, tel était le nom de la ferme du Dovre-Fjeld, après un dîner composé de saumon sous toutes les espèces, rôti, bouilli, fumé, salé ou cru, de langues de rennes et d'excellent laitage, pêcheurs et chasseurs nous racontèrent leurs exploits du jour. L'un avait lutté pendant plusieurs heures avec un saumon, qu'il avait fini par noyer dans l'air, disait-il, en lui tenant la tête hors de l'eau; l'autre rapportait plusieurs douzaines de cet oiseau à la chair délicate que les Écossais appellent grouse et les Norwégiens « ripa ». La conversation s'anima bientôt; elle roulait sur les sports divers, dont les Anglais sont si friands, sur leur besoin de déplacement et sur ces excentricités dont le renom a fait plusieurs fois le tour du monde : « J'ai connu un compatriote, dit un des convives, qui voyageait sans cesse, mais dans un but unique, celui d'assister aux révolutions. Il passait sa vie à courir de contrée en contrée, de continent en continent, pour suivre les insurrections, lorgner les émeutes et comparer les séditions. Il se tenait fort au courant de

la politique, flairait les révolutions, lisait tous les journaux, tâtait le pouls des peuples, et dès qu'il avait vent d'un de ces symptômes, *de la chute des rois avant-coureurs funestes*, il agrafait sa valise et prenait l'express. Il retenait les places d'avance, louait une fenêtre à des prix fantastiques dans les quartiers où les révolutions éclosent et fleurissent. C'était d'ailleurs un homme instruit, parlant plusieurs langues, tory enragé : il n'était jamais venu en Norwége ; il connaissait admirablement la France et l'Espagne. »

Le lendemain, l'air est pur, le vent a nettoyé le ciel, balayé les nuages; le soleil fait resplendir les neiges éternelles ; il égayerait le paysage, si ces contrées pouvaient être égayées. Nous continuons à monter à travers les gorges de la Driva, dont le nom devrait être cité à côté de la vallée de Chamonix, ou du col de Balme, parmi les plus grandioses conceptions de la nature. La Driva prend sa source dans les glaciers du Dovre-Fjeld ; torrent d'abord, elle se grossit d'autres torrents, attire à elle toutes les cascades de la montagne, les boit, se gonfle et forme un fleuve qui n'est qu'une suite ininterrompue de rapides et de cataractes. La Driva descend entre

deux parois de granit, s'irrite contre les rochers qui lui barrent le passage, les frappe, les effrite, lance en l'air des panaches de fumée, roule des quartiers de roche et finit par s'abîmer dans un gouffre sans fond, entre deux piliers de basalte, tellement rapprochés que les montagnards prennent plaisir à bondir de l'un à l'autre. La végétation a disparu ; partout le roc nu, affectant les formes les plus étranges, tour à tour portique, temple ou colonnade. Là, des blocs cannelés de hauteur irrégulière et juxtaposés paraissent un orgue de géant. Plus loin, d'autres blocs semblent des animaux fantastiques, des dragons, des mastodontes, pétrifiés dans les derniers cataclysmes du globe ; il en est qui ont reçu des noms expressifs : « l'église », « la tour », « l'homme à cheval ». Des cônes de granit, hauts de huit à neuf cents pieds, s'étagent autour de nous et nous accompagnent comme un décor mobile ; ils s'écartent pour nous livrer passage, se resserrent derrière nous, varient sans cesse leurs aspects, et nous offrent à chaque pas des perspectives plus sombres, plus mornes, plus désolées. Leurs crêtes ont arrêté au passage quelques nuages légers, accrochés aux dentelures des pics ; leurs flancs sont sillonnés

de filons neigeux qui laissent tomber des cascades, ces larmes de la montagne.

Arrivés au point culminant du col, point longtemps désiré et péniblement atteint, nous espérons descendre, quand une plaine immense, noire, boueuse, s'étend à perte de vue devant nos pas : nous sommes en pays plat, à quatre mille pieds au-dessus de la mer! Nous chevauchons silencieusement sur cette table désolée, semée d'éminences sablonneuses ; pas un arbre ne vient reposer l'œil et rompre la monotonie de la perspective : c'est la Laponie au sommet des Alpes scandinaves. Le sentier côtoie des cours d'eau, des fleuves plus larges que la Seine à Paris. Des lacs se suivent et se ressemblent; pas un poisson dans leurs eaux, pas un brin d'herbe sur leurs rives. Les heures se succèdent et les steppes se succèdent comme les heures, interminables et implacables : la nature norwégienne se révèle alors à nous avec son caractère particulier qui est la prolongation de l'effet, la grandeur dans l'uniformité. En Norwége, tout a des proportions démesurées; les torrents sont des fleuves, les cascades sont des cataractes, les vallées mesurent quatre-vingts lieues de longueur sur dix de large.

Cependant quelques reliefs se détachent des plaines suspendues que nous traversons et les bordent d'une ceinture de pics et de glaciers. Nous distinguons le Rondane, pareil à une forteresse démantelée, et le Snœhattan, ou Chapeau de neige, le mont le plus élevé de la chaîne, dominant l'horizon de sa blanche coupole. Mais ces sommets, dont l'altitude ne dépasse guère sept mille pieds, sont humbles, comparés aux plans inférieurs d'où ils jaillissent : si, au contraire, les convulsions du globe avaient jeté au-dessus de cette base trapue, de cet entassement cyclopéen, le massif du mont Blanc, avec ses aiguilles de roc, ses dômes neigeux, ses mers de glace, la nature norwégienne n'aurait pas d'égale. Telle qu'elle s'offre à nous, la Norwége, si elle conserve une originalité sauvage qu'on chercherait vainement ailleurs, doit céder la palme de la beauté à la Suisse, à ce coin de terre privilégié, où la nature a résumé ses splendeurs.

Arrivés à la déclivité du plateau, nous voyons rouler au-dessous de nous un océan de montagnes dont les pics les plus saillants atteignent à peine notre altitude; c'est une mer agitée au milieu de laquelle la vallée de Gulbrandsdal creuse un

sillon majestueux. Nous voyons cette vallée sous nos pieds comme un tapis verdoyant ; elle est émaillée d'habitations, d'eaux jaillissantes, de forêts ; des clochers émergent comme des aiguilles du fond de tous les plis du terrain : Gulbrandsdal, nom sonore, rappelle au cœur des Norwégiens un souvenir patriotique. Dans cette vallée, au commencement du quinzième siècle, s'était engagée une troupe d'envahisseurs écossais, commandés par un colonel Sainclair ; débarqués au fond du fjord de Romsdal, ils s'avançaient pour donner la main aux Suédois, autres ennemis de la Norwége, qui pressaient la ville d'Opslo, antique mère de la jeune Christiania. Les Écossais suivaient un défilé étroit ; des rochers surplombaient leurs têtes. Soudain, un mugissement se fait entendre comme la voix de la montagne en courroux, les rochers tremblent sur leur base, chancellent, s'écroulent, et écrasent les étrangers. Les paysans de Norwége avaient déraciné des quartiers de roche ; ils avaient préparé et déterminé l'avalanche : la conquête des Écossais devint leur tombeau ; pas un ne retourna porter à Édimbourg la nouvelle du désastre.

Cependant notre karriole, lancée au galop sur

une pente rapide, roule, bondit, vole et nous dépose enfin dans un vallon où paissent des bestiaux, où travaillent des laboureurs; nous mettons pied à terre sur le seuil de la ferme hospitalière de Dombaas. Après un voyage au pays des Titans, c'est une halte dans un coin du paradis terrestre.

CHAPITRE VIII.

UN FILS DU ROI DE THULÉ.

Un pèlerinage. — La légitimité en Norwége. — Chez les Tofté. — Un paysan fils de roi. — Le dernier des aigles blancs. — Dans le Romsdal. — La vallée des cascades. — Ballade norwégienne. — Journaux anglais. — La partie aux Iles. — Le Harald Harfagher. — Molde. — Un nouveau Robinson. — Un type disparu. — Sur les côtes. — Les Alpes submergées. — L'apparition. — Aalesund. — Un pirate retiré. — — Les précurseurs de Colomb. — Arrivée à Bergen.

A Dombaas, dans le Dovre-Fjeld, notre hôte était un homme fort intelligent. Il parlait couramment l'anglais, l'ayant appris à Trondjem, dans une sorte d'école supérieure réservée aux seuls fils de paysans. Ces jeunes gens, quand ils savent lire et écrire, vont à la ville passer quelques années, y acquièrent des connaissances pratiques destinées à étendre leur instruction sans les détourner de leur état primitif, puis reviennent vivre et mourir dans la ferme paternelle, préférant la condition de paysans instruits à celle de bourgeois ignorants.

Après souper, nous suivions des yeux dans la

grande salle du gaard les détails d'une opération culinaire : une jeune femme, agenouillée devant le foyer, puisait avec une écuelle dans un vase rempli d'une pâte bouillante, lançait en l'air le contenu de l'écuelle, le recevait fort adroitement sur une planchette, et nous offrait une pâtisserie fine, dorée, croustillante, parfaite en un mot ; nous jouissions du double plaisir de voir faire des crêpes et d'en manger. Tout à coup notre hôte, entre deux bouffées, interrompit cette occupation prosaïque :

« Vous avez entendu parler, dit-il, de nos vieux rois de Norwége, plus anciens que la cathédrale de Trondjem. Ils régnaient sur le pays il y a bien des siècles. C'étaient de grands guerriers, de grands buveurs, de grands coureurs de mer. Voulez-vous voir leurs descendants ?

— Mais nous les voyons, avons-nous répondu, croyant à une plaisanterie. Vous descendez tous de vos anciens princes.

— Détrompez-vous, reprit le paysan érudit. Mais ici, dans notre voisinage, vit une famille issue de sang royal. Elle tire son origine de *Harald aux Beaux Cheveux,* le premier qui gouverna toute la Norwége, réduisit les autres

princes du pays à ramer sur son navire de guerre et fit souche de rois. Cette famille a encore ses parchemins et son arbre généalogique. Nous appelons ces illustres voisins les *Tofté,* du nom de la ferme qu'ils habitent depuis des siècles. Ils sont riches d'ailleurs, possèdent trois cents vaches, et mettraient plus d'une semaine à visiter leurs terres, plus d'un jour à recevoir les comptes de leurs fermiers. Chacun les connaît bien dans le pays, quoiqu'on ne les voie guère, car ils vivent et ne se marient qu'entre eux. Si nous leur disons qu'il est bon de renouveler le sang des familles, et que leur race ne tardera pas à s'éteindre, ils répondent qu'ils le savent, mais qu'il vaut mieux pour un père n'avoir pas de fils que d'avoir des fils moins nobles que lui. »

Ces paroles avaient piqué notre curiosité. Nous résolûmes un pèlerinage à la demeure de ces Mérovingiens de la Norwége, qui, du haut de leurs dix siècles de noblesse, peuvent jeter un regard de dédain sur les dynasties régnantes, et traiter en parvenus les princes de droit divin.

Le lendemain, à l'heure où Paris rêve et où Trondjem n'est pas éveillé, nous filions

avec notre hôte sur la route qui mène de Dombaas à la station de poste la plus rapprochée : ce relais est tenu par les Tofté. Voir jusqu'à Harald aux Beaux Cheveux remonter ses aïeux, et louer des chevaux de poste, quelle déchéance! Il est vrai que les Parisiens ont vu récemment le fils d'un empereur d'outre-mer tenir un débit de liqueurs dans une commune suburbaine.

En arrivant au relais, nous apercevons sur le seuil une grande fille dont la stature imposante se détache dans l'encadrement de la porte comme une apparition. Sa robe est vert foncé, son corsage rouge est découpé et ouvert sur la poitrine, son profil est accentué, ses cheveux sont noirs, ses yeux ont quelque chose de l'oiseau de proie, et l'on dirait plutôt une paysanne des Abruzzes, qui fait le coup de feu dans la montagne, qu'une fille de la blonde Norwége. Est-ce aussi une descendante authentique des rois-pirates? Vérification faite, ce n'est qu'une servante.

« Où sont tes maîtres? » demande notre guide.

« Là-haut », répond-elle, en indiquant du doigt une ferme à demi cachée dans un pli de la montagne, plus près du ciel que de la route, et où mène un de ces chemins qui paraissent réser-

vés à l'usage exclusif des rennes, des chèvres et des touristes anglais. Décidément il faut aller chercher l'aigle dans son aire. Nous nous mettons en route ; notre hôte nous précède de ce pas lent et sûr particulier aux montagnards. Nous nous retournons de temps à autre pour admirer la vallée de Gulbrandsdal, noyée dans une brume transparente, et les cimes du Dovre, vivement éclairées, se profilant à l'horizon comme un décor d'opéra.

A moitié chemin de notre ascension, un vieillard et un jeune homme s'avancent à notre rencontre : c'est le chef de la famille Tofté et son fils unique. Ils nous ont vu d'en haut commencer notre ascension et ont voulu nous prévenir. Le père est un vieillard de haute stature, sec, un peu courbé, l'air à la fois timide et fier ; il porte le costume Pompadour de tous les paysans du Dovre-Fjeld, seulement il a remplacé les souliers à boucle par des sabots assez bien assortis avec le bonnet phrygien qui décore son chef. Le fils est un garçon d'une vingtaine d'années ; mais la pâleur maladive, les formes grêles, l'allure gauche du jeune homme contrastent avec la verdeur du vieillard. Dans ce rejeton rabougri se révèle déjà la misère d'un sang appauvri et

jamais renouvelé : le dernier fils des robustes rois de Norwége est petit comme un Grand d'Espagne.

« Voici des étrangers, dit notre hôte au vieillard, qui ont entendu parler de toi et de l'illustration de ta race. Ils viennent te voir.

— *Tacka* (merci), dit le vieux Norwégien en nous tendant la main, soyez les bienvenus » ; et il nous mène à la ferme qui, à l'exemple de toutes ses pareilles, semble plutôt un hameau que l'habitation d'une seule famille. Arrivé devant le bâtiment central : « Voici, dit le père, notre demeure ; nous y avons reçu deux rois, Charles-Jean XIV et Oscar Ier. »

Nous passons sous une porte en bois sculpté, et aussitôt une bonne odeur d'étable nous saisit ; au rez-de-chaussée de ce manoir rustique, une centaine de vaches, pressées devant leurs crèches, ruminent paisiblement sous les pieds plutôt que sous l'œil de leurs maîtres. Un escalier en spirale nous mène aux grands appartements, à l'étage noble, comme disent les Italiens. Une première pièce ressemble assez à la grande salle de tout gaard norwégien ; elle montre sur l'une de ses murailles un exemplaire de la constitution nationale, mais en face, à la place du portrait

absent du roi de Suède et de Norwége, apparaît sous verre un arbre généalogique. Près de ses racines, sont inscrits des noms de rois auxquels s'accolent des surnoms populaires : Harald aux Beaux Cheveux, Hardrath aux Pieds nus, Harold le Roux, Biorn aux Yeux étincelants. Le sommet de l'arbre s'épanouit en rameaux touffus, et une dernière branche, s'élevant au-dessus des autres, porte les prénoms du vieillard qui nous reçoit et ceux de son fils. A côté de ce dernier, nous remarquons un rameau cassé brusquement dans son développement, avant de s'être lui-même reproduit. « C'est là sans doute, demandons-nous en anglais à notre interprète, un autre fils du chef de famille. Il est mort prématurément?

— Il n'est pas mort, nous répond-on, mais il n'appartient plus à la famille. Il a épousé une fille du pays qui n'était pas de sa race, et il a été chassé du gaard de ses ancêtres. »

Plus loin s'ouvre une sorte de sanctuaire, musée des souvenirs de famille. C'est une grande et belle salle, où des branches de sapin, jetées sur le sol, saturent l'air de leur pénétrant parfum. Les poutrelles saillantes du plafond se détachent en vermillon sur fond d'azur. Le long des murailles enluminées voltigent des arabesques



Fiancée norwégienne.

Un fils de roi.

capricieuses. Des peintures sur bois s'enchâssent dans les panneaux ; elles représentent de vieux guerriers norwégiens serrés dans leur cotte de mailles, haut casqués, javeline au poing, framée à la ceinture, le front ceint d'un cercle de métal, emblème de la royauté dans ce siècle de fer ; derrière eux, la mer livide et une barque de pirate dressant sur les flots son col de dragon. Le fond de la pièce est occupé par une sorte d'estrade : là, sur de hauts dressoirs, s'entassent des pièces d'orfévrerie antique, des hanaps ciselés, des cornes d'abondance, des vidercomes, des ceintures d'argent oxydé, des plats de cuivre à découper un bœuf. Au milieu, sur un socle, se dresse une couronne haute et pesante, surmontée d'arcades où se suspendent des boules d'argent mobiles et frissonnantes comme les grelots du bonnet de la Folie. Cette couronne, bien qu'appartenant à une famille de sang royal, ne doit évoquer aucun souvenir princier. Dans le Dovre-Fjeld, chaque famille aisée possède une couronne semblable et la pose sur le front de ses filles au jour de leur mariage. C'est une relique précieuse qui se transmet de génération en génération. Les paysannes de Norwége sont chargées de bijoux pour marcher à l'autel : elles

s'avancent parées comme des madones d'Espagne. Le diadème massif ceint leur front et soutient leur voile nuptial ; leur col est emprisonné entre les multiples rangées de colliers lourds comme des chaînes. Est-ce un ornement ou un symbole ?

Cependant le royal paysan a pris la parole. Il raconte sans doute l'histoire de chacune de ces reliques avec l'orgueil de don Ruy Gomez de Silva forçant le roi d'Espagne à saluer le portrait de ses ancêtres. La voix du vieux Norwégien a pris un ton solennel, sa taille s'est redressée, son orgueil fait explosion, et nous comprenons le titre donné aux Norwégiens, de « Castillans du Nord ».

En 1814, Bernadotte traversait le Dovre-Fjeld pour se rendre à Trondjem, où il allait recevoir sur la tombe de saint Olaf la couronne de Norwége. Il passa une nuit sous le toit des Tofté avec sa suite et ses officiers. Le chef de la famille, père du vieillard qui nous reçoit aujourd'hui, avait fait préparer un festin pour cette cour en déplacement : dans la grande salle du gaard plusieurs tables étaient couvertes de la vieille orfévrerie que les Tofté conservent depuis des siècles. A l'extrémité de la salle, sous un dais

de feuillage, se dressait une table d'honneur, dominant toutes les autres. Elle ne portait que deux couverts. L'un était réservé au roi Charles-Jean, au soldat couronné; Adlercreutz, premier ministre de Bernadotte, chargé d'honneurs et de grands cordons, veut prendre l'autre place auprès de son royal maître, mais l'amphitryon rustique l'arrête, et s'installant lui-même aux côtés du prince : « Pour s'asseoir à cette table, dit-il, il faut être de sang royal. »

Nous nous disposons à quitter la demeure hospitalière des Tofté, lorsqu'une femme aux traits vieillis, à l'air hautain, entre dans la salle. Elle porte une lourde aiguière remplie d'*ottvik*, sorte d'eau-de-vie de grain dont les paysans norwégiens usent et abusent; elle nous en verse à chacun une tasse, nous présente en même temps quelques gâteaux secs et croquants avec des tiges d'angélique fraîche, et nous souhaite la bienvenue; c'est la sœur du chef de famille. Sous le toit des Tofté, elle est entourée d'une vénération superstitieuse; les voisins la respectent et la redoutent. Elle est restée fille, voulant rester noble, et s'est ensevelie dans les souvenirs de sa race. C'est elle qui, pendant les soirs d'hiver, redit à la famille assemblée les vieilles sagas,

les récits épiques de la vieille Norwége. Lorsque l'un de ses neveux s'est mésallié, c'est celle qui l'a chassé de la ferme paternelle et qui a prononcé sur lui la terrible malédiction norwégienne : « Puisse aucune porte ne s'ouvrir devant » toi, puisses-tu ne pas trouver un verre d'eau » si tu as soif, pas un manteau si tu as froid ; » puisses-tu regretter de n'avoir pas perdu la » vie, puisque tu as perdu l'honneur! »

Un jour un étranger, admis comme nous sous le toit des Tofté, cherchait à les rappeler à des sentiments plus modernes ; il les pressait de renoncer à leurs habitudes d'isolement, à leurs alliances entre parents. L'altière fille se leva, mena l'étranger sur la porte du gaard, lui indiqua du doigt la montagne, et montrant un aigle qui, immobile, les ailes éployées, planait sur l'une des aiguilles du Dovre : « Vois-tu cet aigle? » dit-elle. Tu sais qu'il en est beaucoup d'autres » qui vivent et se reproduisent dans nos monta- » gnes ; ce sont des aigles bruns. Mais autrefois » le Dovre-Fjeld possédait une autre race d'aigles » plus forts que ceux-là, plus beaux et surtout » plus intrépides. Ils ne se contentaient pas » d'enlever nos chèvres et de faire la guerre aux » éperviers, ils la faisaient aux hommes, et quand

» les chasseurs grimpaient le long des rochers, » eux ne fuyaient pas : ils s'élançaient sur » l'agresseur et lui mangeaient les yeux. C'était » la race des aigles blancs. Mais leur nombre » diminuait de jour en jour; on ne les apercevait » que rarement planant sur les sommets. Enfin, » on sut que le Dovre-Fjeld ne possédait plus » qu'un seul nid d'aigles blancs. Un jour le mâle, » qui était allé à la chasse, trouva au retour son » aire dévastée et sa famille disparue; des paysans » s'étaient élevés jusque-là, ils avaient tué la » mère et enlevé les petits. L'aigle appela long- » temps les siens, puis il se posa à l'endroit où » avait été son nid, l'œil fixé sur la vallée où ses » enfants avaient été emmenés. Alors les aigles » bruns de la montagne vinrent voler autour de » lui, et les femelles, se rengorgeant, lui laissaient » entendre qu'elles auraient aimé à le consoler. » Mais lui ne voyait et n'entendait rien : son » regard était toujours fixé sur la vallée. Les » autres aigles lui apportèrent de la nourriture, et » il la laissa pourrir sur le rocher. Alors, les » aigles bruns s'éloignèrent, et longtemps on » aperçut d'en bas l'aigle blanc immobile et » désolé; ses serres s'étaient comme enfoncées » dans le roc. Un jour, des chasseurs, à la pour-

» suite du renne, trouvèrent son squelette au
» même endroit, desséché et solitaire. Et nous
» aussi, ajouta la sœur des Tofté, nous sommes
» de la race des aigles blancs! »

A Dombaas la route se bifurque; l'une de ses branches court droit au sud, s'engage dans la vallée de Gulbrandsdal, en suit pendant quatre-vingts lieues les capricieux détours et aboutit à Lillehammer, petite ville située à l'extrémité septentrionale du lac Mjösen ; c'est la route directe de Trondjem à Christiania. L'autre branche s'infléchit vers l'ouest, suit le cours de la Rauma et conduit au fjord de Molde et aux rives de la mer du Nord par le val de Romsdal.

« Le Romsdal est aux autres vallées ce que le soleil est aux autres étoiles », dit un proverbe norwégien ; cette fois la sagesse des nations ne s'est pas trouvée en défaut. La Norwége offre dans ce coin de son territoire un abrégé de ses merveilles et aussi de ses contrastes. Sur les bords de la Driva, sur les hauts plateaux du Dovre, au pied du Snœhattan, c'est l'impression lugubre qui domine ; la nature s'y enveloppe éternellement d'un voile de deuil. Dans le Romsdal, au contraire, elle a varié les sites et multiplié les contrastes, elle est à la fois riante

et sévère, ouvre un frais vallon au pied d'un massif granitique, et étale ses grâces coquettes à côté de ses plus austères grandeurs. Le fond de la vallée, peu élevé, abrité des vents, se pare dès le printemps d'un manteau de verdure; des haies fleuries bordent le sentier, des bosquets arrondissent au-dessus de nos têtes leur dôme de feuillage, mais nous laissent voir à travers les branches des lilas ou des arbousiers le sombre profil des montagnes et la tête décharnée des fjelds que les neiges entourent d'un étincelant collier. A l'un des détours de la route, une vallée plus resserrée s'ouvre tout à coup et nous donne accès dans le royaume féerique des cascades ; de chaque roche tombe une cascade ; sur nos têtes, sous nos pieds jaillissent des cascades, d'autres murmurent au-dessus de nous, arrosent le chemin de leur poussière humide, se déroulent en longs rubans sur les flancs de la montagne; on dirait une armée de reptiles attirés par la voix d'un charmeur; elles rampent, glissent, se croisent, et confondent en d'inextricables méandres leurs anneaux argentés.

Nous poursuivons notre route, et les cascades nous accompagnent : on compterait plutôt les étoiles de la voie lactée que le nombre des chutes

d'eau. Certains pics semblent coiffés d'un écheveau dont chaque brin est un filet d'écume.

De ces innombrables sœurs, aucune qui ressemble à sa sœur! Celle-ci lance d'un jet vers le sol sa gerbe élégante et frêle; sa voisine, au contraire, divise, éparpille et réunit ses rameaux touffus ; d'autres décrivent dans les airs une courbe hardie; il en est qui, semblables à une apparition aérienne, s'évanouissent en fumée avant de toucher le sol, ou qui, suspendues entre ciel et terre, semblent un voile de gaze oublié par quelque déesse du Nord.

Comment s'étonner qu'à chaque cascade les anciens aient prêté une âme et un cœur, qu'ils en aient fait un génie mélancolique ou rieur? Chacune n'a-t-elle pas son caractère, ses mœurs et sa voix? L'une, pressée et comme effarée, roule avec bruit ; elle gronde et s'irrite de l'obstacle ; l'autre s'épanche avec nonchalance, glisse doucement sur une surface inclinée, s'attarde dans une vasque creusée par la nature, laisse un flocon sur chaque pierre, une perle sur chaque fleur. Celle-ci promène avec majesté sur des gradins taillés dans le roc sa nappe opulente ; celle-là, sauvage et pudique, se cache au fond d'une crevasse et ne se trahit que par son murmure : et

cette autre qui épanche ses larmes entre des roches éplorées n'est-elle pas la Niobé, la mère inconsolable ?

Les légendes du Nord sont souvent les mêmes que celles du Midi, empreintes d'une poésie plus grave et vues, pour ainsi dire, à travers une autre lumière. Les poëtes du Nord, eux aussi, ont animé les cascades. Au milieu du torrent de la Rauma, qui boit toutes les eaux du Romsdal, se dresse une île qui n'est qu'un rocher. Des cataractes mugissent autour d'elle, des eaux écumantes la pressent de toutes parts et s'élancent jusqu'à son sommet en colonnes de vapeur : c'est là que la ballade norwégienne place le rendez-vous des Génies des eaux : « L'hiver a fui ;
» le printemps, venu sur l'aile des brises du sud,
» a ranimé la nature : les neiges roulent en ava-
» lanches du haut des fjelds, et dans les fleuves
» les noirs glaçons se pressent et s'amoncellent,
» comme désireux de gagner la mer et de
» fuir.

» C'est la nuit ; mais la lune éclaire de sa
» pâle lueur les flots de la Rauma et les mille
» torrents de la montagne. Alors accourent de
» toutes parts, dans l'île sacrée, les Génies de
» l'onde ; pendant de longs mois, ils sont restés

» emprisonnés par les glaces dans de glauques » cavernes ; mais le printemps leur a rendu la » liberté, et ils s'unissent pour célébrer leur dé- » livrance et saluer le ciel !

» En voyez-vous glisser sur les rapides, dans » des chars légers, qui ne craignent ni la pointe » acérée des rochers ni l'impétuosité des flots ? » Les torrents bercent les chars des Génies, les » cascades les entraînent et les mènent où ils » veulent aller.

» Ceux-ci sont apportés au sommet de l'île » par le nuage humide qui s'élève des cataractes ; » la vapeur les balance dans les airs et les dé- » pose doucement sur le rocher.

» Alors les Génies chantent les louanges » d'Ægir, le dieu puissant, père des vagues, » qui habite au delà des monts dans la mer du » Nord, et auquel les Génies envoient leur hu- » mide tribut.

» Et les rennes, les daims rouges, accourent » de leurs forêts en apercevant au loin des lueurs » divines briller au-dessus des eaux, et en re- » connaissant la voix des Génies délivrés : on » voit ces animaux perchés sur des blocs de » rochers, immobiles comme des statues ; on » voit leurs ramures couvertes de poils sortir len-

» tement du feuillage, et les rennes tendre leur
» cou nerveux pour mieux entendre.

» Mais voici que l'aube blanchit ; un rayon du
» matin passe dans la vallée comme un éclair.
» Tout a disparu, on n'entend plus dans le
» Romsdal que le bruissement des cascades et le
» faible cri du courlis. »

Le Romsdal se termine par deux montagnes qui dominent toute la chaîne et semblent défendre l'entrée de la vallée : l'une, le Troltinderne, aux formes tourmentées, hérissé de rocs menaçants, blessé par de profondes entailles, porte à son sommet une couronne d'aiguilles qui semblent les flèches multiples d'une église gothique. L'autre est un pic aigu, ses flancs sont nus, et sa tête se perd dans les nuages ; il porte le nom significatif de Romsdalhorn, « la corne du Romsdal ». Longtemps son sommet a été considéré comme inaccessible ; un jour deux montagnards tentèrent l'ascension : après des prodiges de volonté, ils atteignirent la pointe du Romsdalhorn ; là, ils mesurèrent de l'œil la profondeur de l'abîme qui les cernait de toutes parts, l'effroi les saisit, et on les vit rester deux jours au sommet, sans oser descendre, emprisonnés dans leur propre conquête.

La gorge du Romsdal s'ouvre dans un vallon que l'on dirait transporté en Norwége d'un coin des Apennins, avec ses jardins en terrasse, ses allées ombreuses et ses senteurs printanières : l'herbe y est haute d'un pied, drue comme une fourrure du Nord ; les fermes y ont des airs de villas, elles émergent de corbeilles de fleurs ; l'aubépine neige dans l'air, les cascades sont remplacées par des torrents de verdure qui roulent pendant l'été dans les sillons creusés pendant l'hiver par les avalanches. Derrière nous, la masse du Romsdalhorn rappelle les mornes des tropiques, dont la tête se perd dans les nuages, et dont le pied se cache sous une végétation resplendissante.

Les citoyens de la Grande-Bretagne, dans leur irruption en masse sur le sol norwégien, ne pouvaient manquer de prendre possession de ce vallon privilégié. « Lorsqu'il s'agit de fonder une colonie, a-t-on dit, les Espagnols commencent par construire une église, les Yankees une usine, les Anglais un hôtel ! » Le Romsdal a donc son auberge, où tout est britannique, même les prix ; et pourtant, hôtel Aak, que ton nom barbare soit béni, car ton propriétaire reçoit des journaux anglais qui parlent de la France.

Tristes nouvelles, hélas! les cataractes du ciel se sont ouvertes sur notre pays; la Garonne, le Rhône, sortis de leur lit, ont frappé plusieurs provinces d'un irrémédiable désastre. En lisant ces douloureux détails dans un jardin inondé de roses, au milieu d'une nature aimable, sous un ciel sans nuages, nous songions que pour nous, exilés volontaires, depuis deux mois le soleil avait presque constamment brillé, l'air était resté calme, le ciel pur, et nous nous prenions à envier pour notre patrie la tranquille sérénité de ces étés du Nord, qui succèdent à des hivers de huit mois sur cette terre des contrastes.

A quelques pas de là, nous retrouvions un autre fjord, dont un bras égaré au milieu des montagnes s'est glissé jusqu'à l'entrée du Romsdal et semblait s'avancer au-devant de nous. Nous étions sur le bord d'une crique arrondie qui paraissait entièrement fermée et qu'on eût prise pour le plus paisible des lacs. Cependant dans ses eaux flottaient quelques algues marines, longues lanières vertes que la mer du Nord ballottait sans doute peu de jours auparavant. L'onde était immobile ; de hautes falaises encadraient ce coin du fjord et se détachaient en vigueur avec une netteté sculpturale sur l'azur

du ciel. Une presqu'île s'avançait jusqu'au milieu de la crique, mirant dans les eaux les maisons bleues ou rouges dont elle était couverte. Elle portait un village, accident rare en Norwége.

Vœblungness n'est habité que par des pêcheurs. Heureux pêcheurs, et à coup sûr les plus favorisés entre tous les membres de leur corporation : ils ne vont pas chercher le poisson, c'est le poisson qui court les trouver chez eux et qui s'offre à leurs hameçons, sans qu'ils aient à se déranger, à quitter même leurs coquettes demeures. Nous les voyons, assis sur le rebord de leur fenêtre, les jambes pendantes, cueillir de leurs lignes des saumons venus tout exprès des côtes de l'Écosse, des passes des Orcades ou des environs du cap Nord.

Dans l'étroit bassin qui sert de port à Vœblungness, se tenait à l'ancre un de ces navires audacieux qui vont pêcher le hareng et la morue sur les récifs des îles Lofoden. Un des mâts est brisé à moitié de sa hauteur; les voiles déchirées pendent le long des antennes. Le navire a sans doute lutté longtemps contre la tempête; puis, brisé, ballotté, à demi désemparé, poursuivi par la rafale de refuge en refuge, il a gagné le coin le plus reculé du fjord. La forme du bâ-

timent est vraiment norwégienne, elle révèle le descendant des vaisseaux pirates, des dragons de mer. La proue s'élève au-dessus de l'eau, ondulée comme un col de serpent; à l'arrière se dresse une sorte de tour qui sert d'abri aux matelots pendant la tempête, mais qui porte encore le nom de chambre du « champion ». Autrefois, c'était une sorte de blockhaus où les défenseurs du navire recevaient l'ennemi quand il tentait l'abordage; aujourd'hui le navire, ne fait plus la guerre qu'aux morues et aux harengs qui, au printemps de chaque année, s'aventurent par myriades dans les passes des Lofoden.

Nous montons à bord, conduits par le landsman ou maire de Vœblungness, qui est en même temps notre hôtelier. Ce dernier est un blond Norwégien, à l'allure timide et indolente. Le patron de la barque, au contraire, offre en sa personne un échantillon frappant des habitants du Norrland, province septentrionale de la Norwége: c'est un homme trapu, haut en couleur, à l'œil vif et au langage saccadé. Il porte des bottes de peau de vache, une jaquette fourrée, un tablier en cuir et de gros gants de laine; il a l'air d'un ours qui revient de la chasse, satisfait de son butin. Sa femme vit avec lui dans son humide de-

meure ; si elle ne portait pas une jupe de frise verte, bordée de rouge, par-dessus ses bottes et ses pantalons de cuir, il serait difficile d'assigner à chacun des époux son sexe respectif. Deux ou trois matelots accoutrés de même complètent l'équipage. Le patron a longtemps navigué dans la mer du Nord et dans l'Océan, il a vu l'Angleterre et les États-Unis, dont il parle assez correctement la langue ; mais il a été saisi, paraît-il, de la nostalgie des fjords ; il a voulu reprendre la vie aventureuse et accidentée du pêcheur norwégien : « Chaque année, au printemps, nous disait-il, je songeais que mes compatriotes faisaient alors la *partie aux îles,* et que je n'en n'étais pas.

» Dans notre pays, ajouta-t-il, on va à la pêche comme on irait à la guerre ; d'ailleurs plus d'un n'en revient pas. Au mois de mars, on apprend que les morues sont entrées par bandes immenses dans le West-Fjord, auprès des Lofoden ; l'ennemi est là, nous partons. Depuis le cap Nord jusqu'à Bergen, la côte s'anime ; yachts de toute forme et de toute dimension, lougres, bricks, schooners, goëlettes, tous mettent à la voile ; arrivés aux îles, on se partage le terrain ; quatre ou cinq cents bateaux jettent leurs filets à



Pêcheurs des îles Lofoden.

la fois et les retirent chargés de prisonniers frétillants, se débattant et reluisant au soleil. Le reste de la troupe débarque dans une anse bien abritée pour recevoir les poissons et les faire sécher sur des perches.

— C'est un horrible spectacle, reprend le pacifique landsman ; j'y ai été mené dans ma jeunesse et n'y suis plus retourné. Figurez-vous autour d'une baie quatre ou cinq cents hommes, les mains et la bouche ensanglantées, l'œil en feu, le couteau à la main, attendant les barques qui viennent leur apporter leur proie. Dès qu'un filet verse sur les rochers sa cargaison vivante, les bourreaux s'élancent ; chacun choisit sa victime, la frappe, la dépèce, d'un coup de couteau lui tranche la tête qu'il envoie rouler dans un tonneau d'huile, arrache les entrailles et mord à pleines dents dans le foie chaud de l'animal, comme dans un fruit mûr.

— Eh quoi ! dit en souriant le patron, n'est-ce pas la guerre? Nous avons pour nous notre adresse et notre audace, mais les poissons ont pour eux la tempête, le maëlstrom qui attire les navires et les engloutit, les courants glacés qui soufflent dans l'océan du nord ; nous risquons notre peau ; mais quelle joie aussi que le triomphe !

Tenez, messieurs, dit-il en s'adressant à nous, nous allons à Bergen, puis de là nous retournons aux Lofoden; venez avec nous, et vous verrez un pays qui vous étonnera et qu'on ne peut oublier quand on y est né. »

Nous déclinâmes l'offre de ce pêcheur passionné; un grand steamer venait d'entrer dans la baie. Moins norwégien peut-être que la barque que nous visitions, mais plus confortable et plus rapide, il allait nous conduire en vingt-quatre heures à Bergen.

De Vœblungness, la traversée débute comme une promenade. Le *Harald-Harfager* (c'est le nom de notre bâtiment) s'égare dans les capricieux détours du fjord; il passe devant Molde, petite ville dont les maisons s'étagent en espalier sur des rampes verdoyantes en face de l'un des plus beaux panoramas que présente la Norwége : au premier plan, des îles basses, couvertes de végétation, puis un rideau de collines, et tout au loin, fermant l'horizon, les pics qui entourent la vallée du Romsdal, aussi nombreux et aussi pressés que les mâts des vaisseaux dans un dock de Liverpool.

La plupart des îles qui encombrent le fjord sont désertes; elles n'ont pour habitants que des

lièvres blancs ou des daims rouges. A la pointe de l'une d'elles, nous voyons avec surprise le pavillon britannique flotter sur une construction assez élégante, sur une sorte de cottage en bois, rappelant de loin les coquettes villas de l'île de Wight. Le gouvernement de la reine Victoria s'est-il fait concéder en toute propriété ce coin de la Norwége, et faut-il joindre cette île à la liste des possessions anglaises, après Gibraltar et Héligoland? Notre navire fait escale; nous visitons la colonie. Elle se compose d'une seule maison, et cette maison vient en droite ligne de Londres, avec son toit, ses persiennes vertes, sa tourelle mignonne et son *bow window*. Chaque année elle s'élève durant la belle saison au fond de quelque fjord scandinave, puis à l'automne elle se démonte planche par planche et va passer l'hiver sous quelque hangar de la Cité. Le propriétaire nous fait entrer dans une salle tapissée d'emblèmes de pêche et de chasse, de panoplies et de lignes de fond. Il nous promène au milieu d'un potager qu'il a lui-même ensemencé avec des graines venues d'Angleterre; il nous offre le dernier numéro de la *Pall Mall Gazette* et du *Punch*. Nous avons affaire à un sportsman pur sang, passionné pour la pêche et pour la chasse.

Mais il ne peut renoncer à ses goûts, à ses habitudes, à ses manies exclusivement britanniques, et, quand il voyage, il emporte sa patrie avec lui. Il s'est fait construire, sur le modèle de la villa qu'il possède aux environs de Londres, un chalet articulé dont les pièces se rajustent avec facilité. Au printemps, notre original s'installe à bord de son yacht, embarque sa maison sur son navire, joint à ses bagages une collection de graines, une cave complète, des provisions de thé, et cingle vers l'Est. Arrivé en Norwége, il prend possession d'une île déserte dans un fjord poissonneux, édifie son cottage et plante ses salades; le jour, il chasse le daim et pêche le saumon; le soir, il mange le poisson qu'il a pris, le gibier qu'il a tué, les légumes qu'il a semés. Les rares paquebots qui passent devant ses fenêtres lui apportent des nouvelles du monde et donnent au monde de ses nouvelles. Dès les premiers froids, il plie bagage, remet à la voile, va passer quelques mois à Londres, et recommence l'année suivante sa vie en partie double, gentleman pendant l'hiver, Robinson pendant l'été.

Après Molde, la végétation qui teignait le flanc des montagnes disparaît peu à peu; des saillies grises, dévastées, s'élèvent de toutes parts et

parfois laissent à peine entre les escarpements des falaises un étroit passage au navire. Cependant, d'âpres senteurs révèlent l'approche de l'Océan, la cime des vagues blanchit d'écume, des nuées de mouettes et d'eiders tourbillonnent autour des mâts, le navire se cabre sur les flots, comme un coursier, dirait un poëte. — La brise fraîchit, dit un marin.

Nous sommes sur la mer du Nord et nous ne la voyons pas ; des centaines d'îles et d'îlots, des chaînes de récifs monstrueux, des écueils aussi élevés que le Romsdal, des promontoires qui ont deux mille pieds de haut, se dressent de toute part et déchirent le ciel de leur silhouette aiguë ; du milieu des flots jaillissent des gerbes de pics ; point de terre végétale à leur base, point de piédestal à ces pyramides de granit ! Elles s'élancent d'un trait au-dessus de la mer comme des poussées volcaniques projetées par quelque convulsion sous-marine : c'est une rangée de pieux cyclopéens que la nature a plantés dans l'Océan pour cacher et défendre les côtes de la Norwége. Figurez-vous les Alpes submergées ; la mer a comblé les vallées, noyé les forêts, s'est élevée le long des rampes ; seuls, les hauts sommets élèvent encore au-dessus de

l'Océan leurs têtes neigeuses et leurs arêtes dentelées ; ils luttent contre le flot, et le flot les bât, blanchit leur pied de son écume, le ronge, le mine, le pénètre et s'y creuse des cavernes hautes comme les voûtes d'une cathédrale.

Le *Harald-Harfager* navigue depuis un mois au milieu de cet archipel de montagnes : il vient en droite ligne du cap Nord. Ce vigoureux steamer est parti de Christiana il y a trente-cinq jours, a remonté dans la direction du nord la côte de Norwége, visité successivement Bergen et Trondjem, franchi le cercle polaire, salué de loin les îles Lofoden, relâché à Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde, et doublé le cap Nord. Arrivé à Vadso, sur les confins de la Norwége et de la Laponie russe, il a rebroussé chemin et regagne Christiania en passant par les mêmes points. Ce navire audacieux, qui a peut-être heurté dans sa route quelque îlot de glace détaché d'une banquise, est plein comme un train de plaisir. Des passagers de toute nationalité, de toute condition, s'y pressent, se bousculent dans les escaliers, se partagent les cabines, s'arrachent les canapés. Sur le pont, des couples allemands en voyage de noce se disputent, des familles anglaises au grand com-

plet promènent leurs gros bataillons, des étudiants de l'Université de Christiania prennent des notes, et une nuée de stewards ahuris court à travers cette foule cosmopolite. Dans le salon d'en bas, décoré avec un luxe de mauvais goût, les Américains prennent du thé; les Allemands, du café au lait, et un Français pérore. « Quand un de nos compatriotes s'assied à une table d'hôte, a-t-on dit, il ne tarde pas à la présider. » Nous retrouvons à bord du *Harald-Harfager,* par 63 degrés de latitude nord, un type que nos contrées ne connaissent plus et rangent parmi les espèces disparues, le commis voyageur français. Mais dans le passager du *Harald,* rien ne rappelait l'illustre Gaudissard, de classique mémoire. Notre compatriote était un personnage morose, amer, misanthrope; il récitait des tirades philosophiques, et émettait des aphorismes tranchants. Il plaçait des vins de Bourgogne, et tonnait contre les tendances matérialistes du siècle. « Le développement des appétits, s'écria-t-il bientôt en s'échauffant, la passion de jouir, tel est le mal qui ronge notre génération; nos sociétés meurent faute d'esthétique, je n'aurai pas de peine à vous le démontrer. Mais avant, reprend-il avec un sourire qui s'efforce d'être

aimable, permettez-moi de vous faire goûter et de vous recommander un chambertin de 1869. C'est un vin parfait, chaud et velouté; du fonds et du bouquet. Le chambertin de 69 est le meilleur des chambertins. »

Pour échapper à ce cours d'esthétique et de viticulture mélangées, nous remontons sur le pont d'où la brise de nuit a chassé les passagers. Dans les vallées de la Norwége, pendant les mois de juillet et d'août, la température est presque toujours douce et le ciel lumineux. Sur les côtes, les jours ne sont ni plus clairs ni plus sombres que les nuits, une lueur blafarde tombe éternellement d'un ciel gris. Il est minuit; sur le pont, quelques matelots dorment pêle-mêle, roulés dans leurs manteaux de poil de chèvre. L'humidité de la nuit a mouillé les cordages, trempé les voiles, et transsude par toutes les fentes du pont. Trois jeunes femmes, vêtues comme les paysannes du Norrland, venues sans doute d'Hammerfest ou de Vadsö pour chercher du travail à Christiania, sont assises mélancoliquement sur les planches humides. Chacune d'elles tient entre ses bras un petit enfant qu'elle cherche à protéger du froid en le serrant contre sa poitrine et en l'enveloppant dans un pli de sa robe. La pâle lueur de

l'aube verdit leur visage et accentue plus profondément des rides précoces ; leurs yeux sont fixes, leur regard vague a une expression d'indéfinissable tristesse. Elles ne contemplent pas le spectacle sans cesse renouvelé que nous offre la côte, mais revoient sans doute quelque pauvre cabane du Norrland, appuyée à un rocher, au bord d'un fjord.

Le *Harald* continue sa route, parcourt des détroits, double des caps et reconnaît d'heure en heure l'embouchure d'un fjord que nous voyons s'enfoncer en serpentant dans les terres. De temps à autre, par une échappée de vue, l'Océan apparaît à notre droite, fermant l'horizon de sa ligne dure et nette. Des silhouettes de navires se balancent au loin sur les flots. Alors la mer se soulève autour de nous, des flocons d'écume couronnent la crête des vagues, les poulies grincent, les ais du navire craquent, et le *Harald-Harfager* présente son flanc à la lame qui vient s'y briser, inondant le pont d'une poussière humide. Mais bientôt un rempart de rochers se dresse de nouveau entre nous et la mer, il nous protége contre la houle, et le *Harald* poursuit sa marche paisible dans le dédale des îles.

Au milieu des sommets qui émergent de toutes

parts, trois dominent l'horizon; leur hauteur est démesurée, leur forme étrange; ils servent de guide aux navigateurs. Le premier, l'*Alden,* rappelle la forme d'un lion couché. Des mouettes tourbillonnent autour du monstre sans troubler son éternel sommeil, becquètent impudemment ses yeux et s'ébattent par myriades sur sa croupe polie. Près de là, s'élève la montagne de *Batalden,* bloc immense fendu par le milieu; on dirait qu'une hache monstrueuse a pratiqué cette brèche de seize cents pieds. Le pic *Hornelen,* au contraire, est une mince fusée de granit de deux mille pieds de haut; il se dresse à l'embouchure du Nord-Fjord comme un phare gigantesque jeté par la nature à l'entrée de cette mer intérieure.

Malheur au navire qui se hasarderait dans ces parages sans être guidé par un pilote norwégien. Seuls, les habitants de la côte connaissent les mystères et les périls de ces parages, ils ont reconnu chaque écueil, lui ont donné un nom, et le devinent quand ils ne le voient plus. Les hommes de ces côtes ne sont pas les fils de la terre; la mer est leur élément. Nés dans ces cabanes qui semblent clouées çà et là sur le flanc de la montagne, le premier spectacle qui frappa

leurs yeux fut celui de la tempête, le premier son qu'ils ont entendu fut le mugissement de la mer. S'ils veulent labourer les quelques poignées de sable que la nature leur a accordées, leur charrue heurte le roc ; s'ils ont semé, l'ouragan fauche la moisson et les laisse affamés sur le rocher nu. Alors ils se retournent vers la mer et lui demandent ce que la terre leur a refusé ; ils sont à elle corps et âme et se confient à ses flots ; insouciants de ses colères, familiarisés avec ses tempêtes, ils la parcourent, la sillonnent, la dominent et lui arrachent leur subsistance et parfois leur richesse. Suivant les époques, ils sont pirates, explorateurs ou pêcheurs ; avant-hier, ils pillaient les contrées du sud ; hier, deux siècles avant Colomb, ils découvraient l'Amérique. Aujourd'hui, ils harponnent les baleines sur les côtes du Groënland et pêchent la morue à quelques milles du Maëlstrom, toujours les premiers marins du monde. « Pour dominer les mers, disait un amiral de la Grande Bretagne, je voudrais une flotte de vaisseaux anglais, montés par des matelots norwégiens. »

A la vue de cette nature étrange et tourmentée, les souvenirs du passé viennent m'assaillir, et il me semble apercevoir au détour d'un promontoire

un de ces vaisseaux d'aspect bizarre qui portaient des côtes de la Norwége à l'embouchure de nos fleuves les Northmen, les *hommes du Nord*. C'est un navire allongé, étroit ; il rampe sur les flots, la proue figure la tête d'un dragon, le dos du monstre porte le pont, ses flancs forment la carène et sa queue se recourbe à l'arrière, dressée et menaçante. A bord se pressent des guerriers roux, vêtus d'une cotte de mailles, semblable à une carapace écaillée. Leurs boucliers sont suspendus aux vergues ; sur les avirons sont gravés des caractères mystérieux, les runes de la victoire, qui jettent l'épouvante dans les rangs de l'ennemi ; les runes des flots, qui apaisent les Génies malfaisants de la mer. Au mât flotte une flamme de soie blanche, sur laquelle se détache, le bec ouvert, les ailes déployées, le noir corbeau d'Odin ; les sœurs, les fiancées des guerriers ont brodé pendant la nuit cet étendard symbolique en accompagnant leur travail de gestes et de paroles magiques. Derrière ce vaisseau s'avance une flotte entière ; chaque navire reproduit l'image d'un animal : des lions, des dauphins, des taureaux élèvent au-dessus de l'eau leur poitrail ruisselant ; c'est une armée de monstres lancés à la nage, à la suite du Grand Dragon, le vaisseau

amiral, qui porte le Roi de mer. Ce chef élu n'est pas le fils d'un prince, c'est le plus brave des guerriers, celui qui n'a jamais dormi sous un toit de planches, jamais vidé la coupe près d'un foyer abrité ; ses compagnons l'ont choisi pour diriger la flotte, pour commander la bataille; mais dès qu'au retour il a touché la terre de Norwége, il n'est plus roi. Sur mer, il est maître absolu, et sous sa conduite les Wikings, comme ils le disent eux-mêmes dans leurs poésies, lâchent la bride à leurs grands chevaux marins et s'élancent au pillage *sur la route des cygnes.*

Où vont ces écumeurs de mer? En trois jours, le vent d'est les aura portés à la pointe de la Grande-Bretagne. S'arrêteront-ils aux bouches de l'Escaut? Remonteront-ils la Seine, et mettront-ils le siége devant Paris? Est-ce la Bretagne qui les tente ou la grasse Aquitaine? Mais qu'importe! ils iront où le vent conduira leurs dragons, où la tempête et la fortune les jetteront. Ne trouveront-ils pas partout des contrées plus heureuses que la leur, un ciel plus clément, un sol plus fertile? « Pourquoi, disent ces guerriers, le ciel a-t-il accordé à d'autres hommes de fertiles séjours, des fruits, des troupeaux, de plantureuses campagnes, et à nous des rochers

glacés? Partageons. » Leur victoire ne peut être douteuse, ils ne craignent pas la mort, qui n'est que le passage à une vie d'interminables voluptés mêlées à d'interminables batailles; leurs adversaires sont amollis par le soleil du Midi, eux sont vigoureux et rudes comme la mer. Leurs adversaires sont esclaves, ils sont libres. Ils se saisiront de quelque île située à l'embouchure d'un fleuve, s'y retrancheront, tireront leurs barques sur le rivage, puis de ce poste fondront sur les pays environnants, dévastant, brûlant, pillant. Si une ville leur offre rançon, ils prendront l'or et saccageront la ville; ils chanteront aux chrétiens *la messe des lances*. Rudes oiseaux de mer, ils partent en chasse, et retourneront, fouilleront, dépèceront les provinces de leurs forts becs de cormoran!

Mais voici Alesund, petite ville de pêcheurs; elle est située sur trois îles que couronnent des huttes en planches ornées de filets et de harpons; triste demeure pour un prince vaillant et ambitieux! Comment s'étonner que le seigneur d'Alesund ait échangé son vieux nid de Norwége contre le palais épiscopal de Rouen. Le jarl Rolf, que nos chroniqueurs appellent Rollon, partit d'Alesund pour s'emparer de l'une des plus

belles provinces de la vieille Gaule; il s'y fixa et lui donna le nom de Normandie qu'elle porte encore. Le roi de France, ne pouvant lui résister, se vit forcé de lui offrir la main de sa fille, avec la seigneurie héréditaire d'un des plus riches fiefs de la couronne. Toutefois, ne soyons pas injustes pour la mémoire de Rollon : il commença mal et finit bien. Ce fut lui qui débarrassa nos ancêtres des incursions de ses compatriotes. Doté de son duché de Normandie, il reçut fort mal les Wikings qui cherchèrent à le troubler dans la possession de son fief; le pirate retiré fit la police de la Manche. Le révolutionnaire nanti devint conservateur féroce.

Détournée de l'esprit de pillage et de conquête, l'activité des pirates norwégiens devait naturellement se porter vers d'autres entreprises. On les vit s'élancer hardiment sur cet océan sans bornes, qui s'étend à l'ouest de leur patrie, pour chercher à se frayer une route vers des contrées nouvelles dont ils pressentaient l'existence. Deux Rois de mer abordèrent, dans le nord-ouest, à une terre sans végétation, aux côtes profondément déchirées, au sol agité de périodiques secousses, où la flamme des volcans se faisait jour à travers des glaces éternelles.

Les Wikings nommèrent cette île Islande et s'y établirent. Cette découverte n'était qu'une étape, qu'un jalon jeté sur la grande route de l'Occident. Un siècle plus tard, un vaisseau scandinave venu d'Islande, et faisant voile vers le sud, était jeté par la tempête sur une côte inconnue ; de retour en Islande, le récit des navigateurs attira d'autres explorations dans les mêmes parages. En l'an mille, le navigateur Leif, avec trente-cinq compagnons, reconnut l'île de Terre-Neuve, et, poussant encore vers l'ouest, il aborda dans une vaste contrée couverte de vignes et lui donna le nom de Vinland, « pays du vin ». C'était l'Amérique du Nord, non loin de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Une colonie scandinave s'établit sur ces rives ; les côtes de la Nouvelle-Angleterre furent reconnues, et les Normands paraissent s'être aventurés jusqu'au delà de la baie où s'élève aujourd'hui Boston. Des relations régulières s'étaient établies entre la Norwége et le nouveau monde, entre la métropole et la colonie ; le pape nomma des évêques en Amérique quatre siècles avant Las Cases. Les guerres civiles qui divisèrent pendant longtemps les peuples scandinaves, la peste noire, fléau terrible, dont la Norwége conserve encore le souvenir, semblent avoir

interrompu, vers 1350, les communications entre les deux continents. Ce n'est qu'un siècle et demi plus tard que le nouveau monde devait être définitivement découvert. L'esprit d'aventure avait appris aux Européens la route de l'Amérique; le hasard la leur fit perdre; le génie devait la retrouver!

Cependant sept pics apparaissent à l'horizon, rangés en cercle autour d'une crique assez vaste. Sur leurs rampes, Bergen étage ses maisons blanches et rouges, coiffées de pignons aigus.

La nature a doté Bergen d'un port spacieux; mais elle lui a refusé l'espace nécessaire pour se développer à l'aise autour de ce golfe. Entre le port et les sept montagnes à pic qui l'enserrent de toutes parts, séparées l'une de l'autre par d'étroites ravines, point de place pour une ville. Bergen s'est niché néanmoins dans l'un de ces vallons. Pour s'étendre, il lui a fallu enjamber des falaises, sauter d'une vallée dans une autre en franchissant des montagnes, remonter, rédescendre et remonter encore, si bien qu'aujourd'hui c'est moins une cité unique que nous contemplons que quatre ou cinq villes disséminées sur les bords du même golfe, et séparées l'une de l'autre par des falaises aiguës et des massifs de

granit. Au moment où le *Harald* jette l'ancre, dans le panorama pittoresque qui nous entoure, l'œil cherche en vain la ligne droite ; il se heurte partout à des cassures, à des sinuosités, à des protubérances. Il voit des places irrégulières, semées de précipices, hérissées d'escarpements, des rues serpentant en tous sens, une cité contrefaite, qui serait digne d'être la capitale des bossus où nous mène je ne sais quel conte fantastique.

Tantôt, dans un ravin resserré, les maisons s'entassent, s'amoncellent, grimpent les unes sur les autres ; tantôt elles se suspendent clair-semées sur une pente abrupte, et semblent chercher à se dépasser l'une l'autre dans une escalade impossible. Ainsi pressée entre la mer et la montagne, incessamment battue par les rafales, fouettée par la pluie, Bergen voit passer et crever sur sa tête tous les orages qui s'accumulent dans les mers du Nord ; elle semble à la merci d'un coup de vent qui va emporter cette ville de bois mal équilibrée sur quelques rochers ; mais que lui importe? Bergen a le génie du négoce et le courage de la cupidité ; la place est bonne pour les affaires, elle y reste. Elle reçoit tous les ans 600,000 morues des Lofoden et renvoie à l'Europe 200,000 barils d'huile et de salaisons ; elle

exporte, échange, perçoit, calcule, encaisse ; elle attend peut-être que sa fortune soit faite pour se chercher un gîte plus hospitalier que le nid incommode où elle est juchée, et en attendant elle y est depuis six cents ans !

CHAPITRE IX.

LES FJORDS.

Siége d'un hôtel. — L'étoile du matin. — Physionomie de Bergen. — Types et costumes. — Du haut des remparts. — Magasins historiques. — Une ville dans la ville. — Bergen en avance sur Paris. — Compte rendu du *Panache,* quatre mois avant la première représentation. — Ce que c'est qu'un Fjord. — Le Sogne. — Sur le Styx. — Madame Caron. — Le ballet interrompu. — Le Hardanger. — Odde. — Un prédicateur ambulant. — Duels au couteau. — Comme quoi le latin peut servir en voyage. — Hospitalité biblique. — La *Marseillaise* dans le Thelemarken. — De Paris en Norwége en vingt-six heures. — Aurore boréale.

Au moment où le *Harald-Harfager* accoste au quai de Bergen, il est une heure du matin. Le jour implacable du Nord éclaire une ville endormie; on se croirait dans la cité de la Belle au bois dormant.

A Bergen point de ces portefaix qui, dans nos villes méridionales, guettent le voyageur à la descente du paquebot, fondent sur leur proie, la dévalisent en un tour de main et imposent bon gré mal gré leurs services et leur arrogance. Les passagers du *Harald-Harfager,* réduits à

leurs propres ressources, se chargent de leurs bagages; puis, au milieu d'une ville silencieuse et déserte, nous nous mettons à la recherche d'une auberge en nous orientant sur une carte. L'ascension commence; ce ne sont partout que roidillons à monter, talus à franchir, escarpes et contrescarpes à enlever d'assaut. Heureux ceux qui ont songé à se munir d'un bâton ferré; cette arme du touriste est aussi nécessaire dans les rues de Bergen que dans les gorges du Dovre-Fjeld. Enfin une maison d'aspect rébarbatif, mais décorée d'une enseigne hospitalière, apparaît à l'angle d'une rue; c'est l'auberge désirée. On sonne, la porte massive ne s'ouvre pas; on frappe, point de réponse; on crie, même silence. La colère envahit les passagers du *Harald-Harfager;* elle fait explosion en un formidable assaut. Le mystérieux hôtel résiste aux voies de fait comme aux objurgations. Pour comble de malheur, nous apercevons, se dirigeant vers nous, un groupe de veilleurs de nuit chargés de protéger le sommeil des habitants de Bergen; les intentions de ces *policemen* semblent menaçantes; ils brandissent une arme trop connue en Norwége sous le nom d'*étoile du matin.* C'est une sorte de châtaigne monstre en

fer, hérissée de piquants du même métal, et voltigeant au bout d'une chaînette. Dans un péril tel que le nôtre, le salut, c'est un beau désespoir. Un coup plus violent fait céder la porte, nous nous précipitons dans l'hôtel que nous trouvons absolument désert. Nous nous partageons le terrain conquis, nous occupons militairement les chambres, nous prenons possession des petits sacs de plumes que l'on décore en Norwége du nom de lit, et nous attendons ainsi, non le jour, mais le réveil de la ville. Quatre heures après, l'aubergiste vient nous tirer d'un sommeil réparateur; il demeure en face et n'a pas daigné se déranger. Il se présente l'œil souriant, la mine épanouie, et quand nous pensons qu'il va nous demander compte de la façon un peu brusque dont nous nous sommes introduits sur ses domaines, il s'informe gracieusement de l'heure à laquelle il doit servir le premier des quatre repas du jour.

Pendant notre repos, Bergen s'est réveillée. Un coup de baguette magique semble l'avoir transformée et nous la montre sous sa vraie physionomie, vivante et affairée. La place du Marché, que nous dominons des fenêtres conquises, est le rendez-vous d'une population mul-

ticolore, émaillée de types variés et de costumes éclatants. Le pêcheur du Norrland serré dans sa fourrure graisseuse coudoie le touriste anglais en jaquette rayée et en knicker-bockers; le bourgeois de Bergen, descendant des marchands de la Hanse, aussi Allemand que Scandinave, s'y croise avec un matelot espagnol ou italien. C'est là aussi que se rencontrent tous les paysans des environs de Bergen; ils apportent les produits de leur pêche à la cité icthyophage par excellence, et, parmi eux, comme en Dalécarlie, chacun conserve depuis des siècles le costume de ses pères. Jupes rayées, ceintures à longues franges, tabliers bigarrés, corsages constellés de bijoux, guimpes de fine batiste, hauts bonnets empesés, ce n'est partout que diversité dans la forme et dans la couleur.

Parfois ces costumes, par l'élégance de la coupe, par la vivacité des tons, font songer aux guenilles pittoresques des paysannes du Trastévéré ou de la Calabre, et au milieu de cette foule tumultueuse et bigarrée, on se croirait un instant sur la Chiaja. Mais l'illusion est de courte durée; comme fond de tableau, ce n'est plus le golfe uni et transparent qui montre Capri à Ischia, Naples au Vésuve; c'est le fjord aux mille bras, aux côtes

déchiquetées, aux flots livides, où se dressent des récifs comme les dents d'une scie ébréchée ; sur nos têtes, au lieu de l'azur du Midi, c'est un de ces ciels d'automne aux tons indécis et aux reflets changeants, ciels qui ont aussi leur beauté et qu'en octobre ou en novembre nous revoyons avec plaisir, car ils présagent le retour des amis envolés et annoncent pour Paris la véritable saison du renouveau.

Le meilleur moyen de connaître une ville, c'est de s'y perdre ; à Bergen rien de plus facile ! Quelques pas suffisent pour vous jeter au milieu d'un labyrinthe où le fil d'Ariane serait un guide préférable au meilleur des plans. Qu'importe d'ailleurs ! Bergen n'a point de monuments, mais ses rues abondent en aspects imprévus, en détails pittoresques. On se croirait parfois dans une Lubeck scandinave, à considérer les fines sculptures qui décorent le front des maisons, courent le long des corniches, enguirlandent les tourelles et s'enroulent autour des pignons effilés. Seulement ces maisons sont de bois, la menuiserie a remplacé l'architecture, et l'ensemble fait songer, toute proportion gardée, à ces cités de bois que Nuremberg expédie en caisse dans toute l'Europe.

Nous continuons à gravir et nous nous heurtons à une muraille massive crénelée de tourelles. Un pont-levis nous livre passage : nous voici dans l'enceinte de l'antique citadelle, Bergenhus, résidence des rois de Norwége, forteresse qu'on a dite inattaquable, peut-être parce qu'elle n'a jamais été attaquée. Du haut des remparts, l'œil découvre Bergen avec ses maisons blanches, ses toits rouges, et son port où les navires se dandinent sous l'action affaiblie de la houle. Plus loin, de longs faubourgs continuent la ville, se faufilant sur le rivage entre la montagne et la mer. Ce ne sont partout que fabriques en activité, cheminées couronnées d'un panache de fumée, navires en construction enfouis au milieu des poutres qui les soutiennent, comme une araignée dans ses pattes. Plus loin, des villas coquettes apparaissent dans les replis de la montagne ; autour d'elles, des jardins bien plantés, bien tracés, se parent de toutes ces recherches qui prétendent embellir la nature et n'arrivent qu'à l'enjoliver. C'est dans ces élégantes retraites que les négociants de Bergen vont jouir des belles soirées d'été et oublier le labeur quotidien. Le jour, ils inscrivent, décomptent, empilent, enfermés dans d'étroites échoppes avec vue sur le

port et sur les navires de ces pêcheurs courageux dont ils escomptent l'audace.

Je ne connais rien de plus laid au monde qu'un port de mer, avec ses navires au repos qui appuient tristement au quai leur coque fatiguée, avec ses milliers de mâts où pendent des voiles dégonflées, avec ses paquets de cordages, ses piles de barriques, ses treuils qui grincent, ses machines qui font retentir dans les airs leur respiration monotone et bruyante. Le port de Bergen est assez semblable à celui de toutes les métropoles commerçantes : c'est la même activité triste. Hommes et choses y ont une teinte uniformément sale, tout y est couleur de vieux sou, tout, sauf quelques lambeaux d'étoffe que nous voyons briller au sommet des mâts comme des points lumineux. Ces banderoles rouges, bleues ou tricolores tranchent au milieu des cordages, des vergues et des poulies ; elles égayent l'âme comme les yeux, car elles parlent de la patrie absente.

Tout un côté du port est occupé par une rangée de constructions vieilles de plusieurs siècles. Leur aspect est sinistre, leurs grands toits pointus se serrent l'un contre l'autre en haie menaçante. Ce sont les comptoirs construits

au moyen âge par les négociants allemands; ils redisent une page de l'histoire de la Hanse, qui, après avoir accaparé le commerce de la Scandinavie, avait fait de Bergen le centre de ses opérations et le foyer de son despotisme. Pendant trois siècles, les Hanséates ont dominé la ville; ils y domptèrent vingt révoltes et maintinrent par la violence des priviléges acquis par la ruse, jusqu'au jour où les habitants assiégèrent dans leurs comptoirs cette poignée de négociants, élevèrent contre eux des fortifications dont les restes sont encore visibles, et délivrèrent leur patrie de la tyrannie germanique. Les Allemands ont laissé à Bergen l'empreinte de leurs mœurs; il y a quelques années, dans l'une des églises de la ville, le service se célébrait encore en langue tudesque.

Aujourd'hui, les demeures des Hanséates sont des magasins; ils servent aussi de demeure à cette population misérable qui grouille au fond de toute cité commerçante : c'est une ville dans la ville, avec ses remparts, ses portes, ses rues tortueuses et malpropres. Là, se pressent de vieilles masures contrefaites, titubantes, rapiécées; aux murs se suspendent des appliques en charpente ou en maçonnerie, ignobles verrues

qui interceptent le jour et surplombent au-dessus de nos têtes comme les moucharabys dans les ruelles de la Casbah d'Alger. Nous parcourons des hangars profonds et obscurs où s'empilent des pyramides de barils, où gisent des futailles défoncées, où des cordons de morues salées pendent en guirlandes, où brillent des monceaux de harengs qu'à leur reflet doré on prendrait pour des piles d'écus.

Les habitants de ces régions avec leurs bonnets goudronnés, leurs tabliers de cuir verdi par l'humidité, ont la couleur et la forme de gros crustacés sortis pour un moment de leur empire sous-marin. C'est dans ces antres que les fils des opulents sénateurs de Lubeck, de Brême, de Dantzig se choisissaient une demeure, présidaient aux opérations commerciales, vérifiaient la marchandise et grossissaient, thaler par thaler, la fortune paternelle. N'est-ce pas là d'ailleurs un temple bien digne du dieu Négoce? Qui donc a voulu installer le dieu de la richesse dans un palais de marbre, où l'or reluit, où les pierreries étincellent? C'est ici qu'est son empire, dans une cave obscure et empestée; c'est là que ses adorateurs doivent lui faire leur cour; c'est là qu'ils rencontrent ses faveurs. Il a pour trône,

non des sacs d'or, mais des pyramides de gros sous ; il est en haillons et ressemble à ces apparitions grimaçantes que Hoffmann rencontrait la nuit dans les rues de Berlin par une pluie battante, au sortir de la taverne.

A Bergen, la Bourse est un palais, et le théâtre un hangar mal clos, où la brise de mer se glisse traîtreusement et fait grelotter le spectateur à l'instant pathétique. Aller au théâtre en voyage, c'est se résigner d'ordinaire à entendre quelque vaudeville français traduit dans la langue du pays, souvent mutilé, toujours reconnaissable. A Bergen, une fortune contraire nous attendait : on jouait une comédie d'Holberg, le plus illustre des enfants de Bergen, le Molière scandinave. Grâce à lui, nous allions avoir la primeur d'une idée scénique que nous devions retrouver et applaudir cet hiver sur le plus parisien des théâtres. Voir jouer le *Panache* à Bergen, quatre mois avant la première représentation, quelle aventure de voyage !

La pièce d'Holberg se nomme *le Ferblantier, homme politique*. Nous la vîmes jouer en Norwégien par des acteurs danois. Une traduction nous la fit connaître.

La scène se passe à Copenhague chez un

brave bourgeois, artisan enrichi, ferblantier par état, homme politique par vocation. Notre héros n'a qu'un tort, celui de se croire appelé à réformer la société. Il parle, il rêve politique, propose des plans, invente des systèmes, se passionne pour les affaires du Danemark et de l'Europe et néglige les siennes. Pour le guérir de cette manie, on lui fait croire qu'il est nommé bourgmestre d'une petite ville des environs. A l'heureuse nouvelle, il ne se tient plus de joie, et quand son valet l'appelle maître : « Il n'y a plus de maître, répond-il, il n'y a plus qu'un bourgmestre. »

Cependant notre fonctionnaire fait son entrée dans sa préfecture, je veux dire dans sa commune. Il reçoit ses administrés, les harangue, annonce des réformes, médite des bouleversements. Mais voici le revers de la médaille : le métier de bourgmestre est moins facile qu'il ne le paraît au premier abord. Notre homme s'en aperçoit; entre une émeute à réprimer et un jugement à rendre, entre un flot de solliciteurs et une armée de mécontents, il est plus embarrassé, plus ahuri que Sancho dans son île. Il donne sa démission, on la refuse. « Veux-tu être bourgmestre à ma place?» dit-il à son domestique

dans un accès de désespoir. Il apprend enfin qu'il a été mystifié, retourne à ses pots d'étain et renonce à sauver la patrie.

Si l'auteur français s'est rencontré avec le comique danois, si deux pièces, l'une égayée par la verve caustique d'Holberg, l'autre assaisonnée du plus pur esprit gaulois, se ressemblent à cent cinquante ans de distance, qu'en faut-il conclure, si ce n'est que le type est éternellement vrai, qu'il appartient à tous les peuples et qu'il a deux patries : la France et le monde ?

La vie d'Holberg est une épopée burlesque qui pourrait servir de sujet à un nouveau *Roman comique*. A vingt ans, Holberg est pris de la passion de voir du pays à la lecture d'un récit de voyage ; il quitte sa patrie, parcourt la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, fait tous les métiers, cherche les aventures, observe les hommes et les choses ; dans toute situation, comme il le dit lui-même, il sait toujours découvrir le côté comique et se moque des autres comme de lui-même. Il se fait professeur de français à Christiansand, et lorsqu'il arrive à Paris, une servante d'auberge lui dévoile qu'il parle le français comme un cheval allemand. Il se fait précepteur et apprend à son élève à dessiner la caricature

de ses maîtres ; il se fait professeur de métaphysique et avoue lui-même que dans son premier discours il fit moins l'éloge de la philosophie que son oraison funèbre. En désespoir de cause, Holberg se fit auteur comique, et dans cette nouvelle carrière rencontra l'immortalité. Ses satires, ses nombreuses comédies sont remplies d'une verve humoristique et d'une bouffonnerie hardie : les caractères y sont bien observés, l'action ne languit jamais, l'ironie est toujours spirituelle et quelquefois profonde. Un critique éminent a dit que de tous les imitateurs de Molière, c'était Holberg qui s'en était le moins éloigné. N'est-ce pas assez pour la gloire du comique danois ?

Bergen a été nommée par les poëtes du Nord la cité des fjords : jamais nom ne fut mieux mérité. Assise elle-même au fond d'un golfe, Bergen voit s'ouvrir à ses côtés les plus vastes et les plus beaux fjords de la Scandinavie ; elle occupe le centre de cette région étrange où la terre et l'Océan semblent se disputer l'empire, où la côte, blessée par de profondes entailles, projette à son tour au milieu des flots des caps incessamment battus par la tempête, et jette des môles naturels longs de plusieurs milles

dans cette mer du Nord, pleine de menaces et de terreurs.

Les fjords proprement dits varient à l'infini, de forme, d'étendue et d'aspect. Tantôt perpendiculaires à la mer, tantôt parallèles; tantôt troublés comme l'Océan, tantôt paisibles comme des lacs, ils découpent le rivage en tous sens et font ressembler la carte de Norwége à un drapeau déchiqueté par la mitraille. Parfois, le fjord se borne à échancrer le rivage comme un golfe vulgaire, ou présente l'aspect d'une rade fermée, et communique avec la mer par un étroit goulet. Plus souvent, le fjord est une fissure qu'on dirait ouverte dans le roc de la côte par quelque instrument tranchant; un bras de mer s'enfonce dans ce couloir, s'allonge entre des rives escarpées et offre le spectacle d'un fleuve qui remonterait vers sa source. Quelquefois, enfin, le fjord est tour à tour mer intérieure, fleuve resserré, lac aux eaux calmes, comme le Sognefjord, comme le Hardangerfjord, vastes entailles, qui s'ouvrent l'une au nord, l'autre au sud de Bergen, se divisent à l'infini, pénètrent en tous sens les districts de Bergen et de Voss, baignent des glaciers, s'égarent dans des gorges, et se glissent jusqu'au cœur de la Norwége, à soixante lieues de la haute mer.

A quel phénomène faut-il attribuer ces curieux accidents géographiques, si fréquents en Norwége? L'Islande a également ses fjords, l'Écosse en montre quelques-uns, sous le nom de *firths,* mais sur de moins grandes proportions et avec un cachet moins accentué. Sont-ce les flots de la mer du Nord qui, sous l'action de tempêtes perpétuelles, se sont creusé au milieu des terres ces profonds refuges ; sont-ce les mille torrents de la montagne qui, grossis et réunis, ont formé ces réservoirs intérieurs ; est-ce plutôt quelque secousse volcanique qui est venue bouleverser le littoral norwégien, séparer brusquement des montagnes, déchirer les côtes et ouvrir passage aux flots de l'Océan jusqu'au fond des vallées les plus reculées? Sur ce point, entre géologues et géographes, la discussion continue. Le touriste profane n'a point à se prononcer; il peut à peine résumer les débats et se contente d'aller chercher dans les replis du Sogne ou du Hardangerfjord des aspects et un pittoresque qu'aucune région ne saurait lui offrir dans notre vieille Europe.

Partis de Bergen sur un paquebot adapté spécialement à la navigation des fjords, nous remontons la côte pendant quelques milles dans la

direction du nord et nous nous enfonçons dans le Sogne, qu'on a surnommé le plus norwégien des fjords. Ce qui le caractérise, en effet, c'est la grandeur et la tristesse dans la grandeur. Sa forme ne saurait être comparée qu'à celle d'un immense mille-pattes, étroit et démesurément long ; il projette des bras innombrables que nous voyons s'enfoncer et se perdre au milieu des falaises à pic Le Sogne n'a point de rives, à proprement parler ; ses flots ne viennent pas mourir sur une surface inclinée, en laissant sur le sable une frange argentée ; éternellement ils s'élèvent contre une paroi abrupte et retombent en gémissant.

Dans cet austère tableau, comme souvent en Norwége, point de premier plan ; l'œil se heurte tout d'abord à une ligne infranchissable de rochers à pans taillés, à des cônes aigus pressés les uns contre les autres. Leurs sommets arides se profilent par des lignes vivement accusées, mais leurs flancs ne s'ouvrent jamais sur des échappées reposantes, sur des perspectives où le regard plonge et se perd. Tout est beau, tout est grand, mais l'air manque dans ce paysage, on se sent comme emprisonné, on étouffe. Lorsque les parois rocheuses qui bordent le fjord viennent

à s'écarter, l'œil s'arrête de nouveau sur des surfaces escarpées, mais éclatantes de blancheur et sillonnées de glauques crevasses. C'est une muraille de glace succédant à une muraille de pierre, c'est le Justedalsbræ, le plus vaste glacier de l'Europe, qui étend sur un plateau de vingt lieues sa nappe étincelante. Personne n'a jamais parcouru ce désert de glace, une triple ceinture de montagnes l'enveloppe de toutes parts : l'homme ne l'aperçoit que de loin, éblouissant et inabordable.

Notre paquebot va poursuivre sa route jusqu'au fond du Sogne ; mais à mi-chemin nous le quittons. Il nous a pris fantaisie de nous enfoncer dans l'un des fjords latéraux que nous voyons s'ouvrir autour de nous, de sonder la profondeur d'une de ces impasses humides larges de trois ou quatre mètres et longues de huit à dix lieues.

Couchés dans une longue pirogue, tapissée en notre honneur de feuilles de bouleau, nous suivons le Nœrofjord, fils du Sognefjord, mais plus sauvage et plus encaissé. C'est un chenal étroit, taillé dans le roc : l'immensité des pics qui le dominent le fait paraître plus étroit encore et ajoute à la sombre grandeur de l'aspect. Longtemps nous nous retournons pour chercher

derrière nous les blancheurs du Justedal, seul point brillant au milieu du noir tableau qui nous entoure : à l'un des coudes du fjord, le Justedal disparaît. Des cimes pelées, des mornes dénudés de la base au sommet, des remparts de rochers hauts de huit cents pieds, nous pressent de tous côtés et nous couvrent de leur ombre. Parfois le fjord n'est plus qu'un couloir tellement resserré que nous pourrions toucher de la main l'une et l'autre paroi : plus loin il s'élargit un peu et s'endort dans quelque cirque autour duquel des montagnes rangées en cercle forment entonnoir, ou se dressent perpendiculairement, comme les murailles d'un puits cyclopéen. Du haut de cette enceinte naturelle, des torrents tombent sur nos têtes; mais avant de nous atteindre, ils se sont évanouis en vapeur. Dans le Nœrofjord, les cascades sont muettes et leur murmure ne vient pas interrompre le lugubre silence de la nature.

Le voyageur peut naviguer plusieurs jours dans les replis des fjords sans qu'un coin de terre vienne reposer sa vue. En vain soupirons-nous après la terre, comme le matelot perdu sur l'Océan : partout le roc nu, noir et humide, affectant les formes les plus diverses, se fendant en crevasses, se dressant en tours, avançant des

angles aigus comme des fortifications régulières et suspendant sur nos têtes des corniches menaçantes. Quelle est donc cette eau immobile et sombre sur laquelle nous glissons sans bruit comme des ombres? Ce n'est pas un fleuve, ce n'est plus un golfe, ce n'est point un lac. Aucun courant ne trouble sa noire placidité : un rayon de soleil ne l'a jamais égayée; elle semble vouloir se dérober au jour et chercher les ténèbres dans les entrailles de la terre. Pourrait-on se figurer sous un autre aspect ces fleuves infernaux qui, suivant la fable, s'enroulent sept fois autour des demeures de Pluton? Pour compléter l'illusion, nous voyons un bloc immense, dressé devant nous comme un bastion, s'embraser soudain : le couchant l'empourpre de ses derniers feux, et nous songeons aux murailles d'airain incandescent qui protégent la cité maudite. Mais ce n'est pas Caron qui conduit notre barque ; pour nautonier, nous avons une vigoureuse Norwégienne, haute en couleur et fortement musclée. Son aspect est dur, son silence de mauvais augure. Faut-il croire que Caron a pris sa retraite et que son épouse continue son commerce?

Notre esquif atterrit à une crique solitaire où viennent mourir les derniers flots du Nœrofjord :

madame Caron saute à terre et nous mène à sa demeure. O déception ! son époux est un blond Norwégien, à physionomie placide : nous le surprenons en train de présider à une cuisine qui n'a rien d'infernal. Il nous offre l'hospitalité; malheureusement ses ressources ne paraissent pas à la hauteur de sa bonne volonté. Les aubergistes de Bergen nous avaient prévenus que le pain nous ferait défaut dans notre excursion; nous avions cru à une tromperie intéressée. Hélas ! il nous faut rendre justice à la véracité de nos hôtes, il nous faut maudire notre incrédulité quand notre hôte dépose devant nous deux galettes sèches et cassantes, dont la consistance et le goût rappellent le carton à s'y méprendre, et où s'incrustent de nombreux brins de paille dessinant dans la pâte de capricieuses arabesques. L'appétit, a-t-on dit, est le meilleur des condiments. Nous allons attaquer nos galettes, quand l'amphitryon nous arrête d'un geste indigné; sur cette pâtisserie primitive, qui remplace à la fois le pain et la vaisselle, il dépose des tranches de renne fumé et de saumon grillé : l'assiette pourra seulement nous servir de dessert.

A l'extrémité de chaque fjord s'ouvre une gorge étroite qui paraît en être le prolongement.

Le Nœrodal succède au Nœrofjord et laisse à peine à notre karriole un étroit passage entre les montagnes perpendiculaires qui l'étreignent de toutes parts. Les débris des avalanches nous barrent le chemin; il faut que le voyageur soulève son léger véhicule pour lui faire franchir ces barricades naturelles. Bientôt une muraille à pic nous arrête et semble fermer l'impasse; cependant un lacet étroit serpente le long de ses parois, s'accrochant aux aspérités du roc : c'est la route. A droite et à gauche s'ouvre un abîme, et dans chacun d'eux vient se précipiter un torrent d'une hauteur de plus de douze cents pieds. Nous nous élevons entre deux cataractes rivalisant de fureur et couvrant l'étroit sentier d'un nuage humide.

Parvenus au point culminant, nous nous retournons : derrière nous et à nos pieds, c'est un chaos de sommets arides, de croupes tourmentées, de ravines tortueuses où rampent les derniers replis du fjord. On dirait quelque paysage lunaire, quelque coin d'une planète dévastée que la vie végétale et animale ont abandonnée. Nulle trace d'habitation; nous contemplons un désert rocheux que l'homme fuit comme les sables africains ou les steppes de la Mongolie.

Point de désert sans oasis. Sortis du Nœrodal, nous voyons le paysage se transformer, la contrée s'animer, la végétation renaître ; le murmure des ruisseaux succède au mugissement des torrents. Une riche couronne de forêts s'étend sur les montagnes et en adoucit les contours. Si des sommets neigeux apparaissent encore, c'est à l'horizon, comme fond de tableau. Voici un vrai lac épanoui au soleil, avec ses eaux miroitantes et ses rives couvertes d'une opulente verdure ; il baigne Vossevangen, bourgade, ou plutôt réunion de métairies groupées autour d'une église.

Au moment où nous arrivons, Vossevangen est en fête, c'est jour de Confirmation. Cette cérémonie tient dans le culte luthérien et dans les habitudes scandinaves une place importante. Le sacrement n'est accordé par l'évêque qu'après un examen, portant non-seulement sur l'éducation religieuse, mais sur les connaissances générales du candidat. La Confirmation termine la période de l'adolescence; c'est, aux yeux des hommes du Nord, la prise de la robe virile. Pour la visite de l'évêque, les paysans ont revêtu leurs habits de fête; mais, par un privilége réservé aux peuples dont la race est restée pure,

ils portent avec aisance, comme un vêtement ordinaire, ces habits à larges revers et à basques flottantes, ces chapeaux enrubannés, ces culottes à boutons étincelants, dont les figurants de l'Opéra-Comique semblent seuls avoir conservé la tradition. Les paysannes de Vossevangen rivalisent d'élégance avec leurs maris, mais elles aussi semblent parées plutôt qu'endimanchées.

La cérémonie religieuse est terminée, des divertissements profanes lui succèdent. En plein air, au son d'une sorte de mandoline que pince un ménestrel improvisé, cinq à six couples se livrent à une danse qui ressemble à une lutte : c'est la *Pyrrhique norwégienne.* Danseurs et danseuses s'avancent menaçants l'un vers l'autre, se provoquent, s'étreignent, se séparent de nouveau, bondissent avec une grâce souple et une agilité féline. Nous doutons, à les voir, s'ils appartiennent à la même race que les lourds paysans du Dovre-Fjeld. Mais bientôt la force musculaire de l'homme du Nord reparaît, le danseur saisit sa danseuse à bras-le-corps, l'enlève d'un geste triomphal et la soutient au-dessus de sa tête comme un trophée. C'est là le dernier acte de ce tournoi chorégraphique, celui qui décide le succès, enthousiasme l'auditoire et

ravit le cœur de toutes les robustes filles de la Norwége. Ne sont-elles pas les descendantes de ces vierges du bouclier qui accompagnaient les pirates dans leurs expéditions, luttaient en champ clos avec les prétendants à leur main et ne cédaient qu'à leur vainqueur?

En Norwége, les femmes, habituées de bonne heure aux travaux de la vie agreste, sont souvent aussi fortes que les hommes. Elles dédaignent de recourir à la loi pour punir une infidélité et se font justice elles-mêmes. Le divertissement fut interrompu par l'arrivée d'une danseuse inattendue; c'était la fiancée de l'un des jeunes gens. Trouvant son prétendu trop attentif aux charmes d'une compagne, elle s'élance sur lui, le saisit au collet, l'accable de reproches, joint le geste à la parole, fait sentir au coupable tout le poids de sa colère, et l'eût étranglé sans l'intervention des spectateurs. Les rôles étaient renversés; c'étaient *Othella* et *Desdémono!*

Vossevangen occupe le centre de l'isthme qui sépare les deux grands fjords de Sogne et de Hardanger. Leur longueur est à peu près la même, mais leur caractère est tout différent : le Hardanger est entouré également de hauts sommets, portant leur couronne de glaciers, mais

les déchirures de la montagne et les rives abritées du fjord offrent mille paysages d'une grâce reposante. Le voyageur sent son esprit réconforté comme son corps lorsque après une course à travers des régions désolées, après les cahots de la karriole, il se confie au steamer qui d'une allure paresseuse le promène sur les eaux tranquilles du fjord. La beauté du ciel, la tiédeur d'un soleil d'août ajoute peut-être à cette heureuse impression. La variété des scènes est si grande qu'il nous semble parfois que, immobiles au milieu d'un lac, nous voyons se dérouler une succession de décors magnifiques. Nous envions le dessinateur qui, assis à la poupe, croque rapidement les lignes principales de ces tableaux multiples que la plume ne saurait décrire.

De riches métairies s'échelonnent sur les bords du fjord. Devant chacune d'elles, notre navire fait une courte halte. Tout un peuple d'enfants, des gamins à peu près nus, des fillettes aux traits purs et au teint éblouissant, sont groupés autour du débarcadère et semblent nous attendre avec impatience. Un seul des passagers du steamer met pied à terre; c'est un homme à l'air grave, portant sous son bras un gros livre et un pliant. Les enfants l'entourent aussitôt; il les

range en cercle, s'assied sur son pliant, ouvre son livre, s'adresse tour à tour à chacun des enfants et lui fait réciter une leçon. Notre homme est un maître d'école ambulant. En Scandinavie, où les habitations se dispersent au milieu d'immenses déserts, où certaines paroisses sont plus grandes qu'un royaume d'Allemagne, c'est le professeur qui va trouver ses élèves, qui court de gaard en gaard, en karriole, en bateau ou en traîneau. Pour aller à l'école, les jeunes Norwégiens devraient emprunter les bottes de sept lieues.

Odde se cache au fond du Hardangerfjord : c'est l'Interlaken norwégien. Aux environs, le touriste admire un glacier, le Buerbrœ, plus imposant que le Grindelwald, visite une cataracte, le Skeggedalfoss, près de laquelle le Staubach et la Giesbach ne sont que des cascatelles, et du haut des crêtes du Folgefond et du Hardanger-Jokulen découvre soixante lieues de montagnes, de glaciers et de neiges éternelles. C'est à Odde que nous avons élu domicile pour quelques jours, au milieu d'une bande d'excursionnistes intrépides. Oh! les bonnes journées de marche au grand air et de courses aventureuses! De grand matin nous partons; bientôt nous nous

élevons le longdes rampes qui dominent le Buerbrœ. Le bruit monotone et éternel du glacier en travail parvient jusqu'à nous; parfois aussi, de subites explosions se font entendre, et nous voyons des pierres, des quartiers de roche, jaillir du fond des crevasses, violemment projetés dans les airs. Nos guides n'approchent du Buerbrœ qu'avec terreur ; ils supposent au glacier une vie propre, une puissance mystérieuse et malfaisante ; ils nous racontent qu'ils l'ont vu depuis leur enfance descendre lentement des sommets du Folgefond, se creuser un lit entre les rochers, qu'il continue sa marche, s'est avancé de trente mètres en trois ans et menace d'engloutir la vallée. Sur ses bords croît une végétation particulière, brillante et empoisonnée; l'aconit pousse ses touffes pâles, la belladone rougit les buissons de ses baies écarlates, et nous rapportons, en souvenir de notre visite au monstre, un bouquet de poisons.

Le lendemain, c'est une visite à la cataracte, une ascension qui se termine en escalade, des pentes abruptes à gravir, des abîmes vertigineux à côtoyer, puis comme récompense un spectacle féerique : trois ou quatre torrents gros comme des rivières tombant ensemble d'une hauteur de

mille pieds dans une vasque qui est un lac, et confondant leurs eaux, leur écume, leurs mugissements et leur furie. Voilà un spectacle que la Norwége seule peut offrir, avec ses trente mille lacs, ses montagnes hautes comme les Alpes et ses torrents dont le moindre est large comme un fleuve de Suisse.

La cataracte de Skeggedalfoss a pour rivale celle de Rjukanfoss (chute de brouillard), que nous vîmes dans le Gausta-Fjeld, non loin de la ville de Kongsberg ; le volume d'eau précipité est comparable à celui du Rhin à Schaffouse, mais la cascade a sept cents pieds d'élévation au lieu de quatre-vingts : qu'on se figure le Rhin tombant à Laufen d'une hauteur neuf fois supérieure.

En Norwége, le touriste n'a pas à se détourner de sa route pour chercher des cascades, des rochers, des glaciers, des points de vue, tous ces accidents naturels qui sont en voyage les points de repère de l'admiration ; la nature les lui montre à chaque pas, les échelonne au hasard avec une inépuisable fécondité.

Il nous souvient, dans une course de trois heures entreprise sans but aux environs d'Odde, d'avoir rencontré sept cascades qui ne figurent

sur aucun guide, et qui, dans tout autre pays, seraient assurément devenues le but d'une excursion, seraient classées, cataloguées, photographiées, recommandées à l'attention des touristes, gardées à vue par une vingtaine de guides et éclairées le soir à la lumière électrique !

C'est au fond du Hardangerfjord que devrait s'ouvrir la route directe de Christiania à Bergen ; malheureusement cette route n'existe pas. Il est plus rapide et plus facile d'aller de Christiania à Trondjem et peut-être même à Bodö, sous le cercle polaire, que de la capitale de la Norwége à la première ville commerçante du pays. C'est que Bergen et Christiania se sont voué une haine de rivales. L'antique fille de la Hanse ne pardonne pas à Christiania son élévation récente, elle traite volontiers en parvenue la métropole officielle, qui envie à Bergen la prospérité de son négoce. Aussi les relations sont-elles froides et les visites rares. Faute de routes carrossables, c'est à cheval, sur ces poneys norwégiens aussi sûrs et plus dociles que les mulets de l'Helvétie, qu'il nous faut quitter Odde et franchir pour la seconde fois les Alpes scandinaves.

Le passage du col de Roldal est long sans être intéressant. C'est sur les bords des fjords, près

de la mer du Nord, dans les gorges qui viennent y aboutir, qu'il faut contempler et admirer la nature norwégienne dans toute son originalité. En s'élevant, on atteint une région âpre, désolée, sans caractère, qui présente auprès de Roldal l'aspect d'une plaine neigeuse, parsemée d'éminences noirâtres.

Partis de grand matin, nous étions à midi au sommet du col. Depuis le départ, nous n'avions rencontré d'autres humains qu'une famille de bergers, fabricants de fromages de père en fils. D'immenses cuves de lait caillé encombrent leur cabane, et ils nous avaient gracieusement offert de tremper dans une jatte de crème exquise la galette poussiéreuse que nous grignotions avec résignation. Au sortir de ce chalet hospitalier, nous voyons deux silhouettes de cavaliers se dessiner au sommet d'une colline : nous les avons bientôt rejoints. L'un des voyageurs est petit, replet, rubicond, déjà sur le retour ; l'autre est jeune, mince, trop grand pour le poney qu'il monte ; ses longues jambes traînent à terre, et il est forcé à tout moment de les relever brusquement pour éviter un rocher ou une motte de terre. Le jeune homme nous adresse la parole en norwégien d'abord, puis en allemand. Il nous

annonce qu'il étudie la théologie à l'Université de Christiania, et qu'il se destine à l'état ecclésiastique ; il voyage pendant les vacances pour faire son apprentissage, et parcourt les cités et les campagnes, les fjelds et les fjords pour trouver des occasions de prêcher. Son compagnon est docteur et l'accompagne pour l'encourager, lui fournir au besoin des sujets de controverse ou redresser ses erreurs. Le jeune clergyman apprend que nous sommes Français. Aussitôt il lève les yeux au ciel, prend un air inspiré, se retourne sur sa selle et commence un sermon en quatre points. « La France a souffert, dit-il, la France a été frappée, car elle a perdu la foi. Paris est une Babylone, et toute Babylone sera châtiée, comme a dit Luther. » — « Détrompez-vous, interrompons-nous brusquement ; les Français ne sont pas des mécréants, ils sont de très-bons catholiques. » Cette affirmation arrête net notre zélé protestant ; nous l'accompagnons d'un vigoureux coup de talon dans les flancs de notre monture ; la bête prend le galop, pour la première fois de sa vie peut-être, et nous voyons de loin notre théologien ambulant développer à son compagnon le reste de son homélie.

Cependant la végétation reparaît, nous traver-

sons ce qu'au sommet des Alpes scandinaves on appelle une forêt : des sapins viennent à l'épaule de nos chevaux, quelques arbres séculaires nous écorchent le genou. Bientôt de maigres bouleaux se tordent le long du sentier, tourmentés par la bise. O bonheur! après douze heures de cheval, voici une route carrossable, récemment construite, et qui doit se prolonger dans quelques mois jusqu'aux rives du Hardanger. Une karriole abandonnée semble attendre le voyageur. Notre guide s'en empare sans façon, attelle l'un de nos chevaux, attache les autres derrière le véhicule, et nous faisons ainsi notre entrée dans la province de Telemarken. Le paysage s'est modifié, il est devenu riant et gracieux, et, après avoir traversé les Alpes, il nous semble achever notre journée dans quelque pittoresque vallée des Vosges, ombragée de collines verdoyantes et bigarrée de prairies.

Le Thelemarken est un coin de la Norwége inconnu des touristes. Les Anglais vont au cap Nord, aux îles Lofoden, ils n'ont pas encore découvert le Thelemarken, peut-être parce qu'il est moins éloigné de leur pays que le Norrland ou le pays des Lapons. Aussi les mœurs du passé se sont-elles réfugiées dans cette vallée, emprison-

née de toutes parts entre de hautes montagnes, et qui présente un curieux échantillon de la Norwége d'il y a deux siècles : costumes, mœurs, caractères, tout y a une saveur primitive.

Nous franchissons le seuil d'un gaard; comme siéges, nous ne trouvons que des troncs d'arbres dont la partie supérieure, grossièrement évidée, forme dossier : sur une table composée d'un tronc plus gros s'étalent des plats, des assiettes, des écuelles en bois de frêne, sculptés et peinturlurés. Meubles et murailles ont pour ornement des devises, des sentences morales, des versets de la Bible, écrits en scandinave et parfois en latin. Autour d'une jatte destinée à recevoir du lait s'enroule cette légende : « Bois, et remercie Dieu. » Au fond d'un plat de bois nous lisons ces paroles du Psalmiste : « Mange avec ton ami; laisse manger ton ennemi. » Au-dessus de la porte : « Si le Seigneur ne garde point la maison, celui qui la garde veille en vain. » Et sur le ciel de lit : « L'homme sème, Dieu fait prospérer la moisson. »

Hélas! ce lit était le seul de l'habitation; il recevait le père, la mère et une demi-douzaine d'enfants. On nous promet à Haukelid, à quelques milles plus loin, un gîte moins primitif; malgré

l'heure avancée, il faut continuer notre route, guidé par un gamin de quatre ou cinq ans : la taille de l'enfant est serrée par une forte ceinture de cuir, où pend un poignard nu.

Tous les habitants de Thelemarken portent une arme semblable et en jouent avec dextérité. Point de pays pourtant où les routes soient plus sûres qu'en cette partie de la Norwége ; le vol, le guet-apens y sont aussi rares que les rixes y sont fréquentes. Trop souvent encore les gaards du Thelemarken sont le théâtre de ces sanglantes tragédies que les Norwégiens appellent « duels au couteau ». Après une provocation en règle, les adversaires et leurs témoins sont enfermés dans une salle. Avant le combat, l'un des champions enfonce de toute sa force son stylet dans une table ou dans la muraille. Puis la lame est entourée de bandelettes de cuir jusqu'à l'endroit où le fer a pénétré dans le bois ; de cette manière chacun des champions ne pourra pas entailler plus profondément le corps de son adversaire que la planche où il a essayé son arme. C'est la règle unique du combat. Les ennemis sont attachés l'un à l'autre par la ceinture, et la lutte commence. Elle continue jusqu'à ce que l'un d'eux, criblé de blessures, épuisé par la perte de son

sang, ne pouvant ni fuir, ni se séparer du vainqueur, tombe mourant dans les bras de son meurtrier.

Après un long crépuscule, nous nous apercevons tout à coup qu'il fait nuit. C'est la première fois depuis six semaines que nous éprouvons la sensation de l'obscurité : nous sommes à la fin de juillet, les jours sont moins longs, et d'ailleurs chaque tour de roue nous rapproche du Sud. Nous saluons les étoiles, comme d'anciennes connaissances longtemps absentes. Bientôt la lune se lève dans un ciel sans nuage, et répand une clarté douce, mais plus vive que le demi-jour incertain du crépuscule boréal. La Norwége au clair de lune, c'est pour nous une révélation. Les rayons jettent sur les lacs des reflets satinés, les bois de sapin ont un aspect étrange, fantastique, et découpent des ombres dentelées sur le tapis des mousses et des lichens; les sommets lointains sont noyés dans une lueur bleuâtre, la nature entière s'enveloppe de poésie et de mystère; je me rappelai alors cette parole de l'un des écrivains qui ont le mieux connu et décrit ces contrées : « Les nuits du Nord sont au jour » ce que la perle est au diamant ; moins d'éclat » et plus de charme. »

Cependant la route s'allonge, notre impatience croît. A chaque groupe de maisons, à chaque gaard, nous croyons toucher au but; chaque toit que nous voyons apparaître au loin, argenté d'un rayon, doit s'appeler Haukelid. Mais notre cheval passe outre, le terme du voyage recule, notre gamin lui-même ne paraît plus très-sûr de la route, et aux questions que nous lui adressons, il répond par un regard désorienté!

Avons-nous quitté le chemin? Sommes-nous égarés? Tournons-nous le dos à Christiania et revenons-nous au pays des fjords? Tandis que nous nous posons ces questions peu rassurantes, nous voyons tout à coup se dresser à peu de distance, au bord du sentier, une masse étrange, noire, immobile, grande comme un monument, effrayante comme un monstre. On dirait une carapace immense, luisante d'écailles, bossuée, hérissée de longs bras qui se terminent en têtes grimaçantes. Notre jeune postillon ne paraît pas ému, il nous montre un gaard qui apparaît vaguement à travers les déchiquetures du feuillage, et dit simplement: « Priester gaard », la ferme du prêtre. Ce mot explique tout: la masse étrange qui nous fait face est tout simplement une de ces anciennes églises norwégiennes,

dont nous avions vu des images à Trondjem et à Bergen et dont le Thelemarken montre encore les curieux originaux. Figurez-vous un édifice en bois, trapu, à peu près rectangulaire, entouré de galeries à jour et surmonté d'un fouillis de toits ardoisés qui s'enchevêtrent, s'élèvent les uns au-dessus des autres, s'effilent en flèches, ou s'arrondissent en coupoles ; de toutes les façades, de tous les angles de la construction jaillissent des gargouilles allongeant une gueule de dragon. Ces églises, d'un style vraiment national, sont vieilles de trois ou quatre siècles. Le froid du Nord, qui désagrége la pierre, respecte leurs murailles de bois. Rien d'étrange comme cette architecture désordonnée qui défie la symétrie, trouve l'effet en dépit de toute règle et dessinait à nos yeux une silhouette fantastique sur l'azur nocturne.

Nous frappons à la porte du presbytère ; un vieillard vénérable vient nous ouvrir. Le français, l'anglais, l'allemand lui sont également inconnus ; mais il est prêtre, il doit être lettré ; c'est le moment de faire appel à nos souvenirs classiques et d'évoquer sous le ciel de Thulé la langue de Cicéron. Après certains efforts de mémoire et de composition, nous demandons notre chemin



Vieille église norwégienne dans le Thélémarken.



en latin; le pasteur nous répond dans la même langue. Il veut nous retenir et nous offre l'hospitalité; mais nos instants sont comptés, nous voulons atteindre Haukelid dans la nuit. Le prêtre nous indique la route. D'un thème improvisé, nous passons avec succès à une version mentale, et nous nous retrouvons dans le droit chemin, doublement satisfaits.

Le soleil se lève au moment où nous atteignons Haukelid. Ce gîte si ardemment désiré est une hutte qui abrite une famille et contient un lit. Heureusement, la hutte est flanquée d'une grange où nous nous étendons pour quelques heures sur le tapis moelleux des foins et des luzernes.

Le lendemain soir, notre karriole nous dépose à la porte d'une sorte de castel rustique; c'est une châtelaine qui nous reçoit, entourée d'un peuple d'enfants et de serviteurs. Notre hôtesse porte un pantalon d'étoffe noire, enveloppant la jambe, se prolongeant sur le pied et disparaissant dans un sabot sculpté; sur ce haut-de-chausse brillent d'éclatantes broderies. Une jupe courte, assez semblable à la fustanelle des Grecs, s'arrête un peu au-dessus du genou; le corsage est ouvert sur la poitrine et orné d'une double rangée de

bijoux. Une ceinture multicolore s'enroule plusieurs fois autour de la taille; la coiffure est une sorte de cape retombant sur les épaules, également brodée et assortie avec le pantalon. Sur un signe de la châtelaine, on nous conduit, non plus à la chambre, mais à la maison de l'étranger; c'est un chalet s'élevant au milieu des constructions du gaard, et réservé à un usage exclusivement hospitalier. Des lits antiques surmontés de baldaquins enluminés y attendent perpétuellement le voyageur, des fauteuils plus sculptés que rembourrés lui tendent les bras, et des versets de la Bible, écrits sur les murailles en caractères gothiques, lui offrent de consolantes maximes. Des servantes s'empressent autour de nous, nous offrent tout ce dont elles disposent, sans attendre nos demandes, sans faire une question : elles obéissent au précepte que nous voyons inscrit sur la porte : « *Il ne faut pas* » *fatiguer l'hôte que l'on reçoit; il a besoin de* » *repos, de vêtements secs, et non d'être inter-* » *rogé.* »

Il n'est pas jusqu'au jeune garçon chargé de nous accompagner le lendemain, qui n'ait sa physionomie spéciale. Son costume se compose d'un pantalon flottant, à la mexicaine, et d'une

veste courte de drap blanc, ornée de passementeries vertes. Il se campe fièrement derrière nous, sur une étroite traverse, anime son cheval en faisant claquer un fouet garni de grelots; puis quand il voit son coursier lancé à fond de train, il entonne une chanson. Quelle occasion d'étudier sur le vif la musique populaire de la Norwége! Dès la première note, nous nous regardons étonnés. L'enfant continue; plus de doutes, c'est la *Marseillaise* qui retentit à notre oreille. L'hymne de 92 a pris, dans cette bouche norwégienne, un accent mélancolique, grave, une tournure de cantique. O Rouget de l'Isle, l'exportation te refait une virginité!

Par quelle infiltration mystérieuse, par quelle suite d'événements inconnus, le chant révolutionnaire a-t-il pénétré jusqu'au fond du plus primitif canton de la primitive Norwége? A ce problème, nous cherchons des solutions impossibles; c'est à Christiania seulement que nous devions obtenir une explication.

Il y a cinq ans, dans les campagnes du Thelemarken, par une rigoureuse matinée de décembre, quelques enfants intrépides, sortis des fermes, malgré la neige et la glace, signalaient dans le ciel un phénomène étrange : c'était une

tache noire qui semblait se mouvoir et flotter au gré des vents. Cette apparition met tout le pays en émoi; les anciens s'assemblent et se consultent sur la nature du météore. Cependant la tache grossissait. On aperçut bientôt une sorte de monstre de forme arrondie, entouré de cordages, qui s'abaissait vers la terre, rasait parfois le sol, rebondissait avec fureur et entraînait dans sa course une frêle nacelle où se tenaient deux hommes à demi morts de faim et de froid. Enfin le monstre s'affaisse expirant; les braves Norwégiens accourent, relèvent les deux hommes, les réconfortent et vont jusqu'à leur trouver un interprète. Les voyageurs aériens expliquent alors qu'ils se sont échappés en ballon d'une grande ville assiégée, pour porter à la France et au monde des nouvelles de Paris. Le vent les a poussés, en vingt-six heures, des rives de la Seine sur le Lijfield en Norwége. Le courage des aéronautes, la sympathie qu'éveille le nom de la France chez tous les peuples scandinaves, enthousiasment les paisibles habitants du Thelemarken. Jusqu'à Christiania, le voyage des deux Français fut un triomphe. Au milieu des ovations, ils chantèrent l'hymne patriotique qui était alors dans toutes les bouches, et voilà comment la

jeune génération du Thelemarken chante la *Marseillaise.*

Parvenus au sommet de la montagne de Mehejen, nous voyons à nos pieds la ville de Kongsberg dont les mines d'argent fournissent à la Norwége entière ses species, ses marks et ses skillings. La civilisation reparaît à nos yeux sous l'image d'un embarcadère de chemin de fer situé au milieu du groupe de maisons et d'usines qui forment la cité industrielle. Adieu la karriole qui a secoué nos pérégrinations et qui les a émaillées de tant d'incidents pittoresques, adieu cet imprévu qui est le charme du voyage et l'aliment de la bonne humeur : nous repassons sous l'empire discipliné de la vapeur. Au moment où nous entrons en ville, la nuit est tombée, mais le ciel reste vivement éclairé du côté du nord. Peu à peu un faisceau de fusées s'élève lentement de l'horizon, s'épanouit comme un éventail qui s'ouvre et inonde le ciel d'une blanche clarté : c'est un commencement d'aurore boréale, c'est comme un adieu que nous envoient ces régions du Nord que nous allons quitter. Mais bientôt la gerbe lumineuse pâlit, l'apparition s'évanouit, le phénomène avorte, et je me prenais à songer que si aujourd'hui le Nord nous refuse le plaisir

de contempler une aurore boréale dans toute sa beauté, le ciel du Midi m'en offrit une il y a quelques années, sur les bords de l'Adriatique, à Venise, où je n'étais pas venu la chercher. Je revoyais alors les lagunes reflétant un ciel ensanglanté, et le palais des doges, les coupoles de Saint-Marc, le lion ailé de la Piazzetta se profilant comme des apparitions sur l'horizon en feu.

La maison de l'étranger dans un gaard scandinave.

CHAPITRE X.

UNE JEUNE CAPITALE.

De Kongsberg à Christiania. — Le saut périlleux. — Premier aspect de la capitale. — Un habit trop grand. — Le Storthing. — Une Convention de paysans. — Mot de Napoléon. — Particularisme norwégien. — Rycksdale et specie. — Deux mois de séjour forcé dans un palais. — Un héros de roman. — Départ de Christiania. — Fredericshall et Charles XII. — Le mot de la fin. — Encore la karriole. — Au-dessus d'une cataracte. — La Caspienne du Nord. — L'aubergiste polyglotte. — Trolhatta. — L'escalier des géants. — Gothembourg.

Bergen et ses parfums de morue salée, le Hardangerfjord et ses cascades de 2,000 pieds, le Thelemarken et ses costumes pittoresques, sont déjà loin de nous. Depuis deux heures, l'express de Kongsberg à Christiania nous emporte au milieu de prairies plantureuses qui rappellent parfois notre Normandie, et où la civilisation a déjà planté ses jalons, sous forme d'usines, de fabriques et de cités industrielles, telles que Drammen et Hougsund. C'est la Norwége riante succédant à la Norwége austère. Le beau fjord de Christiania nous accompagne

sans cesse et semble voyager avec nous. Tantôt, au sortir d'un tunnel, nous dominons d'une hauteur de 400 pieds sa nappe bleue, échancrant gracieusement les terres, pénétrant et fertilisant une vallée; tantôt nous côtoyons ses rives, bordées de pelouses fleuries, de cottages et de jardins anglais. Cependant, à notre gauche, de hautes cimes s'élèvent encore à l'horizon; elles montrent au-dessus des collines verdoyantes leur front sourcilleux, comme pour nous rappeler qu'il y a peu de jours, nous parcourions la région des mers de glace et des neiges éternelles. Lorsque à l'une des stations nous faisons une courte halte, dans l'intervalle de deux trains, nous retrouvons bientôt des paysages alpestres, des gorges encaissées et d'élégantes cascades, qui semblent les diminutifs du Skeggedal ou du Rjukan-Fossen. L'une d'elles, près d'Hougsund, nous surprit : sa hauteur n'est que de quarante pieds, mais le volume d'eau est considérable, et un immense filet, soutenu de chaque côté par de puissants échafaudages, est tendu sous la cascade, qui décrit au-dessus sa courbe audacieuse. Ce filet reçoit par jour en moyenne quarante à cinquante saumons, dont le poids varie de six à trente livres. Pendant l'été, ces

poissons, fuyant l'eau salée, remontent par milliers le cours de la rivière. Arrivés à la cataracte, ils cherchent à la franchir par un saut prodigieux. Tous tentent l'escalade de cette montagne humide, mais la plupart, ne pouvant atteindre le sommet, tombent dans la poche du filet. Quelques-uns, plus intrépides, calculent mieux leur élan et d'un bond atteignent l'étage supérieur de la rivière. Une fois sur dix, comme pour ne pas donner entièrement tort au proverbe, la fortune favorise l'audace !

Lorsque le Parisien, laissant son imagination voyager sur toutes les mers du globe, fait escale à Christiania dans ce voyage idéal, il se représente une ville perdue au milieu des frimas ; il serait tenté de croire que les ours de l'océan Glacial s'aventurent parfois dans ses rues, et que les Lapons viennent camper à ses portes avec leurs rennes et leurs traîneaux. Pour nous, au contraire, descendant du cercle polaire par une ligne quelque peu brisée, Christiania nous semble la ville par excellence, l'oasis après le désert ; c'est l'asile désiré où nous allons retrouver tous les raffinements de la civilisation.

Des faubourgs populeux, une gare, des omnibus, voire même des tramways, quelle nouveauté

pour nous! En nous retrouvant sur des boulevards à la dernière mode, plantés de candélabres, sillonnés de voitures, nous sommes disposés à prendre Christiania pour la cité la plus animée du globe. O miracle de l'illusion! Aujourd'hui, après avoir touché successivement Hambourg, Amsterdam, Bruxelles et Paris, la métropole norwégienne nous apparaît à l'extrémité de cette chaîne de souvenirs comme une ville froide, presque triste. C'est une capitale née d'hier, à laquelle la Norwége a donné de belles rues à angle droit, de larges places, des squares magnifiques, mais le tout sur des proportions trop grandes pour la population : on dirait un de ces enfants auxquels des parents prévoyants ont commandé un habit un peu ample en vue de la croissance. Pour juger Christiania, laissons-la grandir et emplir son vêtement.

Dans toute capitale, il est un monument qui, par sa situation ou ses proportions, s'impose tout d'abord aux regards du visiteur. C'est dans cet édifice, Louvre ou Capitole, que siége l'autorité : sous un régime monarchique, le prince y réside ; dans une république, les Assemblées y délibèrent. A Christiania, c'est le palais où se réunit le Storthing, cette Convention de paysans, qui

dirige à son gré les destinées du pays. En Norwége, si l'étiquette est monarchique, le gouvernement est républicain.

Nous pénétrons dans le sanctuaire législatif, et nous voyons s'ouvrir devant nous les portes de la salle où les trois cents souverains de la Norwége tiennent leurs assises. Hélas! l'hémicycle est vide, la session est close, les législateurs ont regagné leurs gaards perdus au milieu des gorges du Dovre ou des solitudes du Norrland. Rien de triste comme une salle de parlement quand elle ne retentit plus du tumulte des discussions ni du fracas des applaudissements. C'est un champ de bataille après la bataille, où trop souvent les ministres jouent le rôle de morts. On cherche à reconnaître la position des combattants, le poste où se tenaient les chefs, excitant leurs soldats, et prêts à payer de leur personne! Rien pourtant qui semble favorable aux tournois oratoires, dans cette froide salle du Storthing; il y manque l'élément essentiel des combats de la parole, la tribune aux harangues, ce piédestal des tribuns. Les représentants norwégiens se réunissent, non pour entendre de brillantes variations sur un thème éternellement reproduit, mais pour discuter simplement et librement des

affaires du pays; ils ne parlent pas, ils causent. Comme à Westminster, l'orateur s'adresse au président, non à l'Assemblée. Point de partis nettement définis à l'avance, point de gauche ni de droite, rivales irréconciliables qui divisent le Corps législatif et la nation en camps ennemis. Dans le Storthing, des opinions diverses se produisent sur chaque question, elles sont soutenues avec véhémence, parfois avec passion; mais lorsque la majorité a prononcé, vainqueurs et vaincus acceptent simplement ce verdict souverain et ne retournent pas porter dans le pays le contre-coup des dissensions de l'Assemblée.

La nation norwégienne se considère comme la plus jeune de l'Europe. Son existence indépendante ne date que de 1811, et pourtant sa constitution est, après celle de l'Angleterre, la plus vieille de l'Europe : elle a soixante ans!

Jusqu'en 1814, la Norwége n'était qu'une province danoise. La Suède l'avait toujours convoitée, souvent envahie, et la réclamait comme un appendice géographique de son territoire. En 1810, Bernadotte venait d'être proclamé prince royal de Suède; comme don de joyeux avénement, il brûlait d'apporter aux Suédois quelque belle province pour les consoler de la Finlande

perdue. Le czar lui offrit la Norwége comme prix de son concours. Alexandre voulait à la fois s'attacher l'héritier présomptif des Wasa et punir le Danemark de sa fidélité à la France. Le 13 mars 1813, Bernadotte signa un traité d'alliance offensive et défensive avec le plus puissant des ennemis de l'Empereur. Il reniait à la fois son passé et son bienfaiteur. « Pour prendre femme, dit Napoléon, en apprenant ce marché, on ne renonce pas à sa mère ; encore moins est-on tenu de lui déchirer les entrailles. »

Une année après, l'Europe s'acharnait contre l'aigle expirant. Le prince royal de Suède ramène de Leipzig sur les bords de l'Eider ses soldats couverts de sang français. Impatient de s'assurer le salaire des services rendus à nos ennemis, il envahit le Danemark qui se voit forcé, par le traité de Kiel, de céder au prince de Suède la Norwége en toute propriété. La coalition était habituée à disposer des peuples sans leur aveu, à partager les royaumes au tranchant du sabre, mais elle avait compté sans la fierté désespérée du peuple norwégien. « Le Danemark, dirent alors les Norwégiens, a renoncé à ses droits ; nous avons recouvré notre indépendance. » Des députés envoyés par tous les

bailliages du pays se réunissent à Eidsvold, sur les bords du lac Mjösen, à quelques milles de Christiania ; ils proclament l'indépendance nationale, suppriment la noblesse qui avait toujours fait cause commune avec les Danois, donnent au royaume de Norwége une constitution républicaine et confèrent au prince héritier de Danemark la présidence de cette république avec le titre de Roi.

Nous avons vu à Eidsvold les portraits précieusement conservés de ces législateurs en sabots qui furent les constituants de la Norwége. Il serait curieux de comparer cette galerie avec les portraits de nos députés à l'Assemblée de 1789, tels que les représente une toile célèbre, *le Serment du jeu de paume.* L'artiste français montre nos législateurs arrivés au paroxysme de la passion politique; ils jurent de mourir ou de doter la France d'une constitution : sur toutes ces physionomies de penseurs, de philosophes, de polémistes, l'enthousiasme patriotique fait explosion; dans tous les regards brille un éclair. Les constituants d'Eidsvold sont des paysans vêtus à la façon des ancêtres; sur leur visage respire une volonté calme et une fermeté placide; ils ont l'air de régler les comptes de leurs fer-

miers. L'œuvre politique qu'ils ont créée subsiste encore ; la constitution votée par nos enthousiastes de 89 a vécu deux ans !

Bernadotte, souverain de la Norwége par lettres patentes du czar, voulut dompter ces montagnards qui osaient se proclamer libres parce qu'on disposait d'eux sans leur consentement. La coalition bloqua les ports de la Norwége, et le prince de Suède envahit le pays à la tête d'une armée; mais il trouva un peuple debout, prêt à défendre ses franchises, et malgré quelques succès, tels que la prise de Frederikshald, il ne tarda pas à entrer en négociations avec les représentants de la Norwége. Il leur proposait de le reconnaître pour leur souverain, et leur promettait en retour de jurer serment à la Constitution d'Eidsvold. Cette transaction fut acceptée : c'est donc en vertu d'un pacte librement consenti que la Norwége s'unit à la Suède : elle conservait sa charte, ses lois, sa personnalité. Les législateurs d'Eidsvold repoussaient la domination suédoise, en prenant pour roi le futur souverain de la Suède.

Aux termes de la constitution, l'Assemblée du peuple norwégien, qui a repris le vieux nom de Storthing, exerce le pouvoir législatif dans toute

sa plénitude : elle est nommée par tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans, propriétaires fonciers ou fonctionnaires de l'État. L'élection est à deux degrés : la classe des paysans, maîtresse du sol, fournit à l'Assemblée les deux tiers de ses membres. Les électeurs se rassemblent de droit tous les ans sans convocation. Le premier acte de la nouvelle Assemblée est de se diviser, par voie de tirage au sort, en deux Chambres, le Logthing ou Chambre haute, composée d'un quart de la représentation, et l'Oldelsthing ou Chambre basse. Les projets de loi, émanés du pouvoir exécutif ou de l'initiative des députés, sont discutés d'abord par l'Oldelsthing et soumis ensuite à la ratification de la Chambre haute. Le roi exerce le pouvoir exécutif par l'entremise de ministres responsables, mais en matière législative il n'est investi que d'un droit de *veto* suspensif. Tout projet accepté successivement par trois Storthings a force de loi : la royauté doit courber le front. Les ministres peuvent être mis en accusation, et néanmoins ils n'ont pas le droit d'intervenir dans les discussions de l'Assemblée ; l'accès même du parlement leur est interdit. Lorsque le roi veut soumettre un projet à la délibération du Storthing, il est tenu de l'annoncer la veille

au président. Un conseiller d'État, en grand uniforme, est chargé d'apporter le projet : les portes du parlement s'ouvrent à deux battants devant le messager de la royauté; six députés lui servent d'escorte; la Chambre le reçoit debout et écoute en silence la lecture du projet. Puis le conseiller est reconduit avec le même cérémonial par ses six gardes du corps ; les portes se referment derrière lui, et le Storthing est laissé à sa libre indépendance, après cette cérémonie où la méfiance se dissimule sous les formes du respect.

Grâce au mécanisme de cette constitution, en Norwége, pays libre et constitutionnel par excellence, les hommes d'État et les ministres sont des fonctionnaires, des propriétaires, des négociants, des professeurs, et non des orateurs. La Norwége ne connaît pas, comme la France, la Suisse et les États-Unis, cette classe de politiciens de profession, habitués au maniement de la parole et persuadés que l'art de bien dire confère à lui seul toutes les qualités nécessaires au gouvernement des empires. A Christiania, c'est le parlement qui gouverne et non les parlementaires. La presse jouit d'une liberté absolue ; elle y est considérée parce qu'elle n'est ni injurieuse ni

passionnée, et parce qu'elle tient son influence de sa modération. Il y a quelques années, le Storthing discutait une grave question ; la délibération était animée, l'Assemblée indécise. Un journal important de Christiania fit paraître un article où la matière était l'objet d'une discussion approfondie. L'abondance des arguments était telle que les colonnes d'un numéro unique ne purent contenir l'étude tout entière et qu'il fallut renvoyer la suite au lendemain. Le Storthing, d'un accord unanime, ajourna sa décision jusqu'à ce qu'il eût pris connaissance de la fin de l'article. Témoignage qui honore à la fois le journal et l'Assemblée !

Le Storthing maintient avec un soin jaloux l'autonomie de la Norwége vis-à-vis de la Suède : tout ce qui peut ressembler à une tentative de fusion est impitoyablement écarté. Dans cette voie, l'Assemblée se sent soutenue par le sentiment général ; la Norwége est et veut rester norwégienne. Elle a son armée, son budget, sa marine, comme sa langue : un cordon de douanes sépare encore aujourd'hui les deux royaumes, et l'uniforme suédois fut longtemps dans les rues de Christiania l'objet d'une curiosité peu sympathique.

Depuis quelques années, de louables efforts avaient été tentés par le gouvernement pour faire adopter dans tous les États scandinaves une même unité monétaire, la couronne, de valeur égale à l'ancien rycksdale suédois. Un projet ayant été présenté dans ce sens au Storthing fut deux fois rejeté. En présence du rycksdale envahisseur, la Norwége maintenait obstinément les droits du specie, son ancienne monnaie nationale. Le gouvernement revint à la charge et finit par l'emporter; mais le Storthing ne donna son adhésion à la réforme proposée qu'en juin 1875 : c'était plus que la passion de l'individualité, c'en était le fanatisme!

Après le palais du Storthing, les deux monuments les plus importants de Christiania sont le palais du roi et la prison; le palais a la mine plus triste que la prison. D'ailleurs le château royal est aussi un domicile obligatoire : la Norwége l'impose à son souverain de par la loi. La constitution de 1814 condamne le roi à venir passer chaque année deux mois à Christiania entouré d'une cour exclusivement norwégienne. Étrange situation que celle d'un monarque souverain de deux peuples absolument dissemblables et peu sympathiques l'un à l'autre : chaque année, le

roi doit cesser pendant six semaines d'être Suédois pour devenir Norwégien. Lorsque le wagon royal parvient à la frontière des deux royaumes, le prince dit adieu à ses officiers suédois et se remet entre les mains d'une suite norwégienne; on croirait assister à l'un de ces échanges de princesses dont furent témoins jadis les bords de la Bidassoa.

La prison de Christiania a sa légende, dont plus d'un contemporain a connu le héros. Ouli-Eiland a été le dernier et le plus célèbre de ces héros de grands chemins, audacieux, adroits, peu scrupuleux, que le peuple adore quand il ne les craint plus. Ne disons pas trop de mal des bandits. Dans un siècle où les nations perdent de jour en jour les coutumes traditionnelles qui les distinguaient, où les tons variés de la palette européenne se fondent dans une nuance uniformément terne, le bandit conserve seul la précieuse tradition des mœurs, des passions, des traits originaux de sa race; il est le dernier représentant de la couleur locale, et à ce titre il a des droits à la considération du voyageur, après le voyage. De nos jours, il peut être difficile de distinguer un diplomate autrichien d'un envoyé de Sa Majesté Britannique, mais confondra-t-on Fra Dia-

volo avec un Palicare de l'Épire? Quoi de plus castillan que Jose Maria, le brigand chevaleresque et empressé auprès des dames, qui cache le stylet sous une gaîne de velours et le vol sous un compliment? Le Roi des montagnes résume avantageusement les traits distinctifs du caractère hellénique; le bandit corse est bien le fils vindicatif, audacieux et loyal de son île !

Ouli-Eiland, le brigand norwégien, était fort, vigoureux, intrépide comme ses compatriotes. Il fit la guerre à la société, mais avec loyauté : retiré dans des montagnes dont lui seul connaissait les détours, il en sortait souvent à l'improviste. D'ordinaire, c'était pour arrêter un courrier et emporter la caisse; parfois, c'était pour porter une aumône à un gaard misérable, ou pour aller dans une ville narguer les gendarmes, causer avec les bourgeois et connaître la récompense promise à celui qui le livrerait mort ou vif. Arrêté plusieurs fois, il s'échappait toujours : le récit de ses évasions tient du prodige et ferait croire qu'il avait retrouvé le secret du célèbre *Sésame, ouvre-toi* des contes arabes. Entre le directeur de la prison de Christiania et Ouli-Eiland, entre le geôlier et le captif, ce fut une lutte épique, lutte de ruse et d'adresse, de vigilance d'un côté, de dextérité de l'autre.

Un jour, le directeur de la prison commande à un mécanicien célèbre de Christiania un fauteuil sur lequel il fondait les plus légitimes espérances; on y asseoit Ouli-Eiland. Au moyen d'un ressort, les bras se resserrent sur le prisonnier et l'étreignent, le dossier s'arrondit autour de sa taille et l'enlace; ainsi enchaîné, Eiland est transporté dans un cachot. Le lendemain il est libre : huit jours après il avait repris le cours de ses exploits.

L'autorité s'émut : le gouverneur de Christiania décréta une levée en masse contre le bandit ; on le traqua, son refuge fut cerné : désespérant de le vaincre, on l'affama, et il vint de lui-même se rendre à discrétion. Aucun assassinat ne pouvait être prouvé contre lui, mais des vols nombreux le firent condamner à la détention perpétuelle : ce mot le fit sourire. Connaissant son homme, le gouverneur de Christiania doutait de sa geôle et de ses geôliers; il voulut user d'un système nouveau et encore inconnu dans le régime des maisons de détention. Il fait venir Eiland, et, s'adressant à sa loyauté norwégienne, il lui annonce qu'il ne sera l'objet d'aucune surveillance, qu'il pourra errer librement dans l'intérieur de la prison, qu'il ne sera ni enfermé ni enchaîné,

mais il lui demande sa parole d'honneur de ne point s'échapper. Ouli-Eiland la donne, et le gouverneur rassuré dort sur ses deux oreilles. En effet, le prisonnier ne chercha point à enfreindre sa parole, mais sa joyeuse humeur avait disparu, sa gaieté s'était métamorphosée en tristesse ; le bandit avait le spleen. Un jour il demanda à être conduit au gouverneur : « Enferme-moi, lui dit-il, garde-moi, enchaîne-moi, mais rends-moi ma parole. » Le gouverneur le fit jeter dans une cage de fer dont chaque barreau était garni de clochettes ; chaque mouvement du prisonnier éveillait un carillon. Ce changement de situation rendit à Ouli-Eiland toute sa gaieté ; il pouvait fuir sans se déshonorer. Au bout de six semaines on trouva la cage vide ; l'oiseau avait regagné ses montagnes.

La légende ne s'explique pas sur la fin d'Ouli-Eiland. Est-il tombé dans quelque rencontre avec la maréchaussée ? a-t-il été emporté par une avalanche ou traîtreusement assassiné par un collègue ? Nos recherches sur ce point sont demeurées sans résultat. D'ailleurs l'imagination populaire aime à envelopper d'ombre la fin des personnages qui l'ont vivement frappée ; ces hommes-là ne meurent pas, ils disparaissent.

L'histoire d'Ouli-Eiland se redira longtemps dans les gaards de la Norwége, écoutée avec intérêt, souvent avec sympathie. Que fallait-il peut-être à ce brigand pour devenir un grand homme? l'occasion!

Christiania est bâtie dans l'un des sites les plus gracieux du monde, entre le fjord et les derniers contre-forts des Alpes norwégiennes. C'est en vain pourtant qu'on chercherait dans la ville quelque échappée de vue sur les riches trésors que la nature a mis à ses portes. Christiania ne touche au fjord qu'en un point, à l'entrée de son port; puis elle semble s'enfuir vers l'intérieur des terres, prolongeant de longs faubourgs dans la vallée qui s'étend au nord. Si au contraire elle avait élevé ses palais, ses quartiers neufs et aristocratiques au bord du fjord, le long des courbes harmonieuses que dessine le rivage, elle pourrait s'enorgueillir d'une vue que Genève seule offre à ses habitants. Devant Christiania, le fjord s'épanouit en un lac calme, bleu, poétique comme le Léman, entouré comme lui d'une ceinture de montagnes, dont les croupes boisées s'abaissent en gradins autour des sinuosités de la côte. Mais des îles innombrables parsèment ce lac; tantôt elles se serrent en grappes

pressées, tantôt elles s'éparpillent et se dispersent, semblables toujours à des bouquets de verdure jaillissant des flots.

C'est au moment où nous allons quitter Christiania, où le steamer s'ébranle pour nous conduire à l'embouchure du fjord que le paysage se révèle à nous dans toute sa fraîche beauté. La vapeur nous emporte, Christiania s'éloigne, masquée bientôt par un rideau de verdure ; nous doublons la presqu'île qui porte le castel mignon d'Oscarhall, résidence du vice-roi de Norwége, belvédère gracieux d'où la vue embrasse tous les replis du fjord, se repose sur la nappe verdoyante des forêts, se perd au milieu des montagnes et découvre au loin le pic aigu de Gausta ou les glaciers du Thelemarken. Nous voici perdus dans un labyrinthe d'archipels boisés, offrant à nos yeux des tableaux incessamment variés. Puis le fjord s'élargit, des villes populeuses, Moss et Holmestrand, apparaissent comme des taches blanches sur la verdure foncée qui les entoure. Bientôt les côtes se dénudent, les îles ne sont plus que des rochers pelés, battus par les flots. A notre gauche un pic s'élève à trois cents pieds au-dessus de la mer et porte à son sommet une couronne de remparts ; cette vieille citadelle

regarde passer en fronçant le sourcil tous les navires qui entrent à Christiania ou qui en sortent. A ses pieds repose une cité, pressée également entre de hautes murailles. Frederickshald, comme une sentinelle avancée jetée sur ce rocher, semble monter la garde à l'entrée du fjord ; c'est le Cronstadt de Christiania.

Au mois de décembre 1708, une armée suédoise assiégeait la place, défendue par une garnison danoise. Les Suédois ne doutaient pas de la victoire, ils étaient conduits par un capitaine qui depuis dix ans, vainqueur ou vaincu, aussi grand dans les désastres que dans le triomphe, remplissait l'Europe du bruit de ses aventures : Charles XII, revenu des bords de la mer Noire et des steppes de l'Ukraine, marchait à la conquête de la Norwége. Il ouvrit la tranchée devant Frederickshald en plein hiver. Le sol durci par la gelée résistait au pic des travailleurs ; il fallait creuser les parallèles dans une terre dure comme le roc. Le roi partageait les fatigues et les privations de ses soldats ; par un froid de trente degrés il couchait à terre, enveloppé dans un manteau de troupe; peu de temps auparavant, il était resté cinq jours sans prendre aucune nourriture pour observer jusqu'où pourrait aller la

force humaine servie par la volonté ; chez lui l'âme domptait le corps.

Le 10 décembre 1708, Charles inspectait les travaux du siége, et parcourait les tranchées; dans son impatience il gourmandait ses lieutenants et se plaignait de la lenteur des opérations. « Dans huit jours, lui dit l'ingénieur français Mégret, la place sera à Votre Majesté. »

Le roi s'était accoudé au parapet de la tranchée, et son regard cherchait à deviner derrière les retranchements ennemis les préparatifs de la défense; la mitraille pleuvait autour de lui. Deux Français se tenaient seuls à ses côtés, l'ingénieur Mégret et l'aide de camp Séguier, fidèle compagnon de Charles XII dans ses campagnes de l'Ukraine et de la Turquie. Soudain ils voient le roi s'affaisser sur le parapet en poussant un soupir : une balle pesant une demi-livre avait frappé Charles à la tempe et lui avait traversé le cerveau. En tombant, le roi, par un geste instinctif, avait porté la main à la garde de son épée. Séguier jeta sur le corps son manteau et sa perruque, un mouchoir fut étendu sur le visage sanglant, et le cadavre ainsi voilé fut transporté jusqu'à la tente royale, conservant son incognito pour ne pas abattre le moral des soldats. « La pièce

est finie, dit l'ingénieur Mégret, allons souper. »

Débarqués à Frederickshald, nous sommes allés visiter la place où tomba Charles XII; un bloc de marbre rongé par le temps et l'humidité s'élève à l'endroit où mourut le roi. Fredericks-hald fut pris par les Suédois, mais un siècle plus tard, en 1814.

Du haut des remparts de la ville, nous disons adieu à notre steamer qui va gagner la haute mer, doubler la pointe méridionale de la Norwége et, renouvelant le voyage du *Harald-Harfager,* atteindre le cap Nord. Quant à nous, nous allons regagner au contraire des climats plus doux et de moins âpres contrées. De Frederickshald, la karriole nous conduit en quelques heures à la frontière de Suède. Si, dans les Alpes scandinaves, le passage d'un royaume à un autre se révèle soudain par une sorte de changement à vue, auprès des côtes du Cattégat, la frontière est une ligne idéale qui sépare deux contrées d'aspect semblable; l'usage du *smorgasbrod,* collation préliminaire que nous retrouvons dans le gaard le plus modeste, dans le plus misérable relais de poste, nous révèle seul que nous sommes en Suède.

La partie méridionale de la Suède est sillonnée

de canaux, œuvres grandioses qui ont immortalisé l'ingénieur Ericson : ces canaux relient des lacs, mettent des fleuves en communication et offrent au commerce, comme aux touristes, un moyen de transport qui facilite les voyages et abrége les distances. Le canal de Dalsland va nous mener en vingt-deux heures de la frontière norwégienne au lac Wenern ; il s'ouvre un passage à travers les flancs taillés des roches, escalade des montagnes au moyen d'écluses creusées dans le granit, se faufile au milieu de hauteurs boisées, traverse des lacs, nous transporte d'un fleuve dans un autre, et passe audacieusement au-dessus d'une cataracte, auprès de Hafverud. Notre navire, flottant dans un aqueduc en fer, sorte de rigole gigantesque suspendue dans les airs, voit au-dessous de lui des torrents d'onde et d'écume se précipiter dans un abîme.

A peu de distance de la cataracte d'Hafverud, s'ouvre le lac Wenern, immense bassin intérieur, aux flots agités parfois comme ceux de l'Océan. C'est le plus grand lac de l'Europe, après le Ladoga en Russie ; mais l'immensité même de cette nappe liquide, qui ne semble plus un lac et qui n'est pas une mer, nuit à la beauté de son aspect. Les côtes apparaissent dans le lointain et

semblent un brouillard indécis ourlant vaguement le bord de l'horizon; une onde terne bat les flancs du navire de ses vagues impuissantes; elle s'empourpre un instant quand le soleil à son déclin va plonger dans cette Caspienne du Nord son disque enflammé. C'est à cette heure, dit-on, que le navigateur voit souvent apparaître sur les grands lacs de la Suède des cités flottantes, des îles qui s'évanouissent à son approche, des formes inachevées de palais et de Parthénons.

Wenersborg est située à l'extrémité méridionale du lac. C'est, pourrait-on dire, une ville à la campagne; elle se compose de maisons éparpillées dans une prairie. Les rues sont des allées, les places sont des pelouses, les carrefours sont émaillés de troupeaux. Wenersborg possède une auberge confortable et un aubergiste aimable; ce dernier attend sur le seuil de son hôtel, le sourire aux lèvres, la clientèle que chaque paquebot lui amène. Aujourd'hui il lui faut accueillir une caravane cosmopolite, car nous avons pour compagnons de route deux Viennois et une famille anglo-saxonne. Notre hôte salue jusqu'à terre, puis s'adressant à nos physionomies françaises, il nous dit, avec un accent que ne désavouerait pas le plus puriste des

Tourangeaux : « Messieurs, c'est avec un plaisir véritable que je mets mes services à votre disposition. » Sans écouter notre réponse, il répète ensuite la même phrase en anglais aux Anglais, en allemand aux Allemands, avec une volubilité expressive. Charmés de rencontrer enfin l'aubergiste polyglotte, nous lui expliquons l'objet modeste de nos désirs ; l'aubergiste sourit avec grâce et ne répond plus ; nos compagnons s'adressent à lui en anglais, même sourire impénétrable ; nouvelle tentative en allemand, point de réponse. Évidemment l'aubergiste ne comprend pas ; il nous faut recourir à une pantomime animée, cette langue universelle du voyageur en détresse. L'aubergiste de Wenersborg n'entend que le suédois, mais, avec cette bonne grâce qui distingue ses compatriotes, il a appris à prononcer une phrase unique de tous les idiomes de l'Europe, et la répète à tous les voyageurs au hasard de leurs physionomies, dans le but délicat de flatter l'oreille de ses hôtes avec quelques mots empruntés à la langue de leur patrie.

Wenersborg est mis en communication avec Gothembourg et le Cattégat par le canal de Gothie, qui suit presque constamment le cours du Gotha-

Elf, sauf à l'endroit où le fleuve, changeant brusquement de niveau, forme les chutes célèbres de Trolhatta. Ni la chute du Rhin à Schaffouse, ni les cascades de la Norwége ne donnent une idée vraie de cette succession de rapides. Sur un espace de plusieurs kilomètres, le Gotha-Elf, encaissé entre deux berges escarpées, court de cascade en cascade, se précipite de rocher en rocher, tantôt s'effondre dans un abîme, tantôt se laisse glisser sur une déclivité, se heurte à des rocs menaçants, bouillonne, rebondit, lance en l'air des panaches d'écume et retrouve enfin dans un bassin à deux cents pieds plus bas son calme et sa verte limpidité. C'est un chaos de flots mugissants, un entassement de noirs rochers encadrés par un paysage d'une beauté sévère.

Malheureusement l'industrie a confisqué les chutes à son profit, et fait tort au pittoresque. Elle a accroché des scieries aux aspérités de la montagne, masqué une chute par une usine, jeté des ponts sur les bras d'un torrent; elle trouble du bruit importun de ses machines la grande voix du fleuve en furie; aussi faut-il un effort d'imagination pour restituer aux chutes du Trolhatta leur aspect primitif, quand le siffle-

ment de la bise au milieu des sapins se mêlait seul à l'auguste voix des cascades, quand l'homme fuyait ce lieu que la nature environne de terreurs et où les génies eux-mêmes, les sorciers de la montagne, ne portaient leurs pas qu'avec effroi. Trolhatta signifie en suédois : « terreur des sorciers. »

Aujourd'hui, les gnomes de la légende sont remplacés par d'agiles bambins de dix à douze ans, qui s'attachent par essaims aux pas de chaque voyageur, lui offrent des photographies, prétendent lui montrer la cascade sous toutes ses faces et lui découvrir des beautés qu'aucun de ses prédécesseurs n'a encore pénétrées. Néanmoins il est aisé de se débarrasser de ces *ciceroni* en herbe; ils n'ont ni la ténacité ni les prétentions de leurs confrères méridionaux; une piécette comble leurs modestes désirs et met fin à leurs obsessions. Touristes, ne les laissez pas grandir; en Suède, le métier de *cicerone* est encore dans l'enfance; hâtez-vous avant qu'il ait acquis le développement redoutable de la maturité.

Tandis que nous visitons les chutes, notre navire, suivant le canal, avait serpenté par de prudents détours. Nous sommes surpris de l'apercevoir tout à coup à trois cents pieds au-dessus

de nos têtes dominant un escalier de géant, taillé dans le flanc d'une montagne. Chaque marche est une auge immense qui se vide et se remplit alternativement, de manière à abaisser ou à élever le niveau des eaux au fur et à mesure que le navire accomplit sa descente. Après Trolhatta, le pays change d'aspect, les collines succèdent aux montagnes, et des talus gazonnés forment les berges du canal. Des campagnes fertiles, de riches domaines se succèdent ; parfois quelque manoir en ruine, vestige chancelant de la Suède féodale, dessine sur l'horizon sa silhouette décharnée. Ces ruines ont leurs légendes comme leurs sœurs du Rhin. Voici l'ancien manoir de Torpa, résidence de la noble famille des Steinbock, qui a donné d'illustres guerriers à la Suède et une épouse à Gustave Wasa. Ce prince, déjà vieux, s'était épris de la belle Katarina ; il demanda sa main qui ne pouvait lui être refusée. Mais la nouvelle reine de Suède avait conservé un attachement invincible pour le beau Nils Brahé, auquel elle avait été fiancée dans son enfance ; ni la bonté de son époux, ni l'éclat du trône, ne purent lui faire oublier celui auquel elle avait donné son cœur. Une nuit, le roi Gustave l'entendit s'écrier dans son sommeil : « Je respecte



Écluses de Trollhatta.

et j'honore mon mari, mais mon cœur appartient à Nils Brahé. » Devant cet aveu involontaire ou adroit, Gustave fut héroïque comme sur un champ de bataille de Dalécarlie; il immola son amour au bonheur de Katarina, prononça le divorce et rendit à Nils Brahé sa fidèle fiancée. Katarina avait-elle eu l'adresse de rêver éveillée? La solution de ce problème historique nous préoccupait encore quand déjà notre navire, après une manœuvre savante, avait accosté au quai de Gothembourg.

La deuxième ville de la Suède, Gothembourg, pourrait être transportée par un coup de baguette magique en Hollande, en Angleterre ou en Allemagne sans s'y trouver dépaysée. Comme à Amsterdam, les rues sont sillonnées de canaux, bordés de larges trottoirs. Comme à Manchester ou à Liverpool, les monuments affectent des allures de temples grecs fort déplacées sous le ciel du Nord. Enfin les hautes maisons de Gothembourg rappellent celles des beaux quartiers de Hambourg ; elles ouvrent également sur la rue l'entrée de vastes caves qui servent de salles à manger. Mais vainement chercherait-on à Gothembourg quelque détail national et vraiment suédois. Aux navigateurs, la ville offre un port

sûr et commode; aux commerçants, de vastes entrepôts et un centre d'affaires; aux hommes d'État qui rêvent la réunion des trois royaumes scandinaves sous un même sceptre, elle offre une capitale toute faite située au centre du nouvel empire; pour le voyageur qui n'est ni marin, ni commerçant, ni homme d'État, Gothembourg est une ville sans caractère, propre, bien percée, et entourée d'une ceinture de belles promenades. Les églises y sont neuves, les maisons alignées, les rues larges, la Bourse spacieuse, la poste monumentale. Un détail achèvera de peindre cette ville : on peut s'y promener de longues heures sans jamais s'y perdre.

Si Gothembourg nous accuse de sévérité, nous ne pourrons alléguer qu'une excuse, mais elle justifiera notre mauvaise humeur : c'est dans son port que nous allions nous embarquer pour quitter la Suède. Le paquebot qui va nous emmener nous paraît de sinistre apparence, nous sommes tentés de le maudire. Sifflet qui donnes le signal du départ, tu m'importunes; maître d'hôtel du bord, pourquoi viens-tu m'arracher à la dunette et m'annoncer que le dîner est servi ? Laisse-moi regarder encore les côtes de la Suède qui fuient à l'horizon, laisse-moi saluer d'un dernier adieu

cette contrée aimable où le voyageur français, accueilli par des hôtes qui parlent sa langue, le traitent en ami, l'entretiennent de la France, croit n'avoir jamais quitté sa patrie !

CHAPITRE XI.

COPENHAGUE.

L'île flottante. — Un proverbe norwégien. — Athènes et Berlin. — Exner. — Spécifique nouveau contre les révolutions. — Le musée Thorwaldsen. — Le toit de la Bourse. — Rosenborg. — Un dîner de gala. — Mot d'un paysan du Jutland. — Les Allemands et la langue allemande à Copenhague. — — Une incursion de pirates au dix-neuvième siècle. — A la campagne. — Deux lieues carrées d'aubépine. — Une institution nationale. — Plaisirs variés. — Le héros de Tivoli. — Pèlerinage à Elseneur. — A la recherche d'un fantôme. — Le Sund. — L'hospitalité scandinave.

Nous voguons sur les flots silencieux du Sund : à notre gauche, la côte suédoise montre au loin une ligne de falaises que l'aube dore de ses premiers rayons ; à droite, la rive danoise disparaît sous une végétation éblouissante de fraîcheur et d'éclat. Des dômes de feuillage s'étagent au-dessus des flots, y plongent leurs pieds, y projettent leur ombre et laissent entrevoir de temps à autre un château aux tourelles élancées, à demi caché dans la verdure, ou un village coquet, tapi au fond d'une anse. Devant nous,

c'est le détroit, resserré, immobile et bleu. Cependant des formes étranges surgissent à l'horizon, elles s'élèvent peu à peu au-dessus des flots, la brume matinale les enveloppe et prête à leurs contours indécis une forme fantastique. Nous reconnaissons vaguement de rouges minarets, des coupoles trapues, des tours qui ont des reflets de métal en fusion, puis, au milieu d'une forêt de clochers, je ne sais quelle flèche bizarre, torse, contournée, qui dresse vers le ciel une spirale monstrueuse. Sommes-nous le jouet d'un mirage? Avons-nous rencontré cette île flottante que redoutent les superstitieux navigateurs du Nord, cette île qui exerce sur leurs navires une attraction fatale et les brise contre ses flancs d'airain? Pour compléter l'illusion, autour de nous une flottille entière, éparpillée à tous les coins de l'horizon, se dirige vers ce pôle mystérieux. Bricks agiles, goëlettes effilées, lougres au fin gréement, barques de pêche voguant sous leurs blanches ailes, tous semblent obéir à un aimant mystérieux. Notre steamer suit l'impulsion commune; il avance, il se presse, nous touchons l'illusion, et l'illusion disparaît. Des batteries rasantes, armées de krupps et d'armstrongs, dessinent tout à coup leurs lignes basses au-dessus des flots : des

factionnaires, drapés dans leur manteau rouge, nous regardent passer du fond de leurs guérites peintes aux couleurs de Sa Majesté Danoise; des douaniers échelonnés sur le quai épient leur proie. L'île flottante n'est qu'une capitale bâtie à fleur d'eau; ses clochers ne sont pas de bronze, mais de brique; quant à la flèche bizarre que nous avions reconnue du large, son aspect est réellement étrange et fantastique : elle figure la queue enroulée de quatre dragons gigantesques, mais elle orne le toit du plus prosaïque des monuments, la Bourse de Copenhague.

Nous voici au milieu des bassins de la ville : ils se succèdent en longues enfilades, se divisent, s'enchevêtrent et s'avancent jusqu'au cœur de la métropole commerçante. Notre paquebot se glisse au milieu de la foule des navires en partance, il frôle de grands steamers immobiles, qui semblent dormir entre deux traversées, ou des rangées de pontons, carcasses de vaisseaux, condamnées à un éternel repos. Des écluses ouvrent en grinçant leurs larges vantaux pour nous livrer passage. Sur les quais, c'est le mouvement, l'animation d'une capitale; des maisons à cinq étages, en brique, d'une nuance uniformément écarlate, constellées d'enseignes du haut en bas, allon-

gent leurs lignes régulières. Parfois, quelque vieille maison rompt la monotonie de la perspective ; deux pignons roulés en volute décorent la façade ; des S en fer ouvragé soutiennent la bâtisse, comme à Lubeck, et servent à la fois de contre-fort et d'ornement ; les rayons du soleil se jouent dans les vitres coloriées. Cette maison est quelque épave du passé, quelque débris de la Copenhague d'autrefois, échappé par miracle aux incendies, aux boulets anglais et à la manie des embellissements.

Notre navire vient prendre au quai sa place accoutumée, entre deux de ses pareils. Une nuée de portefaix inonde le pont ; un officier de la douane, à tournure distinguée, s'approche de nous. Nous pensons qu'il va procéder à la visite de nos bagages, et nous nous préparons à courber le front devant cette nécessité internationale ; mais l'officier repousse avec un sourire confiant les clefs que nous lui tendons et se borne à nous demander en excellent anglais ce que nous venons faire dans la capitale de S. M. le roi de Danemark.

Cette question n'est plus qu'une formalité : il y a un siècle ou deux, c'était un moyen de surveillance. Copenhague, opulente, fastueuse et

corrompue, attirait à elle les désœuvrés des trois royaumes scandinaves; tous les chercheurs de plaisir s'y étaient donné rendez-vous et y dissipaient gaiement leur patrimoine. Les fils de la rude Norwége venaient s'amollir dans les délices de la capitale. Le gouvernement danois s'en émut, il décida que l'accès de la ville serait interdit à tout étranger qui ne justifierait pas sa présence par un motif sérieux : il fut défendu d'aller à Copenhague pour son plaisir. Nous avions entendu citer en Norwége ce dicton populaire : « Quand un fils part pour Copenhague, sa mère doit être bien heureuse si au retour il rapporte une chemise. »

Munis du laisser-passer de la douane, nous nous mettons à la recherche de l'hôtel d'Angleterre : pour l'atteindre, il nous faut traverser les quartiers aristocratiques de la ville. Sur le port, malgré l'heure matinale, la population est éveillée; elle grouille, s'agite, travaille. Mais la ville fashionable retarde de quelques heures sur la ville laborieuse. Nous suivons de longues rues, larges comme nos boulevards, propres, bien entretenues et désertes. De hautes maisons, implacablement quadrangulaires, se dressent des deux côtés de la chaussée; nous croyons

traverser une ville de casernes. Parfois nous croisons une patrouille de grenadiers dont le visage est enfoui sous d'énormes bonnets à poil; ces guerriers font retentir sur le pavé ce pas lourd, sonore et cadencé, particulier à tous les soldats du Nord. Dans les rues, les palais se suivent et se ressemblent; la place d'Amalienborg nous en montre jusqu'à quatre se regardant avec majesté. A eux quatre, ils ne valent pas certaine fontaine gothique de Nuremberg auprès de laquelle les Gretchen bavaroises viennent redire les commérages du jour. Cependant nous débouchons dans une place qui pourrait servir de champ de manœuvre; au fond, un square s'étend à perte de vue, percé de grandes allées et planté de petits arbres. Sur la place, des boutiques s'ouvrent et laissent voir de brillants étalages; de nouveaux palais développent leur façade soutenue par des colonnes d'architecture dorique. Le jeune Danois qui nous précède franchit sans façon le seuil de l'un de ces palais; nous le suivons. Le propriétaire de l'hôtel d'Angleterre nous accueille avec son plus gracieux sourire et nous mène à un appartement somptueux, avec la gravité d'un maître des cérémonies introduisant des ambassadeurs.

Copenhague a été surnommée l'Athènes du Nord; j'aimerais mieux dire que les habitants de Copenhague sont des Athéniens casernés dans une cité qui ressemble à Berlin. L'intelligence des Danois, leur goût éclairé pour les lettres et les arts, leurs mœurs policées, leur donneraient accès dans la ville de Périclès; mais rien de moins semblable à l'Acropole ou aux Propylées que cette ville où la ligne droite triomphe, où les rues sont tirées au cordeau, où l'architecture a des teintes blafardes et uniformément tristes. Il en est de Copenhague comme de certaines personnes; au premier abord, elles semblent froides et réservées; faites plus ample connaissance, vous vous sentirez bientôt captivé et retenu. Cette ville sans caractère renferme des collections précieuses, des chefs-d'œuvre inestimables; c'est un écrin de peu de valeur cachant des trésors! La cathédrale, Frue Kirke, ne présente à l'extérieur qu'une vaste bâtisse; franchissez le parvis, vous admirerez le Christ et les Apôtres de Thorwaldsen, l'une des œuvres les plus considérables de la statuaire moderne. Le palais de Christianborg semble une caserne ornée de prétentions architecturales; il renferme des portraits du Tintoret et de Rubens, des Rem-

brandt, un Salvator Rosa que les Offices de Florence ou l'Académie de Venise pourraient lui envier. La même galerie contient les productions les plus remarquables de l'art contemporain en Danemark. Les peintres de Copenhague, comme leurs émules de Stockholm ou de Christiania, semblent rechercher presque exclusivement dans les légendes, dans l'histoire ou dans la nature de la Scandinavie leurs sujets d'inspiration. Nous reconnaissons avec plaisir les sites imposants de l'âpre Norwége ; des paysages peints avec vigueur aident notre mémoire et ressuscitent nos souvenirs. Exner est le peintre de la vie intime du peuple danois. Comme Andersen dans ses Contes, Exner aime à nous introduire dans l'un de ces intérieurs heureux et modestes où les mœurs patriarcales du passé ont trouvé leur dernier asile : presque toujours, c'est à l'heure de la veillée, pendant les longues soirées d'hiver, que le peintre nous montre une famille réunie dans la salle basse de la ferme. Des troncs d'arbres flambent dans l'âtre, les reflets du foyer éclairent gaiement les physionomies et accrochent aux murailles des paillettes tremblotantes. Le père de famille, dans un fauteuil vénérable comme lui, suit des yeux le nuage bleuâtre qui lentement

s'envole de sa pipe; la mère apprend à lire au dernier né, dans une Bible séculaire; l'aïeule conte quelque légende du temps passé, elle redit ou invente une saga, car les sagas du Nord ne sont pas l'œuvre de poëtes attitrés ou de chantres de profession; ce sont les récits de la veillée, les contes de la grand'mère. Les enfants, serrés sur un banc, écoutent, bouche béante, quelque fable héroïque où passent des chevaliers bardés de fer, de nobles châtelaines, ou quelque conte fantastique qui les intéresse et les effraye tout ensemble. L'un d'eux tourne la tête avec effroi vers la fenêtre, pour voir si derrière la vitre il n'apercevra pas la sorcière passant à califourchon sur le squelette d'un cheval et faisant route pour le Blakulla, ce Walpurgis du Nord, ce désert maudit où les mauvais génies se réunissent en comité secret, sous la présidence de Satan.

Devant le palais de Christiansborg, au milieu d'un jardin assez vaste, un monarque en bronze, casque en tête, épée au côté, le bras tendu, semble commander une bataille. L'artiste a voulu représenter Christian VII accordant aux Danois les bienfaits du régime constitutionnel. En Danemark, ce fut le roi qui prit en 1848 l'initiative d'une réforme libérale : Christian VII renonça

sans pression à ses prérogatives de monarque absolu, et partagea avec les représentants de la nation le pouvoir illimité qu'il avait reçu de ses aïeux. Cette révolution d'un nouveau genre ne put toutefois s'accomplir sans quelques secousses, sans quelques émotions populaires. Pour calmer le peuple, Christian usait d'un moyen aussi neuf qu'efficace, il possédait un spécifique infaillible contre les émeutes : il offrait sa démission. « Mon peuple est mécontent, disait-il dans ses proclamations ; je renonce à le gouverner ; qu'il dispose à son gré de ses destinées, je n'aspire plus qu'à déposer la couronne. » Les Danois ont la foi monarchique, et devant la menace du roi, les séditieux de rentrer dans l'ordre, les bourgeois de trembler et Copenhague de reprendre son calme accoutumé.

Avant 1848, la liberté n'était pas inscrite dans les lois, elle existait dans les mœurs. Vers 1820, un publiciste danois, de passage à Berlin, se livra dans un journal de la ville à des attaques assez vives contre le gouvernement prussien. La cour de Berlin s'en émut ; elle fit de l'affaire une question diplomatique. « Que voulez-vous ? répondit le roi de Danemark à l'envoyé prussien, notre journaliste se sera cru dans son pays. »

Au détour d'une rue nous nous trouvons face à face avec un sarcophage égyptien, de dimensions colossales. Sur les murailles, en guise de hiéroglyphes, s'étalent des peintures à la détrempe, où des personnages couleur de pain d'épice se détachent sur fond noir et paraissent occupés à déménager avec enthousiasme des blocs de marbre. On pourrait les prendre pour les esclaves d'un Pharaon, condamnés à construire la grande pyramide : il paraît que ce sont simplement des Danois réunissant les œuvres de Thorvaldsen, le sculpteur national, dans un musée qui est en même temps un mausolée. Thorvaldsen repose au milieu de son œuvre ; le Danemark expose dans un seul monument, temple élevé à la gloire du sculpteur, les originaux ou les reproductions de toutes ses œuvres. Des galeries où se pressent les statues innombrables, les bas-reliefs célèbres, les groupes modelés par le maître, encadrent un étroit préau ; c'est là que repose Thorvaldsen. Mais ses compatriotes n'ont pas voulu confier à un autre sculpteur le soin d'élever un tombeau à celui qui les surpassait tous ; une simple pierre recouvre les restes de Thorvaldsen. Sur la dalle, le lierre, ce laurier des artistes, étend ses

pousses vivaces et reverdit sans cesse, immortel comme le génie.

Le nom de Thorvaldsen est cher à tous les Danois. La patrie de l'artiste l'a honoré vivant, elle le vénère mort. Fils d'un ouvrier, d'un simple sculpteur sur bois, Berthel Thorvaldsen naquit, suivant les récits populaires, à bord d'une barque de pêcheur qui revenait à Copenhague après quelque lointaine expédition dans les mers du Nord. Certains Allemands, annexionnistes passionnés, ont écrit des volumes pour établir l'origine tudesque de Thorvaldsen : les Danois ont fait justice de ces assertions, mais encore aujourd'hui cette revendication d'une gloire nationale évoque à Copenhague presque autant d'indignation que le souvenir récent de la monarchie démembrée, du Schleswig-Holstein ravi, et de Duppel pris d'assaut.

Jamais homme illustre ne fut plus loué, plus admiré de son vivant que Thorvaldsen. Le sculpteur danois n'a pas connu ces souffrances de l'effort déçu, ces luttes contre la destinée qui ont torturé tant d'artistes, en ajoutant peut-être à leur gloire un charme plus touchant et une consécration nouvelle. On dirait que la Providence avait placé auprès du berceau de Thorvaldsen

quelque bon génie chargé de veiller sur lui, d'attirer sur sa tête hommages et faveurs, et de le conduire par la main jusqu'au sommet du Capitole. Sa vie fut un enchaînement de victoires; il reçut de la main de ses contemporains, et porta avec une assurance complaisante cette couronne triomphale qui trop souvent n'est que l'ornement d'un tombeau.

Dès sa première jeunesse, les heureuses dispositions de Thorvaldsen le signalent aux regards de ses compatriotes. C'est une tradition chez le gouvernement danois de protéger les arts et même les artistes; Thorvaldsen est envoyé à Rome avec une pension qui le met à l'abri des difficultés matérielles de la vie. L'aspect des modèles impérissables de l'antiquité, l'intimité avec les chefs-d'œuvre de l'art grec révèlent au jeune sculpteur ses aptitudes et ses destinées. « C'est à ce moment que je suis né, disait-il plus tard; jusqu'alors je n'existais pas. » Cependant, après six années d'études, Thorvaldsen va rentrer dans son pays; à ce moment, le bon génie se présente à lui sous forme d'un banquier anglais qui, à l'instant où Thorvaldsen transporte son mince bagage sur un *vetturino* pour quitter Rome, lui commande une statue. Thorvaldsen

fit le *Jason* dont l'apparition fut accueillie avec surprise et provoqua de la part de Canova un témoignage éclatant d'admiration. A dater de ce premier triomphe, la vie de Thorvaldsen rappelle celle de ces grands artistes du seizième siècle, qui, comblés des dons de la faveur et de la fortune, entourés d'admirateurs, choyés par les princes, adorés de la foule, avaient une cour aussi nombreuse que celle des rois. Charles-Quint avait ramassé le pinceau du Titien; le pape Léon XII rend visite à l'hérétique Thorvaldsen pour lui demander d'élever un tombeau à son prédécesseur Pie VII. François Ier avait offert au Primatice l'hospitalité de Fontainebleau; le roi de Bavière promet à Thorvaldsen titres et honneurs pour l'attirer à Munich. Un pauvre artisan de Copenhague remplissait du bruit de son nom les capitales de l'Europe; pas un prince qui ne voulût le charger de fixer ses traits sur le marbre au bénéfice de la postérité; pas une veuve royale qui ne lui confiât le soin du mausolée destiné à enfermer les restes de son époux. Napoléon lui avait commandé un bas-relief, le *Triomphe d'Alexandre*, pour orner le temple de la Gloire. Un poëte italien à bout d'hyperboles l'appelait : « le fils de Dieu », et Horace

Vernet le couronnait de lauriers dans un banquet.

Copenhague applaudissait de loin au succès de son illustre sculpteur. Lorsque, après quarante-trois ans de séjour à Rome, Thorvaldsen voulut retourner dans sa patrie, une frégate de la marine royale de Danemark vint le chercher à Livourne. Dès que le navire est signalé dans les eaux du Sund, les forts de Copenhague annoncent son approche; la flotte rend le salut royal, et des navires pavoisés font la haie sur le passage du grand homme. La ville entière se presse pour l'acclamer, les princes du sang l'accueillent comme un de leurs pairs, les corps de métier font flotter au vent des bannières où sont figurées les œuvres principales de Thorvaldsen; les bourgeois de la ville, saisis d'un enthousiasme tout méridional, détellent ses chevaux et traînent sa voiture, comme s'il s'agissait d'un triomphateur ou d'un tribun. Thorvaldsen s'avance au milieu de sa gloire et semble assister vivant à son propre centenaire.

Au milieu de tant de prospérités, Berthel Thorvaldsen n'eut qu'un malheur, celui même d'être trop loué, trop adulé, trop recherché. Ses plus belles œuvres datent de la première moitié

de sa vie. C'est à ce moment qu'il modela les groupes gracieux de *Psyché et l'Amour,* les statues d'*Adonis,* d'*Hébé* et de *Ganymède,* ce *Mercure,* qui est peut-être son chef-d'œuvre, le délicieux bas-relief de la *Nuit* et le *Triomphe d'Alexandre,* œuvre puissante où l'artiste semble s'être inspiré aux sources les plus pures de la statuaire antique. Dans la seconde partie de sa vie, Thorvaldsen, comblé d'honneurs et de commandes, multiplia les témoignages d'un savoir-faire facile, au lieu de créer quelques-unes de ces œuvres qui traversent les siècles. Il n'eut pas le respect de son art, et se résigna trop souvent à n'être que le plus habile des artisans. Ses contemporains l'avaient sacré hardiment homme de génie ; depuis, une réaction s'est opérée. Thorvaldsen a été peut-être jugé trop sévèrement, mais les sentences des contemporains ne sont jamais irrévocables, et la cause revient toujours en appel devant la postérité.

Copenhague possède un monument étrange et un édifice élégant : le premier est cette Bourse dont la flèche apparaît de loin aux navigateurs. La Bourse date du dix-huitième siècle ; chacune de ses quatre façades est surmontée de six pignons surgissant au milieu d'un fouillis d'ornements.

Le second édifice est le château de Rosenborg, qui semble plutôt une résidence d'été où la royauté aime à se reposer des grandeurs, que le palais où Christian IV, contemporain et admirateur de Louis XIV, étalait un faste bourbonien. Rosenborg se cache au milieu d'un parc touffu comme une forêt ; il faut se perdre dans le labyrinthe des charmilles, suivre des allées de hêtres aussi vieux que Copenhague, fouler des gazons verdoyants et lustrés qui feraient envie aux châtelaines d'Oxfordshire ou du comté d'Essex, avant d'apercevoir au détour d'un massif un palais élégant flanqué de quatre campaniles et enguirlandé de balcons à jour. L'éclat de la brique tranche heureusement au milieu de la verdure d'émeraude qui sertit ce bijou d'architecture septentrionale. A l'intérieur, plusieurs générations de princes qui furent des artistes ont accumulé des merveilles. Les collections sont placées par ordre chronologique, chaque époque a sa galerie, et le visiteur peut se donner en quelques heures le plaisir d'une promenade à travers six siècles de l'histoire. Dans la salle du moyen âge, des vitraux armoriés tamisent une lumière multicolore qui ruisselle avec des reflets de pierreries sur l'acier des heaumes et des

cuirasses : deux rangées d'armures font la haie, des casques nous regardent passer du fond de leurs orbites vides ; des chevaliers bardés de fer s'appuient sur leurs lourdes épées. Quel est l'homme de nos jours qui pourrait brandir ce glaive des aïeux, ou vider l'un de ces hanaps ciselés que nous voyons s'élever comme des tours sur des dressoirs d'argent ?

La cour de Danemark a pourtant conservé jusqu'à nos jours certaines traditions féodales ; ses banquets n'eussent pas été désavoués par ce duc de Bourgogne qui faisait servir sur sa table trente-deux services. Il y a quelque dix ans à peine, les princes de Danemark étaient servis aux jours de gala par des valets et écuyers tranchants costumés à la façon des hérauts d'armes. Les convives gardaient pendant le repas leur casque empanaché, haut et pesant comme le heaume d'un chevalier. Puis le roi de Danemark, s'il traitait quelque prince ou l'ambassadeur d'un monarque ami, faisait apporter au dessert un hanap monumental, le vidait à la santé de son allié et provoquait ses hôtes à un tournoi plus bachique que diplomatique. On vit, assure-t-on, des guerriers vainqueurs sur vingt champs de bataille reculer alors pour la première fois et

refuser un combat dont s'étonnait leur courage.

Entre l'âge féodal et l'épanouissement de la Renaissance, l'histoire met deux siècles; à Rosenborg, il n'y a que l'épaisseur d'une porte. Voici des glaces de Venise que moirent des dessins élégants et diaphanes, légers comme une buée; voici des bahuts florentins, incrustés d'ivoire, ouvrant leurs vantaux et laissant l'œil scruter leurs mystérieux tiroirs, leurs retraites compliquées, leurs cachettes ingénieuses, où dormirent peut-être les secrets d'un Médicis. Plus loin, le dix-septième siècle étale son faste théâtral; des coursiers de bois fléchissent sous le poids de harnais précieux, de fontes caparaçonnées; Copenhague voulait alors imiter Versailles, et Christian IV, dans une heure de caprice, ne pouvant se commander Marly, se commandait une selle de 50,000 louis. Après les souvenirs de Versailles, ceux de Trianon; après le siècle qui a fait grand, le siècle qui a fait mignon, qui a construit Babiole et Brimborion, au lieu de Versailles et de Vaux; qui a inventé les boudoirs et ciselé ces meubles lilliputiens juste assez grands pour recevoir les bagues d'une reine de France. Allons plus loin; après le siècle parfumé de la poudre et des falbalas, sommes-nous revenus au

siècle du fer? Voici des dagues ruisselantes de pierreries, des glaives à poignée ciselée; ce sont les présents de Napoléon Ier au seul de ses alliés dont la fidélité ne se soit jamais démentie, à Christian de Danemark. En visitant Rosenborg, nous avions pour compagnon un paysan danois, venu peut-être de quelque île de la Baltique ou des plaines humides du Jutland; il contemplait avec une surprise orgueilleuse les splendeurs de la capitale. En présence des reliques de la grandeur française, notre homme s'émeut, il fait résonner son bâton ferré sur les mosaïques de Rosenborg; puis s'adressant à notre guide, il le prie de nous transmettre ces mots : « Dites à ces Français que nous avons comme eux des injures à venger, et que nous les vengerons ensemble. »

Le peuple danois a deux qualités qui font une nation forte et respectable; il sait aimer et il sait haïr. Le Danois a le culte traditionnel de la patrie, de la dynastie, des institutions nationales. Il emploie, lorsqu'il parle du Danemark, des expressions d'une grâce familière et touchante : « Notre cher petit pays », dit-il; mais il possède en même temps le sentiment de sa dignité; il sait que sage, modeste et laborieux, il a droit au respect de tous les peuples. Sa fidélité aux

anciennes alliances est inébranlable; ni nos malheurs, ni notre abandon à son égard, abandon que nous avons, hélas! trop chèrement payé, n'ont pu altérer la sympathie traditionnelle qui porte les Danois vers la France. Une communauté d'infortune, des haines semblables, un égal désir de vengeance, n'ont fait qu'aviver ce sentiment chez un peuple dont les passions sont à la fois énergiques et durables. Les souvenirs de la guerre de 1864 sont encore aussi vivaces à Copenhague qu'au lendemain d'une paix durement imposée. Jusque dans les plus petits détails de sa vie, le Danois fait éclater sa haine pour des voisins exécrés; il proscrit l'usage de la langue tudesque, avec laquelle la sienne a pourtant plus d'un point de contact. A Copenhague tout le monde sait l'allemand, personne ne le parle, personne ne veut avouer qu'il l'entend. Adressez-vous en français à un passant, il ne comprendra pas, mais il s'attachera à vos pas jusqu'à ce qu'il vous ait trouvé un interprète; parlez allemand au même Danois, il restera muet; il a compris, mais ne veut pas répondre.

Copenhague conserve dans son enceinte quelques ruines qu'elle entretient avec un soin

jaloux : les Danois y retrouvent le témoignage du courage de leurs pères et de l'attentat dont ils furent victimes deux fois en dix ans. De l'antique basilique Var Frue Kirke, il ne reste qu'une tour, sorte de donjon massif, échappé aux bombardements anglais de 1801 et de 1809. Sur les vieilles murailles, nous retrouvons la trace des obus et des fusées à la Congrève. Une rampe en pente douce, que jadis les guerriers danois montaient à cheval, nous conduit au sommet : de là, Copenhague apparaît à nos pieds étalée en éventail sur les bords du détroit. Au-dessus des toits pressés s'élèvent les masses plus hautes des églises et des monuments, comme des écueils au milieu d'une mer. L'eau des bassins, immobile et noire, apparaît par places, et des touffes de mâts jaillissent entre les maisons. Devant nous, le Sund couvert de voiles ; autour de la ville, une ceinture de bois et les fraîches campagnes de l'île de Seeland, plus verte que la verte Erin.

Du haut de la tour où nous nous tenons, des veilleurs de nuit guettaient au moyen âge les barques de pirates qui s'aventuraient dans le Sund. Il y a soixante-dix ans, la vigie signala l'approche d'une flotte entière montée par des

forbans. Copenhague allait avoir à subir une dernière incursion de pirates plus terribles que les Normands; mais cette fois l'agresseur ne venait pas du Nord. A cette époque, Copenhague renfermait dans son port seize vaisseaux de ligne, vingt frégates en bon état, dernier débris de sa puissance maritime : respecté des peuples de l'Europe, le Danemark était en paix avec tous, quand Copenhague vit avec surprise s'embosser devant ses quais une flotte britannique, dans une attitude menaçante; plus de soixante vaisseaux de guerre, chargés de soldats, braquaient leurs canons sur la cité. La Grande-Bretagne voulait punir le Danemark de sa fidélité à l'alliance française, et l'empêcher d'unir sa flotte à celles que Napoléon équipait dans tous les ports de l'Europe, depuis le Texel juqu'à Trieste.

Un agent britannique vint sommer le régent du royaume de livrer la forteresse de Kronenborg qui commande le Sund, de livrer le port de Copenhague, de livrer la flotte; en échange de ces propositions déshonorantes, il faisait de vagues promesses d'indemnités pécuniaires. « Avec quoi payerez-vous notre honneur perdu? » répondit le prince.

Copenhague surprise comprit que tout était

perdu ; elle voulut sauver l'honneur. Elle comptait dans ses murs cinq mille hommes de troupes, les Anglais en avaient débarqué vingt mille. Toute la population valide s'arme à la hâte, résolue à repousser un assaut si l'ennemi veut le tenter ; mais que pouvait Copenhague contre un bombardement dirigé de loin par des vaisseaux auxquels elle ne pouvait répondre, contre des projectiles incendiaires récemment inventés par l'Anglais Congreve ?

Le 2 septembre 1807, une pluie de fer et de feu s'abat sur la ville, répandant la dévastation, détruisant des quartiers, frappant des femmes et des enfants ; au bout de trois jours, trois mille personnes avaient péri, une moitié de la ville était incendiée ! L'honneur ne commandait plus de prolonger la résistance ; le 7 septembre, le général Peyman, gouverneur de Copenhague, livrait la ville, l'arsenal et la forteresse de Kronenborg. Les Anglais prirent possession de leur proie, non pas en vainqueurs, mais en corsaires ; ils se hâtèrent de piller l'arsenal, s'emparèrent des vaisseaux danois, les armèrent avec la moitié de leurs propres équipages, et s'enfuirent au plus vite, traînant leur butin après eux.

Entre les dévastations des Normands au

dixième siècle et le bombardement de Copenhague au dix-neuvième, l'histoire ne peut constater qu'une différence, c'est que l'attentat de 1807 fut commis par une nation chrétienne qui se disait la plus libérale et la plus éclairée du monde !

Copenhague est triste, et les Danois sont gais. Aussi, dès les premiers beaux jours, les habitants s'empressent-ils d'aller chercher en dehors de leurs murs plaisirs et distractions. L'aristocratie s'enfuit dans ces belles résidences que nous avons vues s'échelonner sur les bords du Sund. La cour émigre au château de Frederiksborg, antique manoir qui s'élève au milieu d'un lac, dans un site pittoresque de l'île de Seeland. Bourgeois et ouvriers mettent à profit chaque jour, chaque soirée de liberté, pour gagner les campagnes qui entourent Copenhague d'un cordon de fraîches retraites et de gracieux paysages.

Mêlons-nous à cette foule qui s'écoule lentement le long des chaussées de la ville pendant les dimanches d'été. La promenade est peut-être le passe-temps le plus cher aux Danois, comme à tous les hommes du Nord ; l'âpreté du climat les tient renfermés pendant huit mois de

l'année, mais ils saluent avec bonheur le retour de la lumière. Alors la ville entière semble occupée à s'enfuir de ses murs; on dirait une migration en masse, ou quelque retraite sur le mont Aventin, moins le tumulte et le désordre d'une sédition. Dans cette foule, pas un cri, pas une dispute; les physionomies respirent une satisfaction paisible et une tranquille gaieté. Des véhicules de tout genre, de tout âge, de toute forme s'avancent gravement au milieu de la chaussée, marchant au pas; de longues files de piétons se suivent et ne se confondent jamais. Copenhague se rend au plaisir comme à une cérémonie; elle va processionnellement jouir des charmes de la campagne. Cependant les maisons s'éparpillent, les grandes constructions s'éloignent, nous sommes dans cette zone intermédiaire qui enveloppe toute capitale; là, des prés verdoient près de bâtisses commencées, la nature se rapproche, encore à demi cachée sous la ville. Mais voici des forêts véritables, pleines d'ombre et de mystères, des allées séculaires, des jardins semés de villas. La foule se divise par groupes ou plutôt par chœurs; trente ou quarante promeneurs se réunissent et entonnent l'une de ces mélodies graves, riches d'harmonie que seuls les

peuples du Nord savent créer et chanter. Les virtuoses improvisés s'enfoncent sous des arcades de verdure, et à tous les coins de l'horizon s'éveillent des chœurs qui se rapprochent, s'éloignent et se perdent enfin dans le lointain. Nous croyons entendre la voix même de cette nature septentrionale qui, après s'être montrée à nous tour à tour grandiose, sévère ou désolée, se laisse voir autour de Copenhague sous un nouvel aspect, calme, riant et doux. La verdure a pris une fraîcheur incomparable; on dirait sans cesse qu'une ondée bienfaisante vient de raviver l'éclat du feuillage, de ranimer les fleurs et de donner à la campagne désaltérée une expression de repos et de contentement. Point de couleurs tranchées, point de tons heurtés. Les nuances discrètes du lilas et de l'aubépine se marient à l'éclat sévère des frênes, des chênes et des hêtres, et à travers un rideau de fraîches frondaisons, nous apercevons les flots du Sund, d'une transparence laiteuse, semblables à un miroir d'opale où se réfléchit un ciel pâle. Soudain, au sortir d'un berceau de feuillage, une immensité fleurie s'ouvre devant nous : c'est une plaine couverte d'aubépine, spectacle féerique, que seule l'île de Seeland et les

campagnes de Volhynie en Pologne offrent parfois au printemps. Des buissons, ou plutôt des bosquets d'aubépine se pressent, se mêlent, s'entrelacent, forment un inextricable fourré, et, du haut d'un coteau, nous contemplons cette mer de fleurs, dont les flots rosés roulent et s'agitent au souffle d'une brise d'été.

Le bourgeois de Copenhague va se promener à trois ou quatre lieues de la ville, mais il achève invariablement sa soirée aux portes mêmes de la cité, à Tivoli. Tivoli est une institution nationale; si l'autorité fermait Tivoli, Copenhague assisterait au spectacle bien nouveau pour elle d'une émeute, et peut-être d'une révolution. Qu'on se figure un parc de plusieurs kilomètres carrés, coupé de lacs naturels et de rivières artificielles, embelli de forêts et de plates-bandes, agrémenté de ponts rustiques, de grottes de rocaille, de cascades jaillissant à heures fixes; des points de vue ont été préparés à chaque pas, des perspectives ménagées, le pittoresque réglementé par l'art. Jetez au travers de ce parc une poignée de constructions en pierre, en brique ou en bois, de tout genre, de toute dimension, adaptées aux destinations les plus variées, des théâtres et des restaurants, des salles de concert et des salles de

bal, des chevaux de bois et des salons de lecture. Les styles les plus différents y vivent en bonne intelligence; l'Alcazar de Séville fait face à un kiosque rococo, un palais mauresque coudoie un temple égyptien, une villa italienne regarde un café turc, et l'Alhambra s'appuie à la grande Pagode. Il est dix heures du soir; en dépit d'un crépuscule interminable et des lueurs blafardes qui s'obstinent à errer au ciel, Tivoli s'illumine; pas un bosquet qui n'ait sa girandole, pas une île qui n'ait sa guirlande de lanternes vénitiennes; cinq ou six orchestres éclatent sous la feuillée, jetant au vent une valse de Strauss, une mélodie de Schubert, ou une énigme de Wagner. Des fusées s'élancent en sifflant, plusieurs feux d'artifice font pleuvoir sur les spectateurs des gerbes de bombes et des flots d'étincelles. La population tout entière semble s'être donné rendez-vous à Tivoli, sans distinction de rang, de classe, ni de fortune; un demi-ryckdsdale ouvre l'accès de ce paradis et donne droit aux plaisirs variés qu'il offre à ses élus. La société danoise, qui conserve encore aujourd'hui le respect de la hiérarchie, qui pousse jusqu'au fanatisme la passion des titres et des distinctions, abdique gaiement ses prétentions au seuil du

jardin public; c'est l'égalité devant le plaisir! Là, nobles et artisans se mêlent; le fonctionnaire ne craint pas de s'y commettre avec ses administrés. Parfois la foule qui se presse dans le jardin de Tivoli reconnaît et salue le roi de Danemark, venu pour s'amuser de la joie de ses sujets; parfois l'héritier du trône des czars vient bourgeoisement applaudir à une opérette parisienne ou à une mélodie viennoise. Cependant le flot populaire se transporte paisiblement d'un divertissement à un autre, il court d'un concert en plein air à un ballet au clair de lune, d'une pantomime à un feu d'artifice, sans qu'un cri, sans qu'une querelle, sans même qu'un rire trop bruyant vienne troubler cette gaieté silencieuse. Les annales de Tivoli n'ont pas conservé la mention d'une scène de désordre; on rencontre dans ce rendez-vous universel des princes, des grands seigneurs, des bourgeois, des désœuvrés, des soldats, des marins, des ouvriers, pas un policeman!

Tivoli a son héros, amuseur attitré du peuple de Copenhague. C'est le Lundgreen, le mime bouffon dont la verve comique retient chaque soir un public empressé autour de ses tréteaux Lundgreen, c'est notre Pierrot français, ou plutôt

c'est le Pulcinella napolitain, avec les attributs traditionnels du rôle : galbe enfariné, calotte noire, costume blanc à manches flottantes.

Pulcinella sur les bords du Sund, étrange rencontre ! Par quelle migration bizarre, par quelle série d'aventures invraisemblables ce joyeux enfant du soleil a-t-il poussé sa course jusqu'aux rivages de la Baltique? Né sous le ciel d'azur de la Campanie, de parents grecs peut-être, Pulcinella a débuté à Naples et égayé pendant des siècles la nonchalance des *lazzaroni*. La comédie italienne lui a emprunté ses lazzis et l'a enrôlé en le débaptisant; Scapin, ce n'est que Pulcinella monté en grade, valet d'un jeune seigneur après avoir été valet d'un bourgeois; il remplit de ses saillies cette comédie à l'allure pimpante et cavalière qui promène ses gaies escapades par les ruelles de Palerme et de Messine, sous les balcons sculptés, à la lueur argentée d'une lune sicilienne. Mais Pulcinella a voulu voir du pays et s'est mis en route pour le Nord; en chemin, il a rencontré Arlequin, fils de Bergame, Trufaldin et Scaramouche, enfants de Venise; ils ont lié connaissance, ont associé leur fortune, et le joyeux quadrille a franchi les Alpes. A Paris, ils ont trouvé des confrères déjà maîtres de la place

et installés sur le pont Neuf. Ont-ils poussé plus loin leurs pérégrinations? L'Angleterre, patrie du truc et de la gigue, ne les a jamais connus. Ont-ils franchi le Rhin et traversé sans périr d'ennui les steppes de la Westphalie, les plaines brumeuses de la Sprée? Par quelle voie Pulcinella a-t-il atteint Copenhague? Quoi qu'il en soit, il y est et semble y avoir retrouvé une patrie. Applaudi, fêté, traité en enfant gâté, il y a conservé les mœurs et les habitudes d'autrefois; il trompe encore son maître, le vole, le protége au besoin, sert les amoureux, joue l'autorité, rosse le commissaire; au demeurant, c'est le meilleur fils du monde. Il ne joue pas un rôle appris d'avance, il improvise; un canevas lui a été confié, il s'en empare, le brode et exécute sur ce thème unique des variations extravagantes. Sa verve intarissable fait songer à cette *commedia dell' arte* que Naples applaudit encore, et où des acteurs populaires composent des pièces en même temps qu'ils les jouent. Seulement, le bouffon danois mime et ne parle pas; c'est le geste qui traduit sa pensée. L'imagination des spectateurs donne la parole à ses grimaces, saisit la pointe au vol, applaudit à l'intention. A coup sûr, cet amour passionné pour un spectacle où l'esprit doit in-

terpréter le geste et deviner le trait témoigne en faveur de l'intelligence prompte et déliée des Danois. J'ai souvenir d'avoir assisté en Allemagne à une représentation donnée par une troupe de saltimbanques indigènes; le pitre se livrait aux contorsions traditionnelles; mais après chaque gambade, un personnage grave, vêtu en magicien, prenait la parole, expliquait la farce en bon allemand; le public saisissait alors et applaudissait à tout rompre. Ne comprend pas Pierrot qui veut!

Un pèlerinage à Elseneur est l'épilogue nécessaire d'un voyage à Copenhague; une voie ferrée relie les deux villes, une demi-heure suffit au trajet. Prendre le chemin de fer pour aller rendre visite au tombeau d'Hamlet, c'est comme s'arrêter à la station de Pompéi pour voir la maison de Diomède! Nous préférons nous embarquer à bord d'une barque à voile, remontant lentement vers le nord la rive du Sund, jusqu'au point où le détroit se resserre entre la suédoise Helsingborg et la danoise Helsinor, que nous nommons Elseneur.

Les flots du Sund bercent doucement nos souvenirs; bientôt, un groupe de maisons rouges se détache au milieu des bois de la rive.

Elseneur est une poignée de chalets qui s'étagent autour d'une baie sur des pentes boisées; l'ensemble rappelle Honfleur couché aux pieds de la côte de Grâce, et la ressemblance serait complète si à l'entrée du port ne se dressait une forteresse antique, gardienne séculaire du Sund. Le château de Kroneborg domine le détroit de son enceinte massive; le roc qui le porte s'appelle OEreborg, ou le coin de l'oreille : c'est par cette oreille que le Danemark a reçu pendant des siècles les nouvelles du monde, apportées sur des milliers de navires.

Les canons de Kroneborg étaient la sanction suprême par laquelle le Danemark appuyait son droit de péage sur le Sund. L'origine de cette perception féodale, exercée au profit d'un peuple unique, remonte à l'époque où, sur les mers du Nord, les navires de commerce exposés aux incursions des pirates demandaient à la marine danoise aide et protection. Le Danemark se faisait payer son assistance, et prélevait un impôt sur chaque navire qui franchissait le Sund. Cet usage, comme tant d'autres, survécut plusieurs siècles à la cause qui l'avait fait naître; il y a vingt ans, le commerce européen s'assurait encore, moyennant une prime payée au Dane-

mark, contre les incursions oubliées des pirates du Nord.

Les États-Unis protestèrent les premiers contre cette atteinte à la liberté des mers ; les autres nations rachetèrent successivement au Danemark le droit de péage sur le Sund, et aujourd'hui des navires portant pavillon de toutes couleurs passent impunément devant les canons inoffensifs de Kroneborg.

Dans cette ville avenante et proprette qu'on nomme Elseneur, rien ne rappelle les souvenirs tragiques évoqués par le génie de Shakspeare ; vainement, sur les terrasses qui couronnent les remparts du château, appelons-nous l'ombre inquiète du prince de Danemark ; l'écho même ne répond pas. « Hamlet », disons-nous à la Danoise joufflue qui nous sert d'hôtesse ; elle garde le silence. Hamlet est sans doute pour elle quelque substantif exotique, quelque nom français qu'elle a le droit d'ignorer.

Cependant un crépuscule boréal, favorable aux apparitions, succède au jour ; c'est l'instant propice pour se mettre à la recherche du fantôme auquel nous venons rendre visite ; mais de fantôme, point. Dans les rues d'Elseneur se pressent des marins, des pêcheurs, des soldats sur-

tout. Nous sommes à l'époque des grandes manœuvres, et tous les jeunes gens de la ville sont embrigadés pour quelques semaines. Tous doivent regagner à heure fixe l'enceinte de la vieille forteresse. Ces guerriers improvisés, mal à l'aise dans leur uniforme, s'attardent dans les rues au milieu d'une population de femmes et d'enfants. Soudain, les premières notes de la retraite partent des remparts de Kroneborg ; nos soldats font de rapides adieux et emboîtent le pas accéléré. Mais le refrain guerrier évoque dans nos cœurs un souvenir attendri ; nous avons reconnu le vieil air gaulois de la retraite, que toutes nos villes connaissent ; l'armée danoise nous a emprunté nos sonneries. Nous sentons que la France se rapproche et nous restons longtemps à écouter ces sons graves, mâles et décidés qui nous parlent de la patrie.

Cependant, les habitations se ferment, la nuit tombe, la solitude se fait. Nous longions un mur blanc, quand, à travers une grille à demi entr'ouverte, nous distinguons des croix funéraires éparpillées dans un enclos ; c'est le cimetière d'Elseneur. Mais les fossoyeurs jouant aux boules avec des crânes n'y sont plus ; rien n'évoque de semblables souvenirs dans ce champ du repos,

paré comme un jardin. Les peuples scandinaves n'aiment pas à entourer la mort d'images désolées; le roide cyprès, le sycomore en deuil sont bannis de leurs enceintes mortuaires; à leur place fleurissent l'aubépine, les lilas et les roses. Les morts ne sont pas alignés le long d'allées tirées au cordeau, les cimetières ne sont pas divisés en une sorte de damier où chacun a sa case. Les tombes s'égrènent dans une prairie, sous des ombrages naturels; l'herbe y pousse vivace et drue; la flore du Nord jette sur les dalles son manteau diapré; on dirait que les Scandinaves veulent respirer dans le parfum d'une fleur l'âme d'un être aimé.

Notre pérégrination nocturne nous a égarés; après de nombreux détours, nous nous retrouvons sur les bords du Sund, à quelques pas du château de Kroneborg, inutile débris d'un autre âge et qui semble un spectre lui-même. Devant nous voguent des barques de pêche, goëlands attardés qui regagnent au plus vite le port d'Elseneur. Sur l'autre rive, Helsingborg apparaît comme une tache blanche sur la côte de Suède. Une nuit transparente éclaire le détroit, les vagues viennent mourir à nos pieds, avec ce bruit intermittent et monotone qui n'a pas varié d'une

note depuis l'origine des siècles. Nos souvenirs s'envolent alors vers le Nord, sur la route que nous venons de parcourir, et évoquent, non pas le spectre d'Hamlet, définitivement banni d'Elseneur, mais mille tableaux divers, images étranges et charmantes qui nous ont ravis pendant plus de deux mois. Nous voyons passer devant nos yeux les pignons de Lübeck, le Mœlar avec ses douze cents îles, les steppes de la Laponie, les irradiations du soleil de minuit, les lacs de la Suède, les gorges de la Norwége, les fjelds et les fjords, les glaciers de Justedal et les cascades du Hardanger; c'est un panorama rétrospectif qui se déroule dans la brume du soir. Mais au milieu de cet essaim de souvenirs, nous aimons surtout à nous rappeler les instants de la halte où, dans un gaard antique, nous nous sommes assis au foyer du peuple scandinave, où nous avons pressé sa main, où nous avons vécu de la vie de cette race énergique et douce, patiente et passionnée. Les Scandinaves sont des hommes dans toute la force du terme; ils n'ont ni la mollesse méridionale, ni le fatalisme des Orientaux, ni la pesanteur brutale d'autres races moins septentrionales que la leur. Leur caractère est fait de force et de simplicité, de vigueur

et de charme ; on les approche avec sympathie, on les quitte avec émotion, et parmi tant de qualités, il en est une dont nous conservons le plus reconnaissant souvenir : nos successeurs l'apprécieront comme nous ; c'est la pratique de l'hospitalité !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

UNE VILLE HANSÉATIQUE.

CHAPITRE II.

LES FRANÇAIS DU NORD.

CHAPITRE III.

UPSAL.

CHAPITRE IV.

UN DIMANCHE EN DALÉCARLIE.

CHAPITRE V.

LE SOLEIL DE MINUIT.

CHAPITRE VI.

LA KARRIOLE.

CHAPITRE VII.

LE DOVRE-FJELD.

CHAPITRE VIII.

UN FILS DU ROI DE THULÉ.

CHAPITRE IX.

LES FJORDS.

CHAPITRE X.

UNE JEUNE CAPITALE.

CHAPITRE XI.

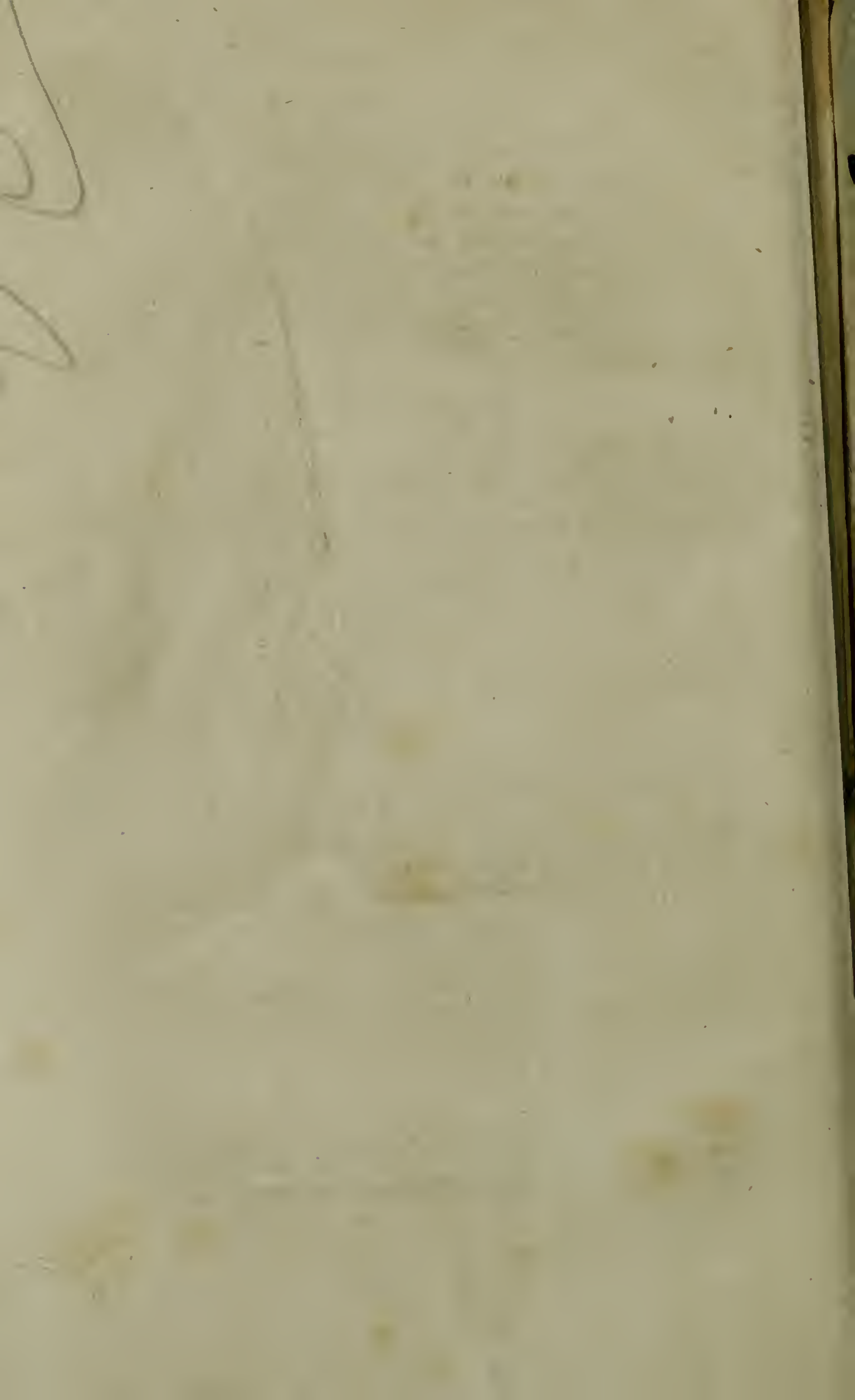
COPENHAGUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.




BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22417 1584

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie, d'après la relation de M. le baron de Thielmann, par M. le baron Ernouf. Un joli volume in-18, enrichi d'une carte et de vingt gravures. Prix. . . . . 4 fr.

L'Ile de Cuba : *Santiago, Puerto-Principe, Matanzas, la Havane*, par Hippolyte Piron. Un volume in-18, enrichi de gravures. Prix. . . . . 4 fr.

L'Espagne, *Splendeurs et misères.* Voyage artistique et pittoresque, par P. L. Imbert. Un joli volume in-18 jésus, illustré de seize gravures de M. Alexandre Prevost. 2e *édition*. Prix . . . . 4 fr.

Afrique orientale. — Abyssinie, par M. Achille Raffray. Un volume in-18, enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois, d'après des aquarelles et des croquis de l'auteur. Prix. . . . . 4 fr.

De Paris à Pékin par terre : *Sibérie, Mongolie,* par Victor Meignan. Un joli volume in-18 jésus, enrichi de gravures et d'une carte. 2e *édition*. Prix. . 4 fr.

Le Monténégro contemporain, par G. Frilley, officier de la Légion d'honneur, et Jovan Wlahovitj, capitaine au service de la Serbie. Un joli volume in-18 jésus, orné d'une carte et de dix gravures. Prix. . . . 4 fr.

Un Français en Amérique : *Yankees, Indiens, Mormons,* par Paul Toutain. Un vol. in-18 jésus. . 3 fr.

La Hollande pittoresque. — Voyage aux Villes mortes du Zuiderzée, par M. Henry Havard. 2e *édition*. Un joli vol. in-18, illustré de gravures sur bois. . 4 fr.

La Hollande pittoresque. — Les Frontières menacées, voyage dans les provinces de Frise, Groningue, Drenthe, Overyssel, Gueldre et Limbourg, par Henry Havard, avec une Préface par M. E. Levasseur, membre de l'Institut. Un joli volume in-18, enrichi de dix gravures et d'une carte des Pays-Bas. Prix. . . 4 fr.

Paris. Typographie de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.